IMAGES

No. 660 — LE CAIRE (EGYPTE) 4 MAI 1942

RECOMPENSE POSTHUME

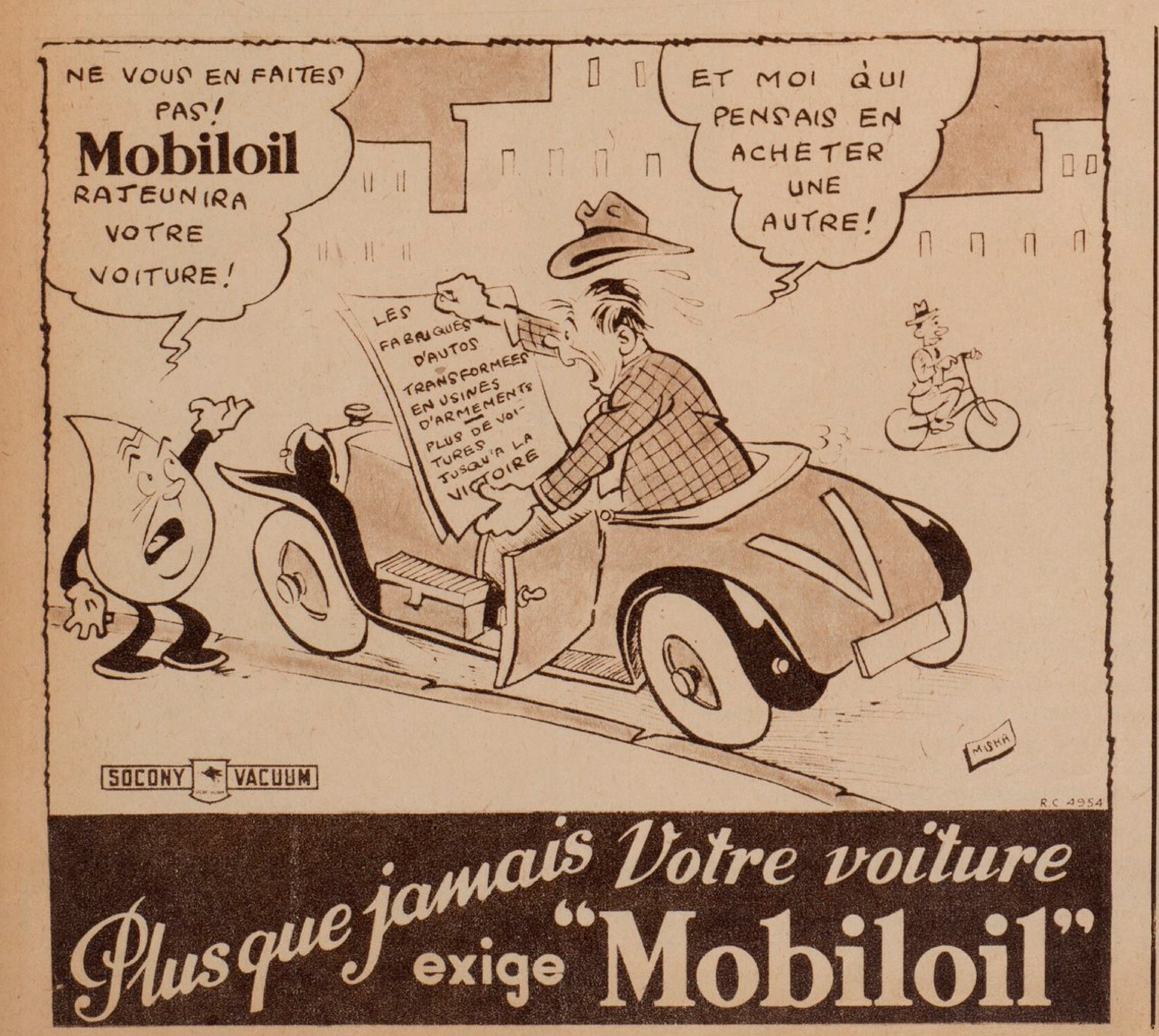
La petite Rosemary Pryse, fille du regretté capitaine Theodore Pryse, montre à sa jeune cousine la décoration que valut à son père un acte de bravoure à bord du bateau qu'il commandait. La fillette n'est pas peu fière de l'hommage rendu à son père.

DANS CE NUMERO: **DEUX FORTERESSES:** MALTE ET GIBRALTAR

20 millièmes

En PALESTINE : 25 mils

En SYRIE & LIBAN : 25 piastres



Nos lecteurs écrivent...

Jacques V.C.

Agé de 21 ans, je connais une jeune fille de 18 ans dont je fréquente la famille assidûment. Je suis en extase devant sa pureté, son excellent caractère et ses sentiments affectueux. Très amoureux, je voudrais l'épouser, mais, n'ayant pas de situation convenable, je crains d'affronter un refus en demandant sa main. Que dois-je faire, Horatius ? Aidez-moi, car je souffre et me sens capable de rendre cette jeune fille très heureuse.

Hélas ! mon bon ami, la vie aujourd'hui a de telles exigences qu'un ménage comporte un minimum de frais qui est certainement au-dessus de ce que votre modeste situation peut vous rapporter mensuellement. Je vous conseillerai donc d'attendre quelque temps encore. Mais cela ne vous empêche pas de dire à la jeune fille les sentiments qu'elle vous inspire. Si elle vous aime, elle patientera. Vous êtes bien jeune encore et l'avenir est largement ouvert devant vous. Bon courage et surtout ne désespérez pas.

J'ai fait un rêve

J'ai rêvé la nuit dernière presque tout le temps de fleurs. Que cela signifie-t-il, cher Horatius ? J'en ai demandé l'explication à plusieurs amies de mon entourage et personne n'a su me répondre. Peut-être serez-vous à même de me renseigner là-dessus ?

J'ai consulté pour vous une autorité compétente en matière de rêves. Voici ce qu'elle m'a répondu :

« Les présages fournis par les fleurs sont assez nombreux :

« Un parterre de fleurs indique que votre plaisir ne durera qu'un moment.

« Recevoir des roses est un présage de bonheur et le signe qu'on brillera dans le monde.

« Le myosotis présage une amitié dévouée.

« Le réséda annonce un prochain mariage.

« Le lis, emblème de la pureté, est le signe d'une joie sans mélange et d'une amitié pure.

« L'iris promet une visite agréable.

« Le muguet est le présage d'un bonheur passager. »

Eva

Beaucoup de personnes prétendent que je ressemble à Danielle Darrieux. Dois-je l'imiter en tous points ?

Que non, ma chère enfant. Bien que cette ressemblance doive vous flatter beaucoup, restez vous-même. Gardez votre propre personnalité et, surtout, soyez naturelle. Il n'est rien de plus déplaisant que la pose ou l'affectation. Contentez-vous donc de ressembler physiquement seulement à la célèbre artiste.

Brune Piment (Beyrouth)

Vous m'êtes très sympathique (Oh !) et pour cause. Que de fois n'ai-je pas trouvé la solution de mes problèmes dans votre petit « dictionnaire psychologique » ! Aujourd'hui je ne viens pas vous demander une question de cet ordre, mais bien autre chose. Je voudrais pratiquer l'anglais par correspondance, etc...

Les Libanaises au type roumain, telles que vous vous décrivez vous-même, doivent être bien séduisantes, et si je pratiquais suffisamment la langue de Shakespeare, j'eusse bien voulu être votre correspondant. Malheureusement, ce n'est pas le cas et, à défaut, je ne suis pas à même vraiment de vous donner une adresse. Vous paraissez bien ardente, « Brune Piment », et je crains qu'un jour vous ne fassiez appel à Horatius pour lui poser un problème sentimental bien plus difficile à démêler que le plus ardu des mots croisés.

Un élève amoureux

Déjà amoureux, pauvre petit ? Croyez-moi, ne vous laissez pas aller à des rêveries qui ne pourront que gêner le cours de vos études. Il sera bien assez temps après pour cela. Pour le moment ne songez qu'à votre avenir et à satisfaire vos parents par de bons bulletins de classe.

HORATIUS

I M A G E S
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
A B O N N E M E N T S
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Ministère de l'Hygiène Publique

Le Ministère accepte des offres au bureau du Directeur de ses magasins centraux au Caire, jusqu'au 15 Juin 1942 à 11 h. a.m. pour la fourniture de Catgut et Instruments Chirurgicaux, requis pour l'année 1942/1943.

Les offres devront être soumises sur une formule dont copie pour être obtenue des dits magasins au prix de P.T. 5 ou consultée dans les différentes Chambres de Commerce en Egypte. (9289).

L'ÉCRAN de la Semaine

Revendications :

« CORSICA, NIZZA E SAVOIA »

La Corse, Nice et la Savoie. Au fur et à mesure que les revendications des fascistes sont plus bruyamment exprimées, elles ont moins de chances d'être satisfaites. Aujourd'hui que le Führer l'abandonne, Mussolini déclare prudemment qu'il ne règlera ses comptes avec la France... qu'après la guerre. Toute considération de force écartée — Vichy, en effet, ne paraît guère disposé à céder — les prétentions italiennes ne résistent à aucun examen. Il n'y a aucun fondement aux droits « imprescriptibles » de l'Italie sur la Corse, sur Nice et sur la Savoie.

Ainsi, la Corse qui figure au premier rang des territoires revendiqués n'est plus italienne depuis 1768. La France l'a purement et simplement achetée sous le règne de Louis XV. Et l'acte de vente qui enregistra alors l'opération fut signé par Choiseul et le représentant dûment accrédité de la République de Gênes, contre laquelle les insulaires, conduits par Paoli, se trouvaient en révolution permanente. Le gouvernement français dut même envoyer des troupes pour pacifier l'île. L'année qui suivit la réunion de la Corse à la France naissait à Ajaccio un homme qui a fait parler de lui : Napoléon Bonaparte.

Lorsque, dans ses discours d'avant-guerre, le Duce stimulait l'ardeur des « Camici Neri » en évoquant le souvenir d'un Italien, qui était devenu empereur des Français et à la tête d'une « poignée de Corses » (sic) avait conquis l'Europe, le Duce oubliait ce que Napoléon, de son côté, écrivait des Italiens.

C'est en tout cas le neveu du grand homme qui, à son tour, intégra le comté de Nice et le duché de Savoie à la France. Napoléon III est responsable de l'unité italienne, puisque c'est sa politique des Nationalités qui donna la forme d'un Etat moderne aux multiples principautés, républiques, villes libres et municipalités de la Péninsule. Quand l'Autriche fut vaincue par lui, l'empereur des Français ne reçut que le sixième environ (60.000.000 de francs) des frais qu'avait coûté l'expédition d'Italie. Mais le traité de Turin stipula le 24 mars 1860 la réunion de Nice et de la Savoie à la France. Ces deux régions étaient de population française. Preuve en est que les plébiscites qui sanctionnèrent l'annexion donnèrent les résultats suivants :

— Savoie 130.839 voix contre 235 et 71 bulletins nuls,

— Nice 25.000 voix contre 160.

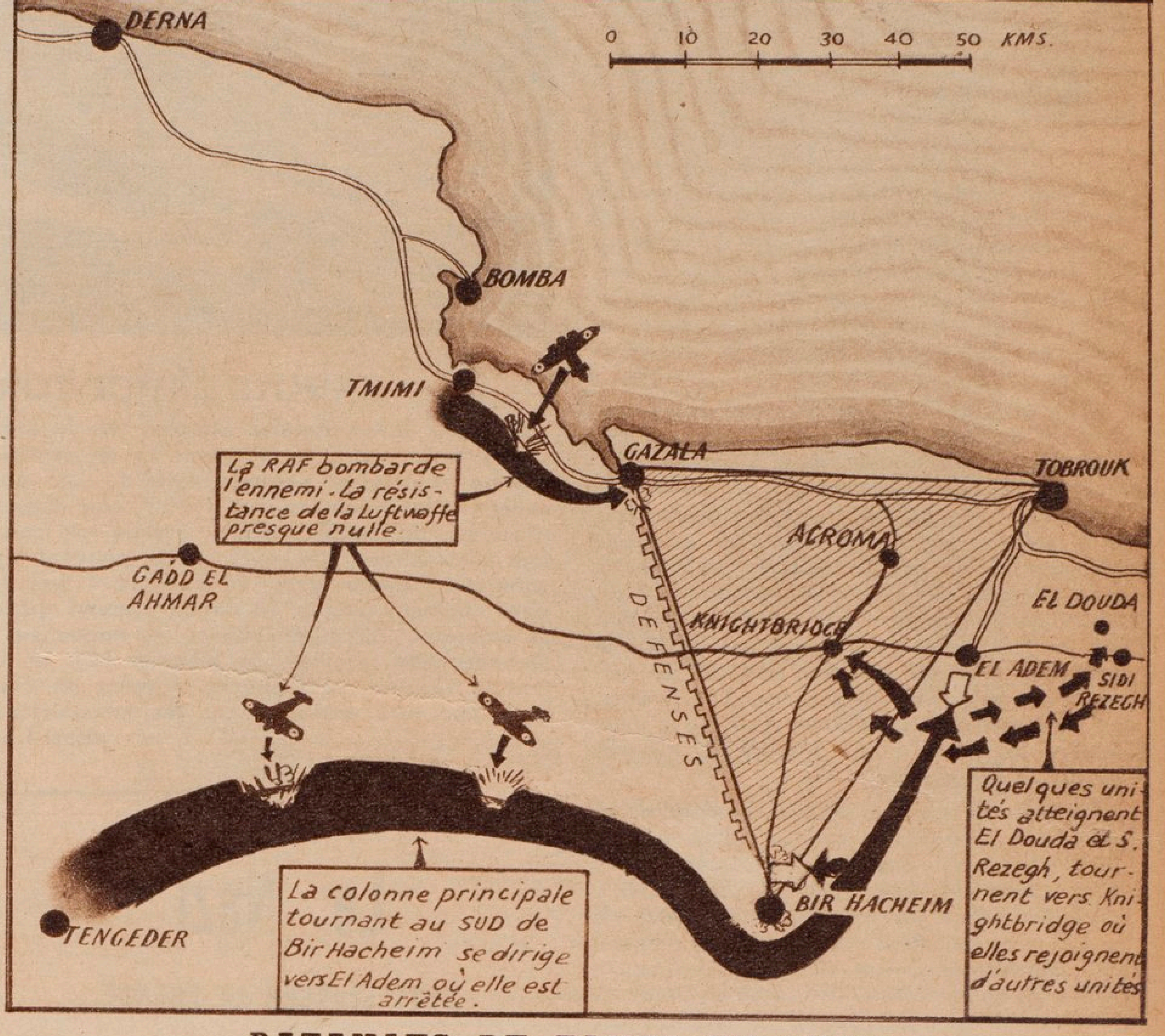
Ne disons rien de la Tunisie, également réclamée, mais sur laquelle les fascistes préfèrent ne pas trop parler de leurs droits historiques. C'est de Carthage en effet que partit naguère ce « chef borgne monté sur l'éléphant Gétule » qui fit trembler Rome, « après Cannes ».

Finissons par un souvenir de l'autre guerre. L'Italie était encore neutre et son enchaînement théorique aux Empires centraux paraissait dangereux à un député français qui, à la Chambre, entreprit le ministre de la Guerre. Il n'y avait pas de troupes sur la frontière italienne en 1914. La France était à la merci d'une agression brusquée.

— Pardon, dit le ministre. J'ai tout prévu. Nous avons tout ce qu'il faut sur les Alpes.

— Et qu'est-ce que vous avez sur les Alpes ?

— Nous avons les douaniers.



BATAILLES DE TANKS EN LIBYE

Cette semaine, deux colonnes de tanks allemands ont entrepris une poussée en direction de Gazala au nord et de Bir Hacheim au sud. Cette dernière colonne ayant rencontré une forte résistance à Bir Hacheim, s'est dirigée vers El Adem d'où elle a été repoussée. Une partie de ses unités, lancée sur Sidi-Rezegh et El Douda, a dû rebrousser chemin jusqu'à Knightsbridge que l'on reconnaît sur notre carte. Le dispositif de défense britannique est constitué par le triangle Gazala-Bir Hacheim-Tobrouk.

Avila Camacho

PRÉSIDENT MEXICAIN



L'homme sur qui reposent les destinées du Mexique en guerre est jeune : Manuel Avila Camacho est né le 24 avril 1898 — et c'est un avantage. Il voulait devenir ingénieur, mais la révolution de 1911 à laquelle il prit part, deux ans après qu'elle eût éclaté, modifia ses orientations. Elle en fit un militaire. Second avantage pour un pays en guerre : le président mexicain est un général.

A voir d'ailleurs la rapidité avec laquelle sa carrière de soldat a été faite, on se demande si, lorsqu'il rêvait de constructions, il ne se trompait pas lui-même sur ses goûts. Simple engagé, « pistolero » dans la guerre civile, il accède vite au corps des officiers. En 1924, il est brigadier général à vingt-six ans, l'âge où on est lieutenant dans les autres armées. En 1930, il commande un régiment de cavalerie. En 1932, il est placé à la tête de la 29ème région militaire. Trois ans après, il est appelé au sous-secrétariat de la Guerre. Le voici ministre enfin de la Défense Nationale en 1938, mais il démissionne pour se présenter à la présidence. Il est élu chef d'Etat en 1940.

Diverses anecdotes circulent sur son compte. Elles illustrent son énergie et son courage. Il avait un jour à réprimer un mouvement insurrectionnel. Il est cerné par les rebelles, bien supérieurs en nombre. Le général qui les commande lui offre la vie sauve, s'il s'engage à ne plus reprendre les armes contre lui. Avila refuse.

— Alors, je te ferai fusiller, dit l'autre.

— Je suis prêt, répond Avila, mais je m'engage pas à ne plus te combattre.

Admirant son courage, celui qui l'avait fait prisonnier lui rendit immédiatement la liberté.

Exception faite du dimanche (où il se prélasse sans doute), le président se lève régulièrement à 6 h. 30 du matin, tous les jours. Après une demi-heure de cheval, il attaque son petit déjeuner et les journaux qu'il parcourt lui-même. Ses secrétaires paraissent ensuite. A 9 heures, le président est à son bureau. Il reçoit deux de ses ministres par jour — mais pas plus, car il n'aime pas se disperser. Avec ses collaborateurs, il travaille jusqu'à deux heures de l'après-midi, puis déjeune (d'un repas toujours substantiel). Contrairement aux usages mexicains, il ne fait pas de sieste. Il est de nouveau à son bureau à 4 heures : il n'en sort souvent que vers 10 heures du soir. Le président est ce qu'on appelle un « bûcheur ».

Il ne boit d'ailleurs pas, ne fréquente ni les cinémas, ni les cabarets, ni les clubs de nuit. En revanche, il aime la musique classique. A ses heures de loisir, il écoute Bach ou Beethoven. Mais ce qu'il affectionne par-dessus tout, ce sont les sports : pêche, chasse, équitation. Quand il est condamné à rester chez lui, le général Camacho tourne sa radio et fume les beaux cigares que, de Cuba, le président Batista lui envoie...

Tel est l'homme, qui est aujourd'hui à la tête du Mexique. Il saura diriger son pays aux heures difficiles qu'il traverse.

Le Mexique

ÉCHAPPE AUX MENÉES AXISTES

L'Allemagne doit à deux agents de première valeur l'organisation de sa colonie au Mexique. Le premier, le Dr Heinrich Northe — qui avait, soit dit en passant, un avion particulier à sa disposition — y arriva en 1935, couvert de l'immunité diplomatique puisqu'il était désigné comme secrétaire de la légation du Reich à Mexico. Il est aujourd'hui à Shanghaï. Le second est le Dr Arthur Dietrich, qui, travaillant hors du contrôle officiel, établit un « bureau de presse » tellement remarquable que le gouvernement de M. Cardenas l'expulsa en 1940.

Les diverses activités allemandes au Mexique sont cristallisées — étaient cristallisées plutôt — autour du *Deutsches Zentrum*, appelé aussi Communauté populaire allemande au Mexique, lequel comprenait les clubs, cercles, bibliothèques, écoles, etc., de la colonie. Tous les ressortissants allemands du Mexique, excepté naturellement les Juifs et les réfugiés anti-nazis, faisaient partie de cette organisation, qu'ils soutenaient de leur argent. Bien plus, les Allemands naturalisés Mexicains en faisaient partie. C'est dire son importance, sous le simple aspect numérique.

Parallèlement à cette organisation de la colonie, le parti nazi avait créé sa propre institution : le *N.S.D.A.P. Landsgruppe Mexico*. Le *Landsgruppe* était réservé aux purs entre les purs, Aryens cent pour cent. Les Allemands issus de mariages mixtes avec des Mexicaines n'y étaient pas admis. Le chef de cette association était un certain Wilhelm Wirto, qui a quitté le Mexique à la suite de « difficultés intérieures ». C'est dans les écoles de la colonie que siégeaient habituellement les états-majors du parti nazi. Et c'est par douzaines que les écoles allemandes florissaient au Mexique. (Détail curieux : à Mexico, on enseigne que les Aryens du Nord sont « supérieurs » aux Aryens du Sud.)

Les Allemands du Mexique opéraient suivant des procédés divers, dont le premier — naturellement — est la propagande par la presse soit de langue allemande, soit de langue mexicaine comme le *Timon* de José Vasconcelos que le gouvernement Cardenas finit par supprimer. Des cours du soir et des bibliothèques, aux livres choisis, diffusaient la bonne doctrine parmi les Mexicains. Sur l'activité, les opinions et les tendances de ces derniers, un vaste réseau d'espionnage renseignait les chez nazis lesquels constituaient des dossiers sur chaque personnalité.

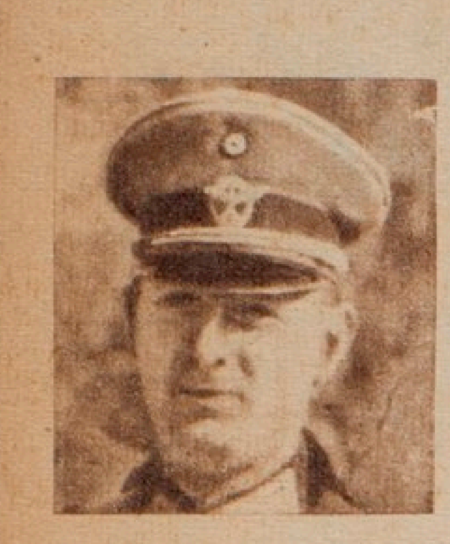
Il est clair que l'état de guerre entre le Mexique et l'Axe provoque l'écroulement de ce savant échafaudage. Quand on suppute la contribution que le Mexique peut fournir à l'effort de guerre allié, il ne faut pas perdre de vue que tout ce qui *dessert* l'Allemagne *sert* les Etats-Unis et leurs alliés. Le Mexique n'aurait fait que mettre fin aux menées ennemies sur son territoire, que déjà le service rendu par lui à la cause commune serait de taille...



Le Mexique a déclaré l' « état de guerre » avec l'Axe. Sur notre carte, la situation géographique du Mexique par rapport aux Etats-Unis et aux pays de l'Amérique centrale. De plus, ainsi qu'on le verra au haut de notre cliché, à droite, le Mexique est, en quelque sorte, le gardien vigilant du canal de Panama, route vitale reliant l'océan Atlantique à l'océan Pacifique.

Heydrich

LE BOURREAU DES TCHÈQUES



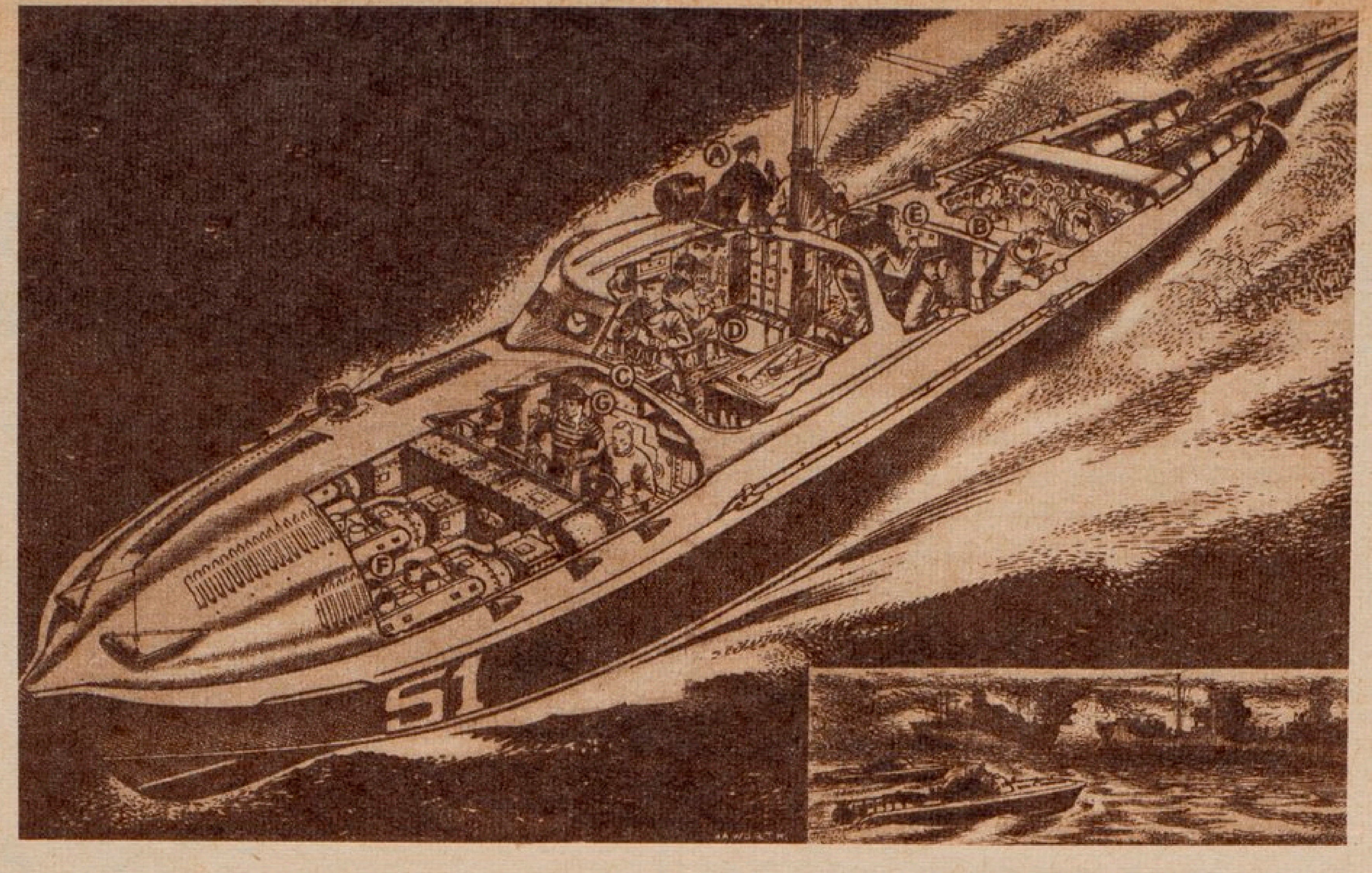
M. *Heydrich vaut sans doute son pesant d'or, s'il faut en juger aux 10.000.000 de couronnes, promises par les autorités allemandes de Prague, à quiconque donnera des informations susceptibles de faire arrêter les auteurs de l'attentat commis cette semaine contre le vice-protecteur de Bohême. Vice-protecteur ! Sanglante ironie des titres. Qu'un diplomate de carrière, un von Neurath, fût encore appelé au gouvernement d'un des pays les plus cultivés de l'Europe, cela ne choquait pas à vrai dire, pour forte que fût sa manière. Mais que Heydrich puisse « protéger » quelque chose ou quelqu'un, — a protectoribus nostris, libera nos, Domine.*

Celui que les Tchèques appellent leur bourreau est un policier, et dont la place est hiérarchiquement la seconde dans le système général de la police allemande. Il arrive ex æquo avec le général Daluege, commandant de la police régulière. Heydrich, lui, gouverne la police secrète de la Gestapo. Daluege ne passe pas pour être précisément tendre — mais, à côté de Heydrich, il fait l'effet que produirait un pickpocket moyen comparé à Al Capone. On n'est pas très bien fixé sur les succès féminins de M. Al Capone. Les femmes, en revanche, paraissent avoir joué — à deux reprises au moins — un rôle décisif dans la vie de M. Heydrich.

Trésorier du parti en Silésie, il venait de se réfugier à Kœnigsberg avec la caisse qui lui avait été confiée, quand il fit la connaissance du gauleiter de cette ville, M. Erich Koch. Koch fut séduit par les brillantes qualités du nouvel arrivant. Il se l'attacha et le chargea, très malencontreusement, de gérer les finances de l'organisation locale. Heydrich avait de la gestion financière une conception originale qui lui permettait de vivre sur un très grand pied. Il ne distinguait pas entre la caisse et sa poche. Il savait que, découvert, il ne risquait pas grand'chose, cette fois non plus. Pourquoi ? Heydrich avait une liaison avec Mme Koch, la femme de son patron. Il savait par ailleurs que Koch était en correspondance avec Gregor Strasser. Grâce au concours de son amie, il subtilisa cette correspondance dans le bureau de Koch. Lorsque éclata le scandale de ses détournements, il menaça de faire éclater, lui, le scandale d'un gauleiter de Kœnigsberg trahissant le parti avec des dissidents. Koch, non seulement couvrit le déficit de la caisse, mais acheta à 20.000 marks les documents qui le compromettaient.

Il obtint de Himmler que son infidèle collaborateur fût transféré à Munich — où le chef de la Gestapo aurait même, dit-on, promis à Strasser de le liquider en douce. Mais les plans du premier policier du Reich furent eux-mêmes déjoués. Heydrich s'était lié avec Mme Himmler qui lui fit connaître les graves dangers qui le menaçaient. Himmler, non seulement ne liquida pas Heydrich, mais, conquis à son tour par son exceptionnelle personnalité, se l'attacha pour en faire son collaborateur.

La carrière de Heydrich commençait. Mieux placée, la balle d'il y a trois jours l'eût pour toujours interrompue.



CANOTS LANCE-TORPILLES SOVIETIQUES

Les canots lance-torpilles adoptés par la marine soviétique ont remporté d'éclatants succès contre les navires de transport et de ravitaillement ennemis dans la Baltique. Combien la marine soviétique possède-t-elle de ces unités ? On ne saurait en donner un chiffre exact, mais précisons qu'en 1940 elle disposait d'au moins 130 unités de ce genre et que plusieurs du même modèle étaient en construction. Ces canots ont la propriété de caler leur moteur de telle sorte qu'ils peuvent approcher de l'objet à atteindre sans se faire entendre. Aussitôt qu'ils se trouvent à une distance propice, ils déchargent leurs torpilles avec intensité contre le navire ennemi qu'ils atteignent en plein. Sur la passerelle (A), le capitaine surveille l'horizon et donne ses instructions aux canonniers (B) qui, aussitôt, lâchent leurs torpilles. Le timonier (C), le télégraphiste (D) et l'observateur (E) constatent le résultat de l'attaque. L'avant du canot comprend les machineries qui sont dirigées avec une rare précision par les mécaniciens du canot. Le déplacement de ces unités varie entre 6 et 35 tonnes.

Le Nazi

VEUT EFFACER LA FRANCE

Pilote éprouvé, comme aussi romancier de renom, Antoine de Saint-Exupéry, que plusieurs de nos compatriotes connurent lors de son passage en Egypte, il y a un peu plus de cinq ans, se trouve en ce moment au Canada où il a récemment accordé une interview à notre confrère « La Presse », de Montréal. Resté quelque temps en France après la chute de celle-ci, le grand écrivain, sans doute las de voir son pays s'enliser dans une « collaboration » qu'il n'approuvait pas, a trouvé moyen de rejoindre l'Amérique. Voici, extraits de l'entretien que notre confrère eut avec lui, quelques passages significatifs du jugement que porte sur le nazisme un grand écrivain français.

« Mon pays a déjà perdu 250.000 enfants, l'an dernier, du fait d'une malnutrition. C'est à croire que le nazi veut effacer la France comme il a anéanti la race polonaise. »

Et, plus loin :

« Nous avons été battus par le nombre. Nous avions des centaines de prototypes d'avions tous remarquables. Les Allemands avaient des milliers et des milliers d'avions d'un ou deux types divers. Tout le drame est là. J'ai vu et étudié des Messerschmidt 109 que les Autrichiens, fatigués de la guerre pour un maître détesté, avaient posés sur le sol français. Des appareils n'ayant rien d'exceptionnel à aucun point de vue. Mais que faire lorsqu'on est à 10 contre 1 ? En outre, notre service technique avait ignoré les conditions du vol à haute altitude.

« Le froid en laboratoire est une chose ; le froid à 20.000 mètres en est une autre. Les commandes des avions nazis (et anglais dans certains cas) ne s'enrayaient pas. Les nôtres toujours... »

Puis Saint-Exupéry parle de la Libye qu'il connaît à fond :

« En Libye, c'est en mai et juin que les troupes prennent des « quartiers d'hiver ». Je me souviens d'avoir absorbé douze bouteilles d'eau de Vichy en quelques heures lors d'une petite expédition dans le Sahara. Cela donne une légère idée de la chaleur. »

Et l'écrivain dit pour terminer :

« C'est la nature abstraite du front qui a tué le moral des troupes en cette guerre. Autrefois la ligne de front c'était le cordon tendu qui faisait barrière entre l'ennemi et l'arrière, les siens, son village. On venait jusqu'à la mort devant cette barrière. Mais en 1940, lorsque les soldats surent qu'à l'arrière les avions massacraient les femmes et les enfants, démolissaient les villages... ce fut la panique dans l'esprit. Certes on exagérait l'effet des bombardements, mais le soldat d'infanterie avait le haut-le-cœur devant pareille tuerie qu'il ne pouvait empêcher. »

Les « tigres volants »

ONT FAIT DU BEAU TRAVAIL

Que la route de Birmanie ne soit pas l'unique artère par laquelle se déverse le ravitaillement allié en Chine, les derniers développements de la guerre en Extrême-Orient l'ont suffisamment démontré. Mais ce n'est pas pour diminuer le mérite de ses héroïques défenseurs que la constatation en a été faite. Bien au contraire. Nos lecteurs ont, aussi bien, pris connaissance des déclarations que le général Stilwell a faites mardi. « Les Japonais, a-t-il dit, ont perdu un grand nombre de leurs avions. Il s'ensuit un singulier ralentissement de leur activité : les « Tigres volants » ont fait en Chine du beau travail. Qu'est-ce que ces « tigres volants » ?

En trois mois, une centaine de ces « tigres » ont détruit trois cents appareils nippons : ils ont mis 800 aviateurs ennemis hors de combat. Et ils ne faisaient que commencer...

Les Etats-Unis n'étaient pas encore officiellement en guerre avec le Japon, lorsque le général Chenault, ancien officier de l'armée américaine et instructeur de l'aviation chinoise, retourna aux Etats-Unis pour demander aux Américains leur concours contre l'agresseur de la Chine. Son gouvernement, par l'extension du « Lease and Lend Bill », lui envoya les splendides Curtiss P-40 dont il se sert aujourd'hui. Mais la jeunesse américaine fit mieux : elle s'engagea. Chenault ramena avec lui une centaine de jeunes gens qui, déguisés en touristes, artistes, acteurs et acrobates, se mettaient à la disposition des Chinois. Ce n'étaient pas des têtes brûlées. Ils appartenaient à de bonnes familles, et plusieurs d'entre eux ont des diplômes universitaires. Mais ils avaient le goût de l'aventure. Et quelle aventure n'allait pas être la leur !

Quatre ans d'observation avaient permis à Chenault d'assimiler parfaitement la tactique japonaise. Son premier soin fut d'entraîner ses pilotes à une guerre aérienne non-conformiste. Il fallait « posséder » les Japonais par la surprise, déjouer leurs prévisions et se battre avec des idées nouvelles. Les « Tigres » l'ont tellement compris que les Japonais les ont accusés d'enfreindre les règles de la « guerre orthodoxe ». Ce manquement aux principes était d'autant plus grave que les ennemis y laissaient régulièrement des plumes. « Abattre des avions japonais, dit Chenault à ses hommes, c'est très bien. En abattre cinq, six ou sept chacun, c'est parfait. Mais l'essentiel est que vous ne soyez pas abattus vous-mêmes. N'oubliez pas que nous sommes en Chine, et que pour remplacer un Curtiss sur place, c'est toute une affaire. »

C'est une campagne « antiwaste » qui a porté ses fruits. Avec le maximum de dégâts imposés aux Japonais, les « Tigres volants » ont eux-mêmes subi le minimum de dommages. « Nous trinquerons ensemble à Tokio », leur câblait dernièrement le maréchal Tchang-Kaï-Chek.

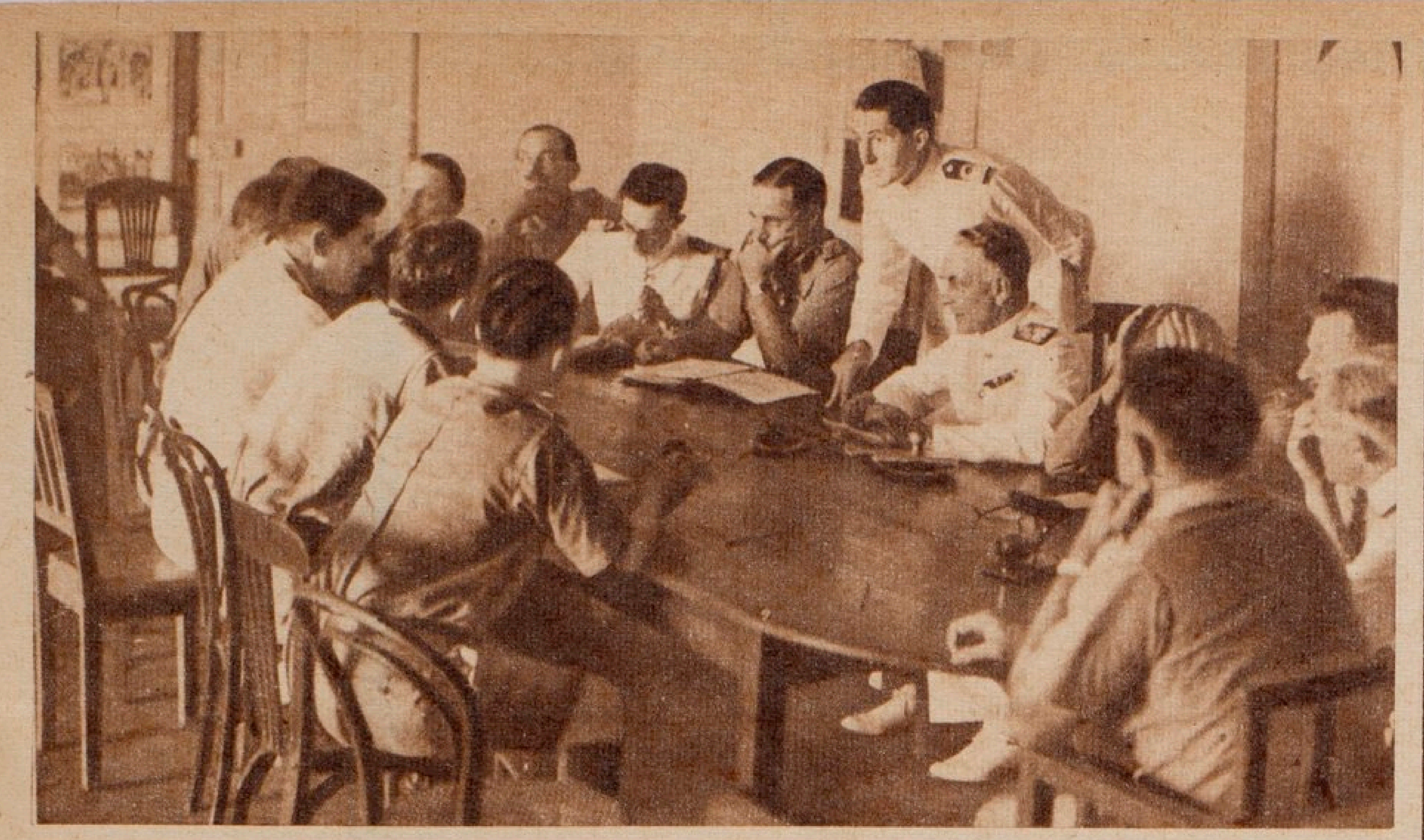
Il faut espérer que tous les « Tigres » seront présents au rendez-vous.



Le colonel Claire L. Chenault, chef des « tigres volants » américains.



LA SEMAINE, vue par SAROUKHAN



APRES LA REDDITION DE MADAGASCAR

Un « protocole » fut signé au quartier général britannique à Antsirane après la reddition de la grande colonie française de Madagascar aux troupes anglaises. Les représentants français de l'air, de la marine et de l'armée de terre, vus de dos, discutent avec les officiers britanniques parmi lesquels se trouve l'amiral Syfret.

Manuel Quezon

FIDÈLE AUX ETATS-UNIS

Les Japonais qui ont envahi les Philippines n'en reviennent pas. Parce que M. Manuel Quezon, président de ces îles, n'est pas entre leurs mains, il faut absolument qu'il soit mort. Quezon leur a, en réalité, filé sous le nez. Il a rejoint le général Mac Arthur, puis il s'est rendu à Washington où il va constituer un gouvernement libre, sous sa présidence effective. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement ?

« Nous serons toujours fidèles à l'Amérique, disait M. Quezon, parce que notre sécurité, notre indépendance et notre avenir sont fonction de son propre destin. » L'homme qui s'exprimait ainsi n'est ni un enfant, ni un courtisan. C'est un patriote — et qui, dans sa vie, a beaucoup vu. Il a aujourd'hui soixante-quatre ans.

Il était un jeune étudiant penché sur ses livres quand éclata la guerre hispano-américaine. Quezon s'engagea immédiatement. Il se battit d'abord avec les Américains contre les Espagnols — et ceux-ci éliminés, il poursuivit la lutte contre les Américains. « Caractère sans peur, tempérament de feu », pour reprendre les termes d'un rapport de l'époque, il est démobilisé à la fin des hostilités. Est-ce qu'à l'heure où il quittait son uniforme, il se doutait que le destin nouait déjà sa trame secrète ? Le chef du corps expéditionnaire américain d'il y a quarante-cinq ans s'appelait le général Mac Arthur. Quarante-cinq ans plus tard, le président Quezon devait collaborer avec son fils, lui-même général, contre l'envahisseur japonais...

Ce que fut par la suite sa carrière civile et politique, il n'y a pas lieu de le retracer ici. Disons simplement que, loyal à l'idéal de sa vie, le président a sans cesse poursuivi la reconnaissance par les Etats-Unis de l'indépendance des Philippines. On reconnaît la justesse d'une cause à cela qu'elle finit par s'imposer — et sans violence. En 1934, les Etats-Unis ont dû se rendre à « la sagesse » des arguments de M. Quezon, et les Philippines ont été dotées par le Congrès américain d'un statut qui réalise pleinement leurs aspirations nationales. On sait qu'une période transitoire avait été prévue, qui devait prendre fin en 1945. Les Américains sont des gens qui tiennent parole. Dans trois ans, les Philippines libérées bénéficieront d'une souveraineté entière. Elles retrouveront le président qu'elles auront connu dans les jours d'épreuve. C'est en vue de cet avenir que M. Quezon, appuyé sur ses amitiés américaines, compte travailler à la tête d'un gouvernement libre.

L'Islam chinois

A 50.000.000 D'ADEPTES

Un des résultats de l'immense conflit qui divise actuellement le monde sur lui-même aura été, en provoquant comme un examen de conscience dans chaque pays, de grouper les amitiés et de nouer entre les peuples les plus éloignés les liens qui correspondent à leurs idéaux spirituels. On ne voit pas d'autre explication immédiate à cet établissement de relations diplomatiques entre l'Egypte et la Chine. L'immense Empire extrême-oriental vient de désigner un ministre plénipotentiaire au Caire. Il semble pourtant que, sans même tenir compte des nécessités propres à la guerre d'aujourd'hui, il existe entre Le Caire et Pékin une permanence dans l'attraction réciproque. Le Caire est, en effet, le centre du monde islamique et l'on oublie trop, à vrai dire, que 50.000.000 de musulmans vivent en Chine. Tel est le dénominateur commun : l'Islam. On en voit les conséquences pour l'Egypte aussi bien que pour la cause alliée.

C'est à l'Azhar que la capitale égyptienne est redevable de son rayonnement intellectuel jusqu'aux rivages du Pacifique. L'Azhar a de tout temps compté parmi ses étudiants des fils du Céleste-Empire. Ils entreprenaient un long voyage pour faire ici des études sacrées. Mais la grande Université se préoccupe aujourd'hui de former des missionnaires qui seront envoyés à l'étranger — en Chine notamment.

Sur la participation effective de l'Islam chinois à la guerre, quelques détails précis sont significatifs.

Le bras droit du maréchal Tchang-Kaï-Chek est un musulman : El Sayed Bay Tchonchi, membre de l'état-major chinois et fondateur de l'Union Islamique dans son pays. Trois autres généraux musulmans dirigent les opérations contre les Japonais. La jeunesse islamique en Chine a, du reste, très largement répondu à l'appel aux armes. On se fait une idée du contingent fourni par elle : 50.000.000 d'habitants représentent une population supérieure à celle de l'Italie.

Lorsqu'il a fait son voyage aux Indes et pris contact avec les leaders musulmans de ce pays, Tchang-Kaï-Chek a-t-il choisi une argumentation autre que la solidarité qui doit régner entre les musulmans hindous et chinois ?

L'Egypte développera ses relations culturelles avec la Chine. Elle y a tout à gagner pour son expansion intellectuelle et ne saurait mieux choisir son instrument pour servir la cause alliée.



DES APPROVISIONNEMENTS POUR LA GRECE

Grâce aux interventions de la Croix-Rouge Internationale, quantité de vivres, de produits médicaux, de vêtements et autres furent envoyés d'Amérique pour secourir la population de Grèce. Ci-haut : l'archevêque Athenagoras, chef de l'Eglise grecque des Etats-Unis et du Canada, bénit le navire qui transporte vers ses compatriotes sa précieuse cargaison.

LA PRESSE ANGLAISE

pendant la guerre



par
BRENDAN BRACKEN
Ministre de l'Information (1)

Il n'y aura jamais une presse sur commande en Angleterre. Pour nous, la liberté de la presse est aussi importante que l'indépendance de la magistrature ou que le régime parlementaire. Ce n'était donc pas une tâche facile que de créer une censure répondant aux terribles nécessités de la guerre totale.

Les événements qui se déroulèrent en France avant l'effondrement de juin 1940 facilitèrent dans une certaine mesure la solution de ce grave problème. La censure sans discrimination et sans nuance, imposée à la presse française, ne fut certainement pas étrangère à la chute de la France. Elle encouragea le défaitisme et endormit la confiance. Une démocratie aux yeux bandés n'est pas faite pour le combat. La France avait toutes les raisons d'applaudir au mot de Bismarck: «On ne peut jamais mieux acquérir la certitude d'une nouvelle qu'au moment où elle est officiellement démentie. » Les errements des censeurs français nous ont donné là une leçon salutaire.

Laissez-moi maintenant expliquer comment notre censure fonctionne, comment, pratiquement, nous concilions les aspirations antagonistes de la liberté et de la sécurité. Comme cela s'est souvent produit dans l'histoire britannique, le problème a été résolu par un compromis. Notre système est un système accepté d'un commun accord et, en s'y conformant, tant les censeurs que la presse contribuent à arrêter la publication de nouvelles susceptibles d'être utiles à l'ennemi.

Les journaux consultent les censeurs sur les informations dont la publication pourrait être dangereuse pour notre effort de guerre total. Le censeur donne son point de vue, mais aucun journal n'est légalement obligé d'accepter le veto qu'il peut opposer à la parution d'un article ou les altérations qu'il voudrait y apporter. Le journaliste ne peut pas être poursuivi pour avoir enfreint à ses instructions. Mais il peut l'être pour avoir contrevenu aux «Règles de la Défense» qui ont été édictées en vue d'empêcher qu'une information importante puisse parvenir à l'ennemi.

Avant que la guerre n'ait commencé, les représentants de la presse et des divers départements gouvernementaux se rencontrèrent et dressèrent une liste des sujets qu'il serait dangereux d'aborder sans prendre l'avis du censeur. Cette liste, connue sous le nom de « Instructions pour la Défense », est, de temps à autre, l'objet d'une révision. Les journaux qui soumettent à la censure des articles traitant de ces sujets et sollicitent les conseils du censeur sont à l'abri de toutes poursuites basées sur les « Règles de la Défense ». Le censeur est responsable alors de toutes les erreurs d'appréciation commises.

Les événements évoluent si rapidement en temps de guerre que les « Instructions de la Défense » ne peuvent pas couvrir toutes les questions. Elles sont en conséquence complétées par des lettres confidentielles envoyées aux rédacteurs en chef. Mais le censeur n'est pas équipé, comme les inexorables Parques, d'une paire de ciseaux. C'est un conseiller et un guide, et l'on peut discuter avec lui. Le journaliste peut s'asseoir à sa table et essayer de le convaincre jusqu'aux petites heures du matin.

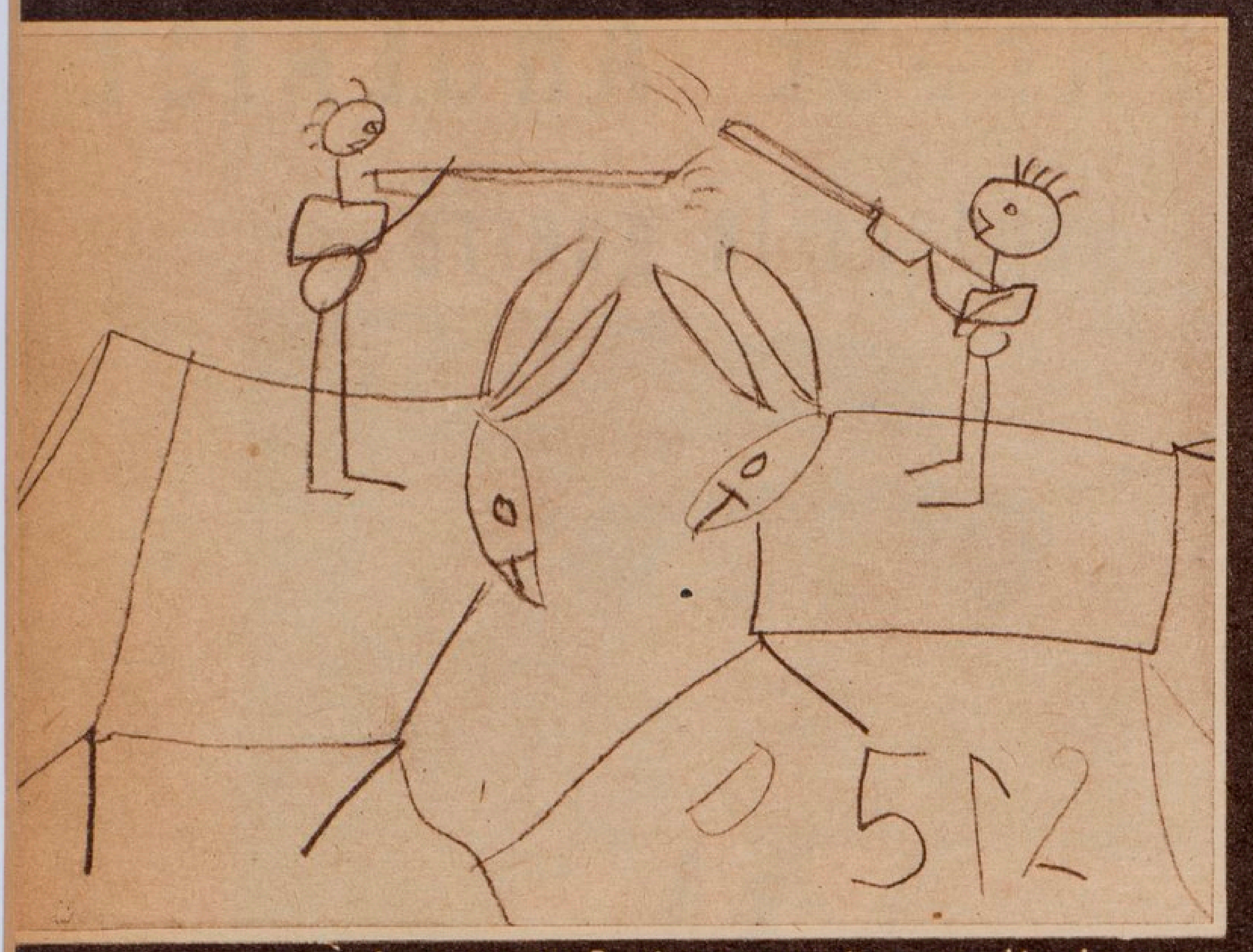
Le censeur n'a pas à se préoccuper en outre de l'expression des opinions. La vérité ou l'exactitude d'une déclaration quelconque n'est pas de son ressort ; cependant, si un journaliste lui demande son point de vue, il est toujours prêt à le lui donner.

En de rares occasions, cependant, un article qui ne fournit aucun élément concret à l'ennemi peut contenir des déclarations qui sont, non seulement inexactes, mais peuvent même avoir été écrites en vue d'influencer l'opinion publique contre la guerre. C'est une infraction aux « Règles de la Défense » que de publier de fausses déclarations de cette sorte. En conséquence, le censeur écrit en marge de l'article : « Ne contient aucune information utile à l'ennemi, mais la censure décline toute responsabilité pour la publication de cet article à tout autre égard. »

Ce procédé peut paraître éluder la difficulté, mais on doit se rappeler que le rôle du censeur se limite à ce qui a trait à la sécurité. Mais il ne peut pas, par exemple, empêcher la publication d'une nouvelle, uniquement parce qu'elle pourrait donner aux Allemands des atouts pour leur propagande. Je tiens à souligner ce point parce que nous recevons beaucoup de lettres de personnes bien-pensantes qui sont scandalisées à la lecture d'articles critiquant sévèrement le gouvernement. Elles demandent pourquoi nous permettons au Dr Gœbbels de les utiliser contre nous. Nous agissons ainsi parce que nous sommes un pays libre. La démocratie prospère dans la critique. Cela seul représente bien plus que tout ce que le Herr Doktor pourrait faire.

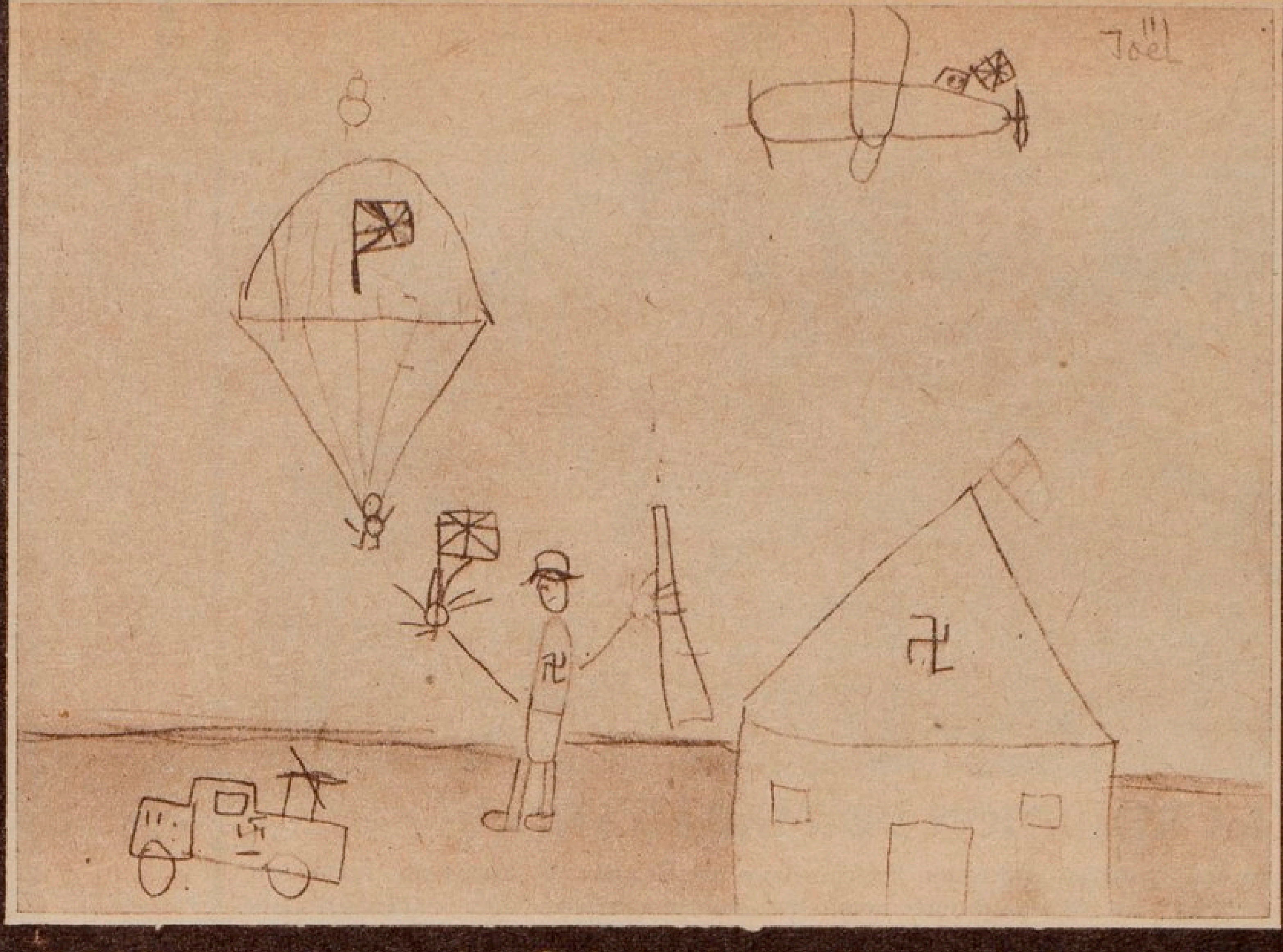
---

(1) *Extrait d'un article publié par « Life »*



OMBAT DE COSAQUES

La guerre en Russie ne pourrait pas se dérouler autrement que de cette manière. Les cavaliers, debout sur leur cheval, se font face comme les exécutants d'un orchestre. Le dessin suggère aussi quelques vagues souvenirs de cirque.

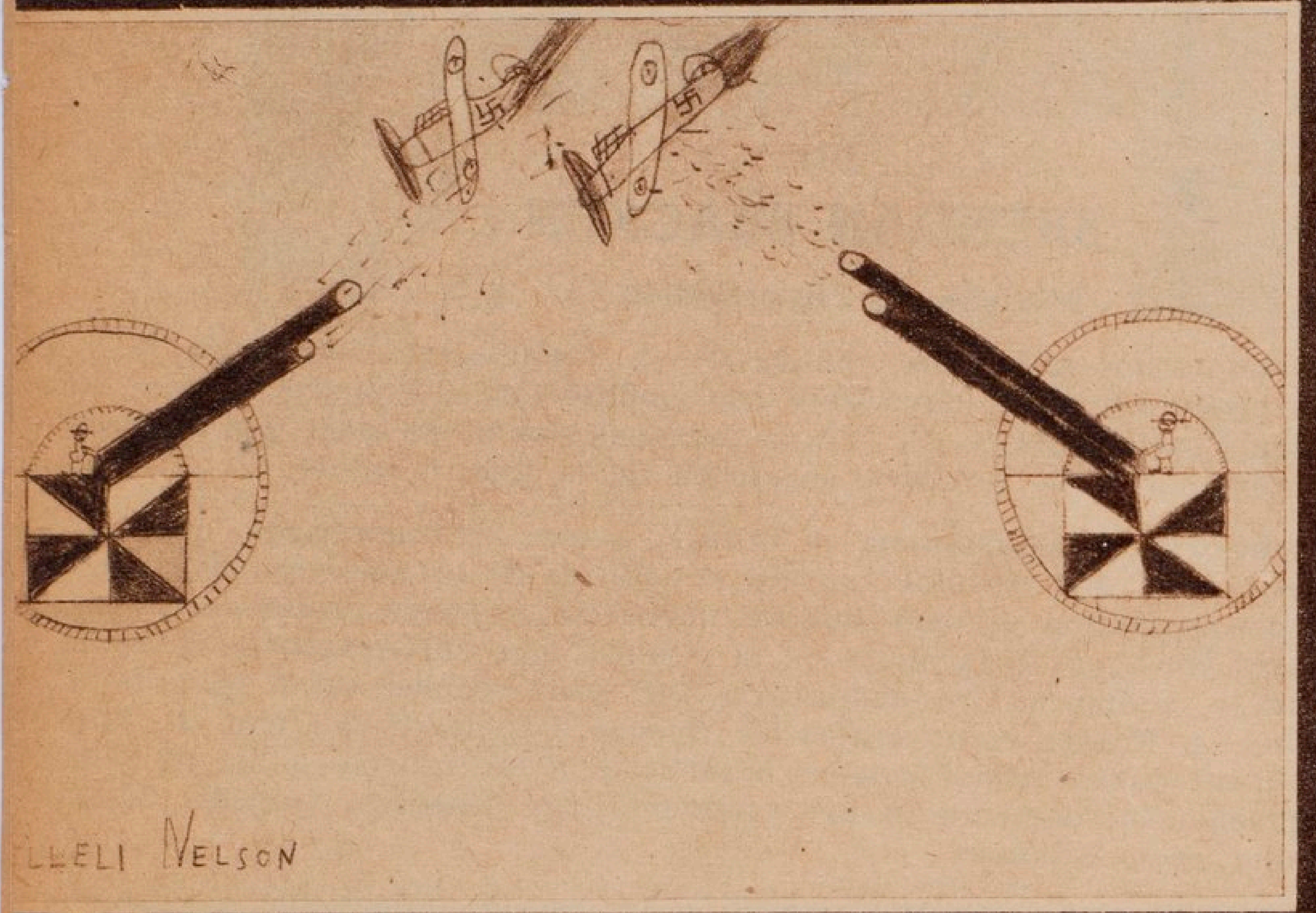


COMMENT IL SE LES REPRESENTE...

Jean-Carlo Lucchesi a dû se servir de ses soldats de bois pour modèle. Ses Allemands sont tout de même de « drôles de pistolets » pour tenir leurs fusils de cette manière.

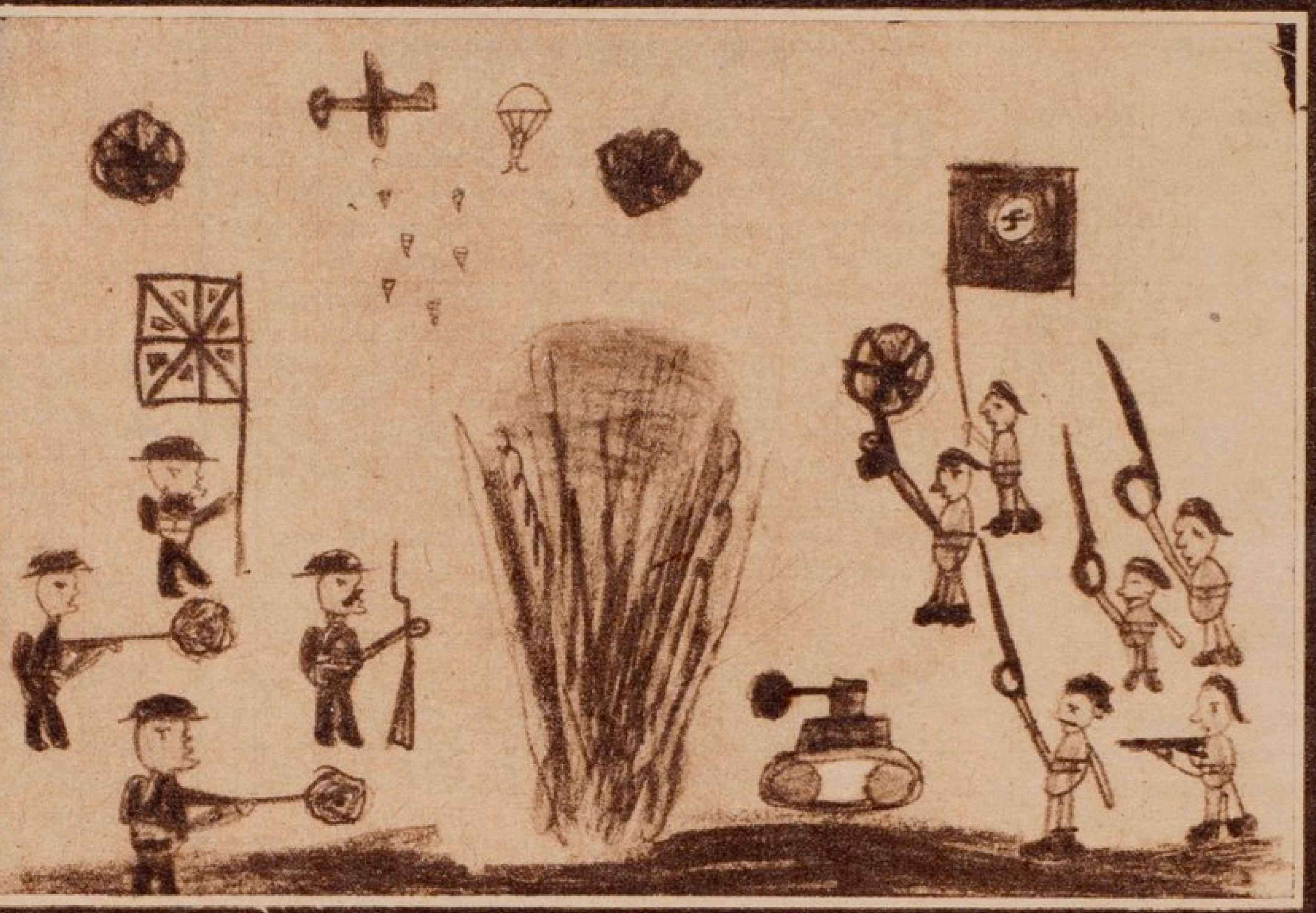


ALEXANDRIE



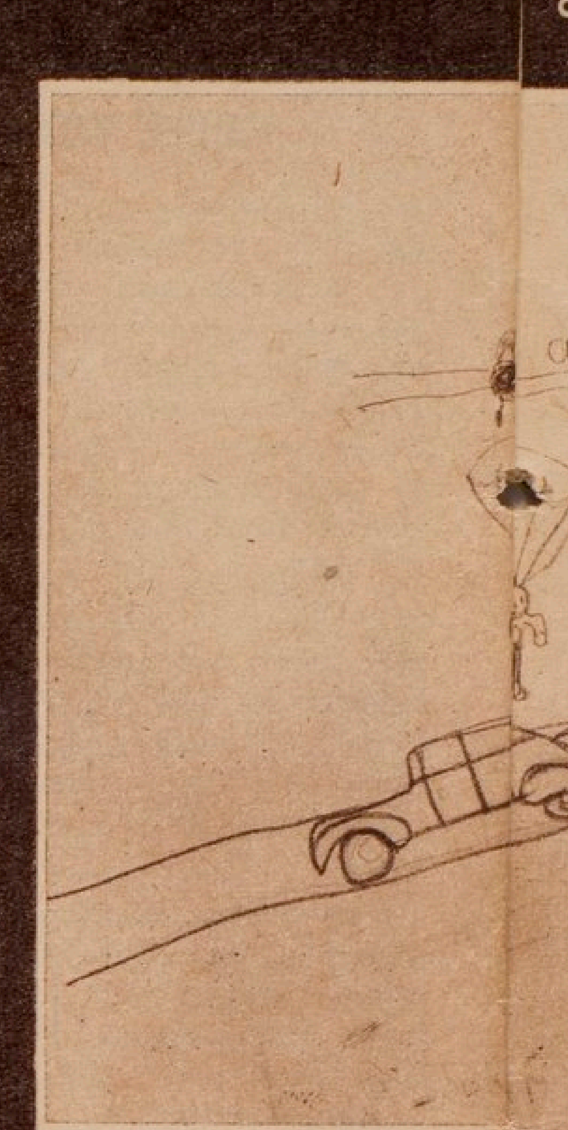
BATTERIES ANTI-AERIENNES

Belleli Nelson a dessiné des batteries anti-aériennes, tout comme l'aurait fait un ingénieur. Il ne faut donc pas s'étonner de la précision du tir.

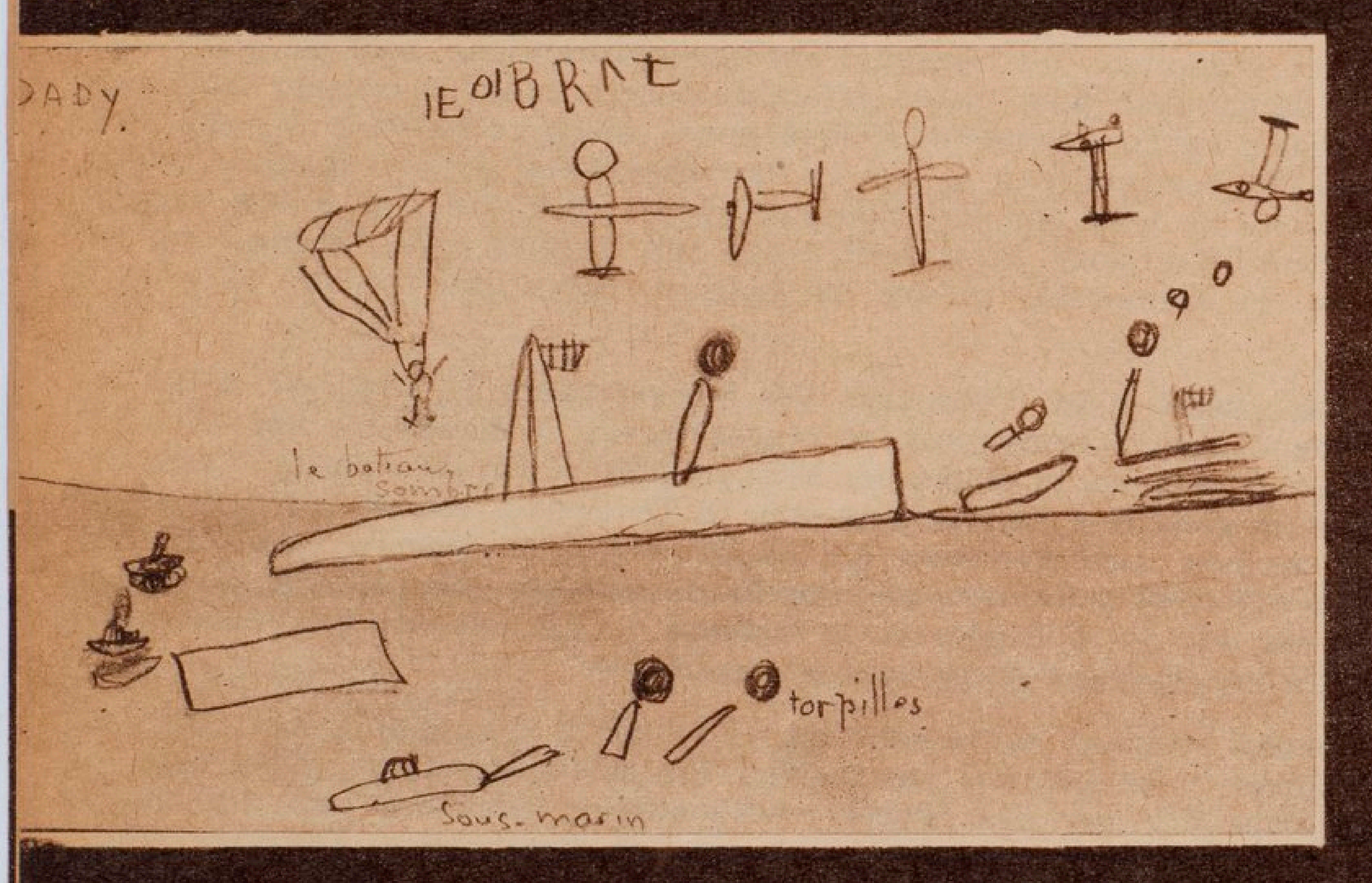


LA BATAILLE FAIT RAGE

Bombes, tanks, parachutistes, canons, tout y est, même la mention laconique mais incisive des communiqués de guerre : « La bataille fait rage ». Nael el Bably qui est l'auteur de ce dessin finira sans doute dans un état-major...

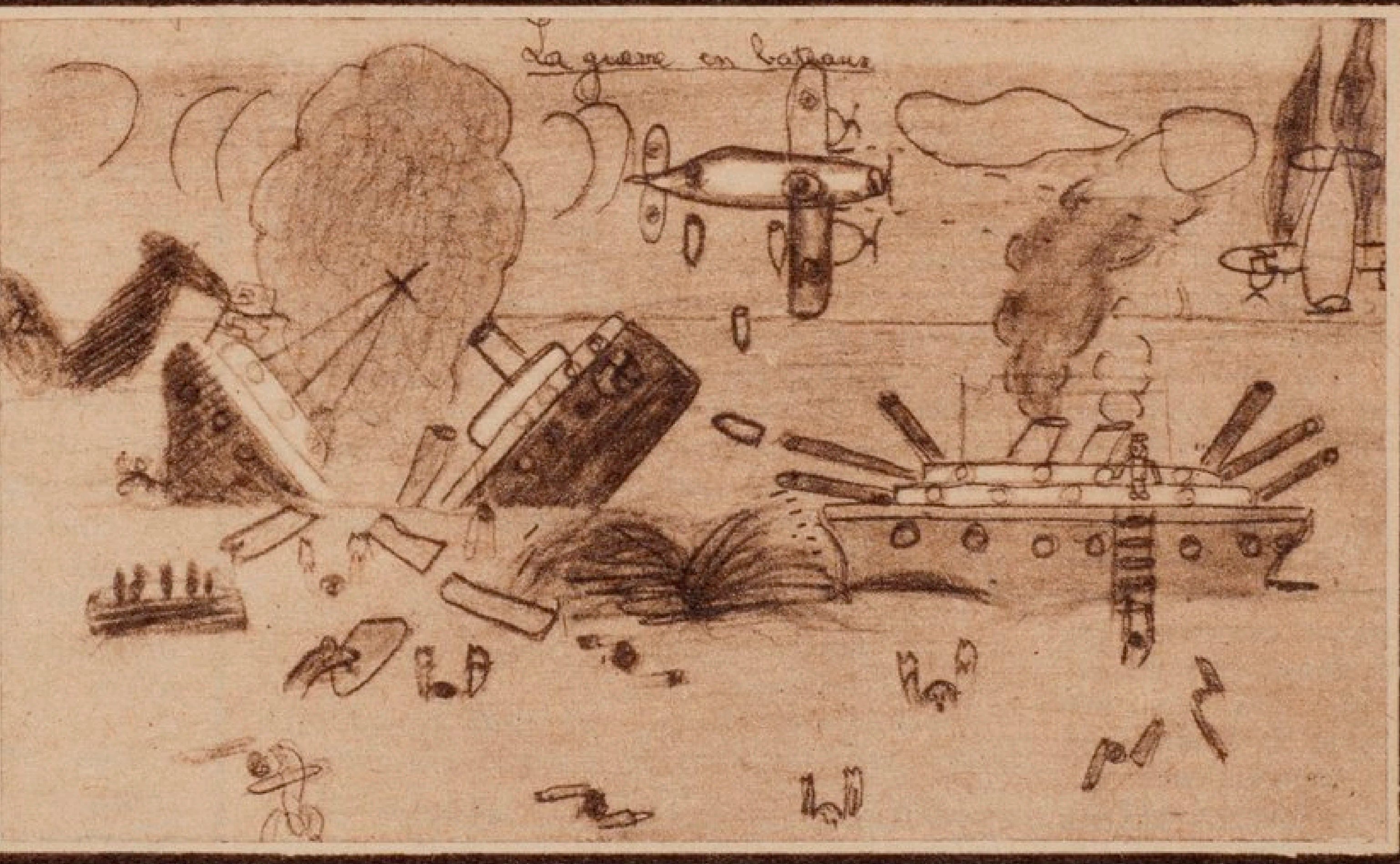


SUR LA ROUTE DU DESERT



LA GUERRE EN BATEAUX

Sous ce titre délicieux, Laila Erfan nous en fait voir de drôles...

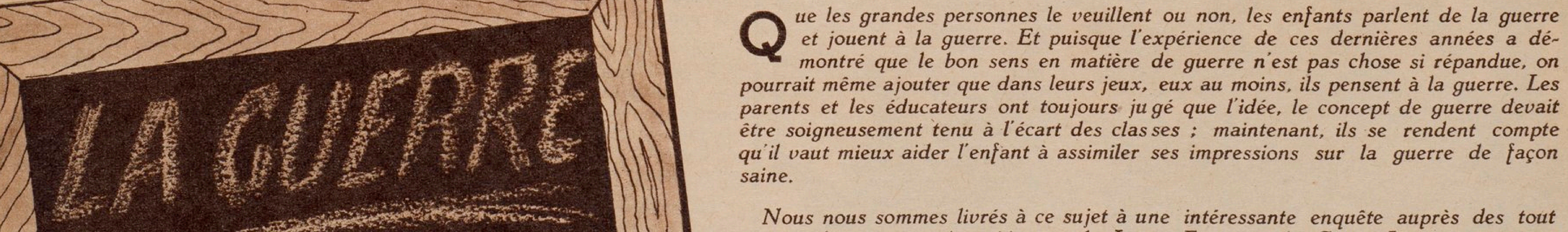


LA GUERRE EN BATEAUX

Ce beau navire a dû être coulé par une bombe de calibre. Le canon du cuirassé lance encore une bombe. Mais puisqu'elle est inutile, la logique enfantine a dû la vouloir intacte...



PERSONNE NE VEUT LA PAIX



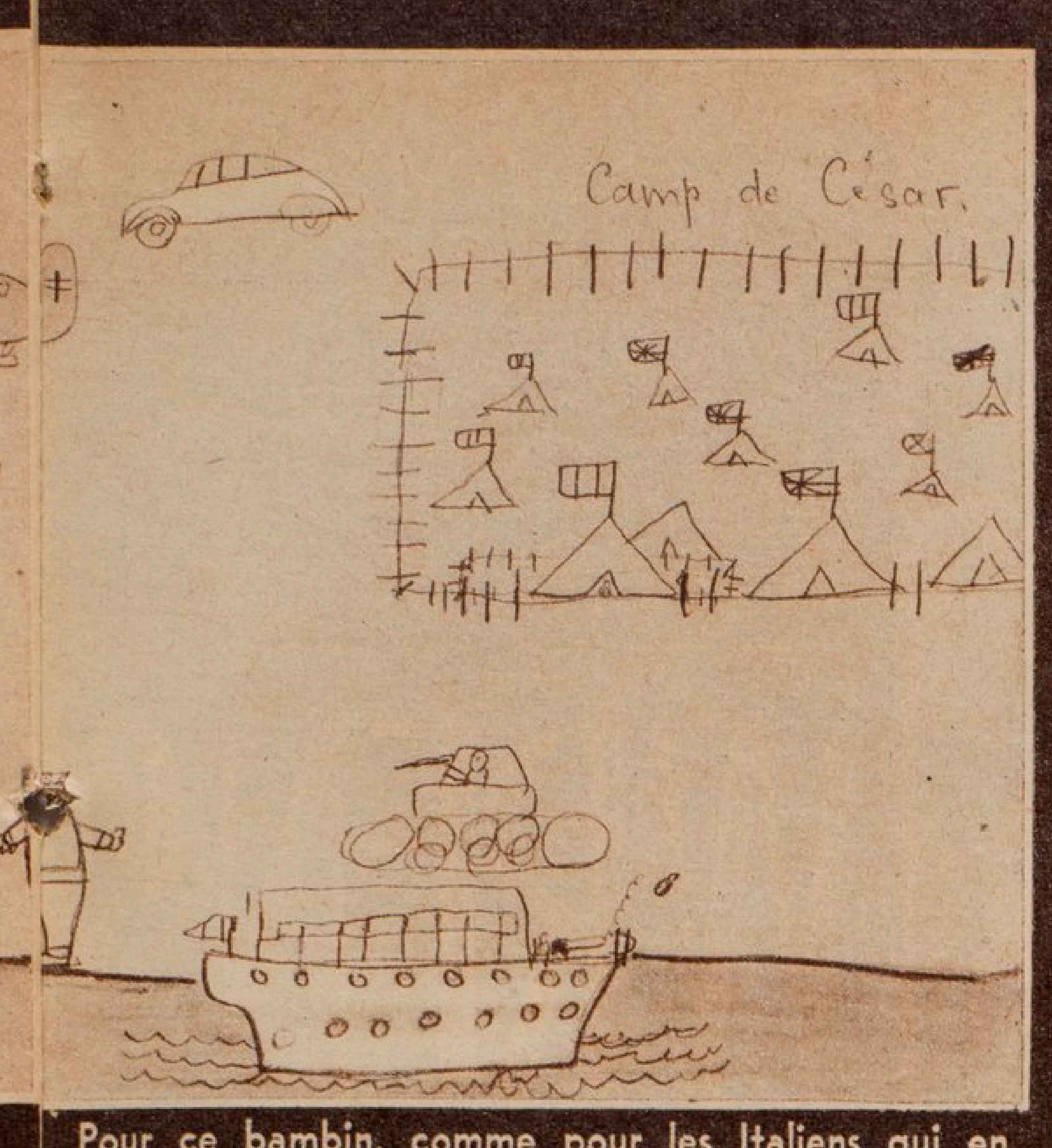
Que les grandes personnes le veuillent ou non, les enfants parlent de la guerre et jouent à la guerre. Et puisque l'expérience de ces dernières années a démontré que le bon sens en matière de guerre n'est pas chose si répandue, on pourrait même ajouter que dans leurs jeux, eux au moins, ils pensent à la guerre. Les parents et les éducateurs ont toujours jugé que l'idée, le concept de guerre devait être soigneusement tenu à l'écart des classes ; maintenant, ils se rendent compte qu'il vaut mieux aider l'enfant à assimiler ses impressions sur la guerre de façon saine.

Nous nous sommes livrés à ce sujet à une intéressante enquête auprès des tout jeunes élèves, entre 4 et 11 ans, du Lycée Français du Caire. Les constatations que nous avons pu faire ne laissent pas d'être surprenantes, et surtout fort amusantes. Les enfants conçoivent naturellement la guerre à leur manière. Dans ce pays béni des dieux, ils n'ont pas connu ces horreurs qui ont mis parfois de l'épouvante dans les regards des enfants d'Europe. Néanmoins, il peut être affirmé de façon certaine que la guerre n'est pas étrangère à leurs préoccupations conscientes ou inconscientes.

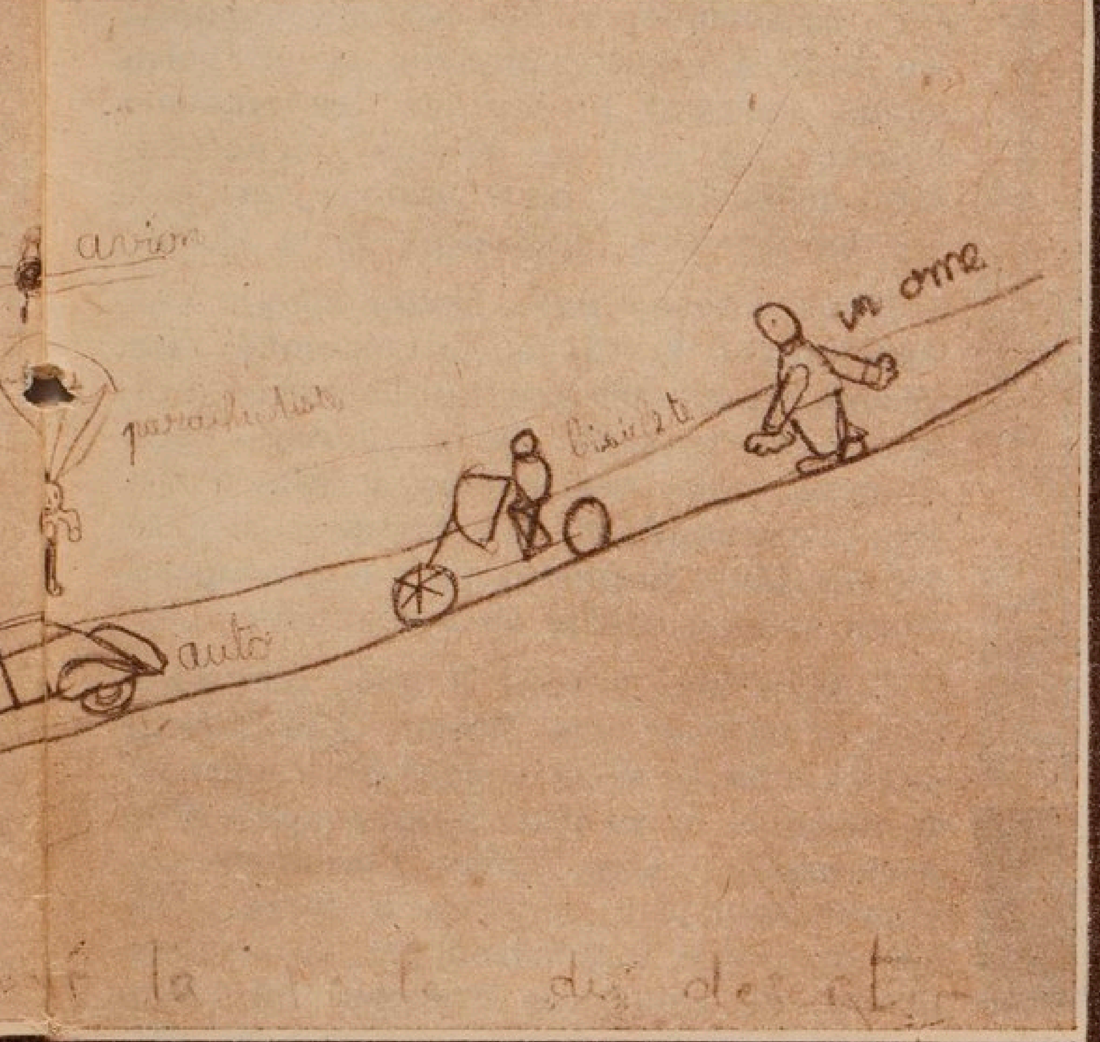
ELLE NE LEUR FAIT PAS PEUR

Des questions qui leur ont été posées en notre présence, des dessins par lesquels nous leur avons demandé de concrétiser leur représentation de la guer-





Pour ce bambin, comme pour les Italiens qui en avaient annoncé le bombardement par radio, Camp de César semble être un camp fortifié. A remarquer que le parachutiste doit avoir une tignasse bien solide.



A part l'avion et le parachutiste, il n'y a rien là qui soit très guerrier. Le désert ne doit pas être bien grand puisqu'on y va à pied. Mais à en juger par l'orthographe, ce ne doit pas être un homme comme les autres.



C'est sans doute qu'elle est trop disgraciée. Mais ne désespérons pas, elle pourrait se racheter un jour grâce aux soins de ceux qui l'aiment vraiment.

re et, par contraste, de la paix, il ressort qu'il n'existe chez eux aucune peur manifeste et que, par suite du fait qu'ils n'ont aucun contact avec la guerre, ils n'en parlent que par connaissance indirecte.

Ils dessinent les raids aériens, les bombardements et les canonnades, comme ils le feraient de rencontres d'Indiens, ou d'aventures dans la jungle.

Ils personnalisent parfois la guerre sous la forme d'un monstre, mais c'est un monstre tout conventionnel, parce que c'est une idée qu'ils ont acquise par ouï-dire ou par des lectures, et il est plus que probable qu'ils n'en ressentent pas le moins du monde la monstruosité.

Chose curieuse : dans aucun de ces dessins on ne voit des enfants bombardés ou tués. Les enfants ne conçoivent la guerre que comme une question se rapportant aux adultes et qui ne paraît pas devoir menacer leur propre vie. Et ce qui est encore plus significatif pour les dessins représentant la paix, les enfants ont utilisé leur expérience directe : les sujets en sont des excursions ou des jeux avec de la joie rayonnant sur tous les visages.

IL PLEUT DES BOMBES

Les questions qui leur ont été posées oralement ont permis à certains d'entre eux de donner libre cours à cette mythomanie si fréquente chez les gosses. Ils ne sont acteurs dans cette guerre, ils n'y participent personnellement que pendant les alertes aériennes. Mais alors, comme ils savent se donner la partie belle !

« Une bombe est tombée dans l'abri où nous étions descendus », dit l'un d'eux, le plus sérieusement du monde. « Et qu'as-tu fait ? » demande la maîtresse d'école au mioche ravi d'être l'objet de l'attention générale. « Je l'ai éteinte », répond-il avec une flamme dans le regard.

— Oh ! s'exclame la classe admirablement.

Impressionné lui-même par ce qu'il vient de révéler et jugeant sans doute qu'il avait produit un trop grand effet, il s'empresse d'ajouter : « Mais elle n'était pas allumée... »

Les raids aériens ne leur causent aucune peur. Comme tout se passe généralement sans incident, ils aiment à inventer des péripéties qui ne se sont jamais passées ailleurs que dans leur imagination naïve. Ce petit raconte qu'une bombe est tombée dans l'abri d'à côté. « Tu as eu peur ? » « Non. » « Et qu'est-ce qui est arrivé ? » « Un chat s'est coupé en deux », dit-il devant ses camarades horrifiés.

« Avez-vous vu des soldats blessés ? » demande Mme Rousseau, la si active et si dévouée directrice du Petit Lycée. « Oui ! oui ! » crient les bambins de cette classe mixte. « Et comment étaient-ils ? » « Ils portaient des béquilles », lance un mioche tout fier de savoir répondre. « Et toi, qu'avait-il ton blessé ? » demande Mme Rousseau à une petite fille d'ordinaire peu loquace. « Ah ! fit-elle avec une grimace, il n'avait pas d'oreilles. Elles s'étaient en allées » (sic).

Un autre lève le doigt. Il a quelque chose à dire. Sans doute quelque nouvelle histoire terrifiante. « Comment était-il ton blessé ? » « Il était myope, Madame... »

Consternation !

Pour ces enfants de 4 à 5 ans, la guerre est vraiment « une drôle de guerre ». « Comment la fait-on ? » leur demande le proviseur, M. Gossard. « On s'attrape par les pantalons », dit l'un d'eux triomphalement.

Ceux de huit ans parlent des tanks et des soldats qui se mettent à plat ventre. Un gosse qui paraît en savoir beaucoup dit que lorsqu'il y a des bombes, il faut mettre du coton dans la bouche pour que la mâchoire n'éclate pas. « Mais pourquoi la mâchoire sauterait-elle ? » lui demande-t-on surpris. « A cause des vibrations de l'air », dit-il d'une voix peu convaincue.

Lorsqu'ils jouent entre eux, il arrive qu'ils se lancent des mots comme « Sale Hitler » ou « Sale Mussolini », ce qui doit être pour eux la dernière des injures. Mais jamais ils ne ressentent la moindre haine ; ils ont plutôt le sens de l'humour et du ridicule.

CONCLUSIONS PRATIQUES

A la lumière des réactions auxquelles nous avons assisté, on pourrait dégager quelques conseils excellents dont devraient s'inspirer en général les parents et les pédagogues.

1) Ne jamais éviter le sujet de la guerre ; en parler au contraire comme d'une chose réelle.

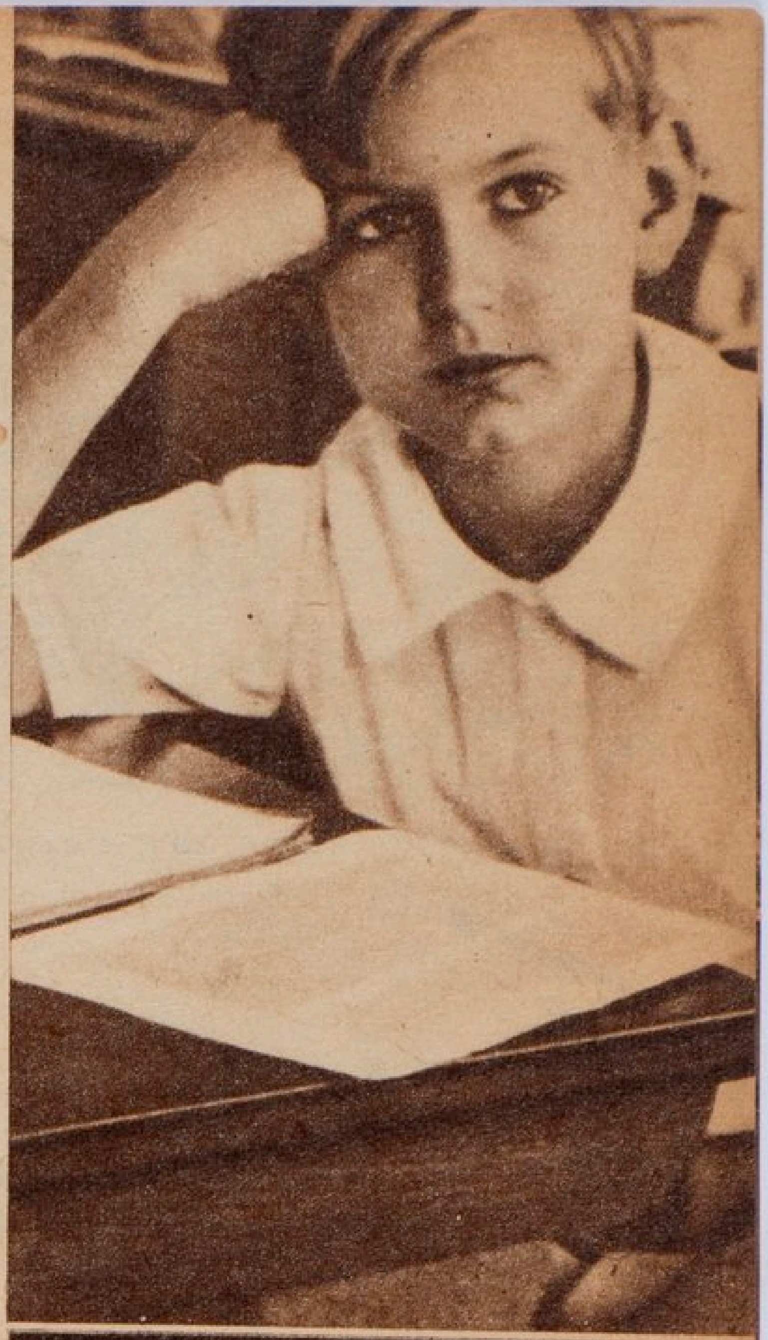
2) Montrer qu'on réalise le sérieux de la situation sans manifester un sentiment de crainte.

3) Souligner les raisons pour lesquelles il faut obéir aux professeurs, aux volontaires de la défense passive, etc., plutôt que d'effrayer les enfants en leur disant ce qui pourrait leur arriver s'ils ne leur obéissaient pas.

4) Encourager un état d'esprit humoristique ; rien n'est aussi bon que le rire pour éloigner la peur.

5) Organiser des jeux et des amusements en cas de raids aériens ; cela évitera une atmosphère forcée.





Le regard clair du petit Dufour ne paraît pas trahir des préoccupations bien graves.

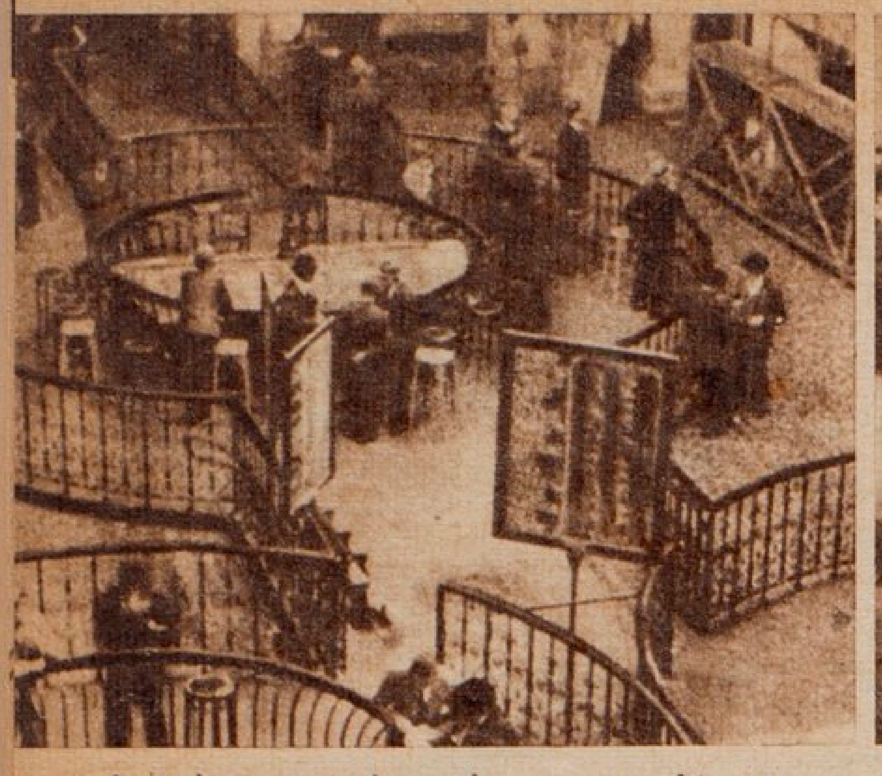


Cette petite fait des efforts visibles pour imaginer une représentation quelconque de la guerre. Cela semble bien difficile.

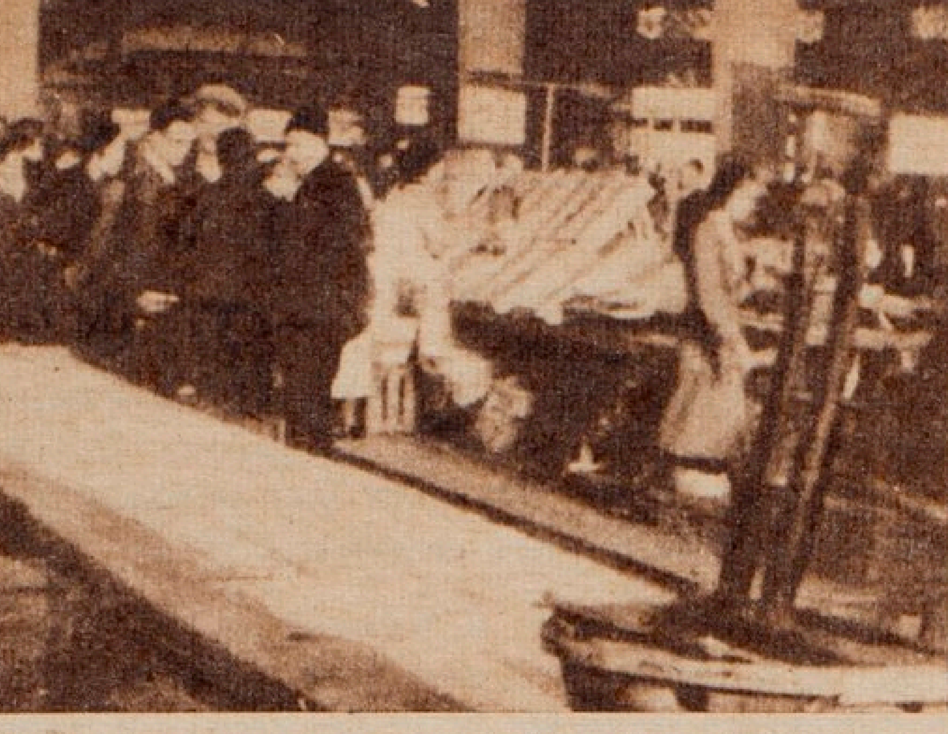


Le plus grand des petits polissons de la douzième, le jeune Goldenberg, prend devant l'objectif une attitude réfléchie.

Même les petits du Jardin des Enfants, de 3 à 6 ans, réalisent à leur façon l'idée de guerre.



Les bourses de valeur sont désertes...



...et les comptoirs des halles dégarnis.

France, Janvier 1942

Le Dr A.C., jeune chirurgien israélite, ancien externe des hôpitaux de Paris, vient d'arriver de France où il a séjourné jusqu'au mois de janvier 1942. Il a pu se rendre compte personnellement des vrais sentiments des Français. Par ailleurs, le Dr A. C. traite avec émotion du problème juif. L'antisémitisme officiel ne trouve pas d'écho en France. C'est dire son caractère absolument factice. Le Français demeure le partisan de la justice qu'il a toujours été.

●

Près de deux ans se sont écoulés depuis l'armistice. Les deux tiers de la France sont occupés et subissent la loi allemande ; le drapeau français y est proscrit ; sur l'hôtel de ville de Paris et au haut de la Tour Eiffel flotte la svastika. La misère et la faim sévissent partout; les cœurs saignent, et, pourtant, l'âme française vit toujours et se fortifie dans les souffrances. Quotidiennement, l'émission française de Londres apporte aux Français des paroles de foi et de réconfort. Ces voix qui conversent outre-Manche soulagent les peines et maintiennent l'espérance. Ni la menace des sanctions ni le brouillage n'empêchent les Français, après une journée fatigante, d'écouter religieusement les paroles de leurs frères du dehors. Pour un moment, leur cœur bat plus vite, leur regard s'anime et leurs joues se colorent.

A ceux nombreux qui m'ont souvent demandé pourquoi les Français de la métropole ne reprenaient pas tous les armes contre l'Allemand, à ceux qui prétendent que les Français sont germanophiles ou anglophobes, je tiens à leur dire : « Si une certaine catégorie de Français sont pétainistes, une infime minorité croit encore à la collaboration. Il ne se passe pas de jour qu'un Allemand ne soit supprimé, qu'un train de munitions ne saute. Tout le long du littoral de la Manche, des postes clandestins renseignent les Anglais sur ce qui se passe en France ; chaque Français de la zone occupée est devenu un espion et un ennemi mortel de l'Allemand. Tous les jours, des jeunes Français, au risque de leur vie, traversent la Manche à bord d'une petite embarcation pour servir dans les rangs des Français libres. Un débarquement allié, ainsi que l'a démontré le raid sur Saint-Nazaire, trouverait en chaque Français, de tout âge, un soldat, et ce moment est attendu partout avec une vive impatience.

La ligne de démarcation est également traversée en fraude chaque jour dans les deux sens par de nombreuses personnes. A cet effet, il faut faire un long détour par de petits villages et prendre des sentiers tortueux. Cela comporte beaucoup d'émotions, de fatigue et de danger. Ainsi, aller de Paris à Marseille demande au minimum trois jours de voyage ; se faire arrêter, un mois de prison ; ne pas répondre aux injonctions de la sentinelle allemande, une balle égarée. De grands chiens veillent aussi. L'impression la plus étrange pour celui qui arrive dans la zone occupée, c'est de voir flotter le drapeau français de l'autre côté de la ligne. Il s'arrête ému et longuement, le regardant claquer au vent.

Ainsi qu'on le sait, la haine de l'Allemand est beaucoup plus vive en zone occupée. Des deux côtés, une puissante organisation gaulliste étend ses ramifications dans tout le pays.

●

La France occupée ne correspond, à part les « cartes interzones », qu'avec la Suède, à l'exclusion de tout autre pays et même de l'Allemagne. Ainsi, de Lisbonne on correspond avec n'importe quelle contrée d'Europe par avion, sauf la Russie d'Europe et la France occupée. Une lettre Lisbonne-Bruxelles ou Lisbonne-Varsovie met en moyenne cinq jours. Une lettre Lisbonne-Stockholm puis Stockholm-Paris met quinze jours en moyenne si un ami à Stockholm veut bien se charger de la transmission. Quant au courrier venant de France ou d'Europe, il est dirigé vers Lisbonne; de là un bateau portugais l'emporte au Mozambique. Le bateau fait escale à Capetown où le courrier de toute destination est déchargé et censuré. Du Cap, un bateau l'emporte à Suez. Une lettre partant d'Egypte est censurée au Caire, dirigée par avion sur Lourenço-Marquès au Mozambique (douze jours environ), et de là un bateau l'apporte à Lisbonne. La censure, au retour, se fait à Freetown.

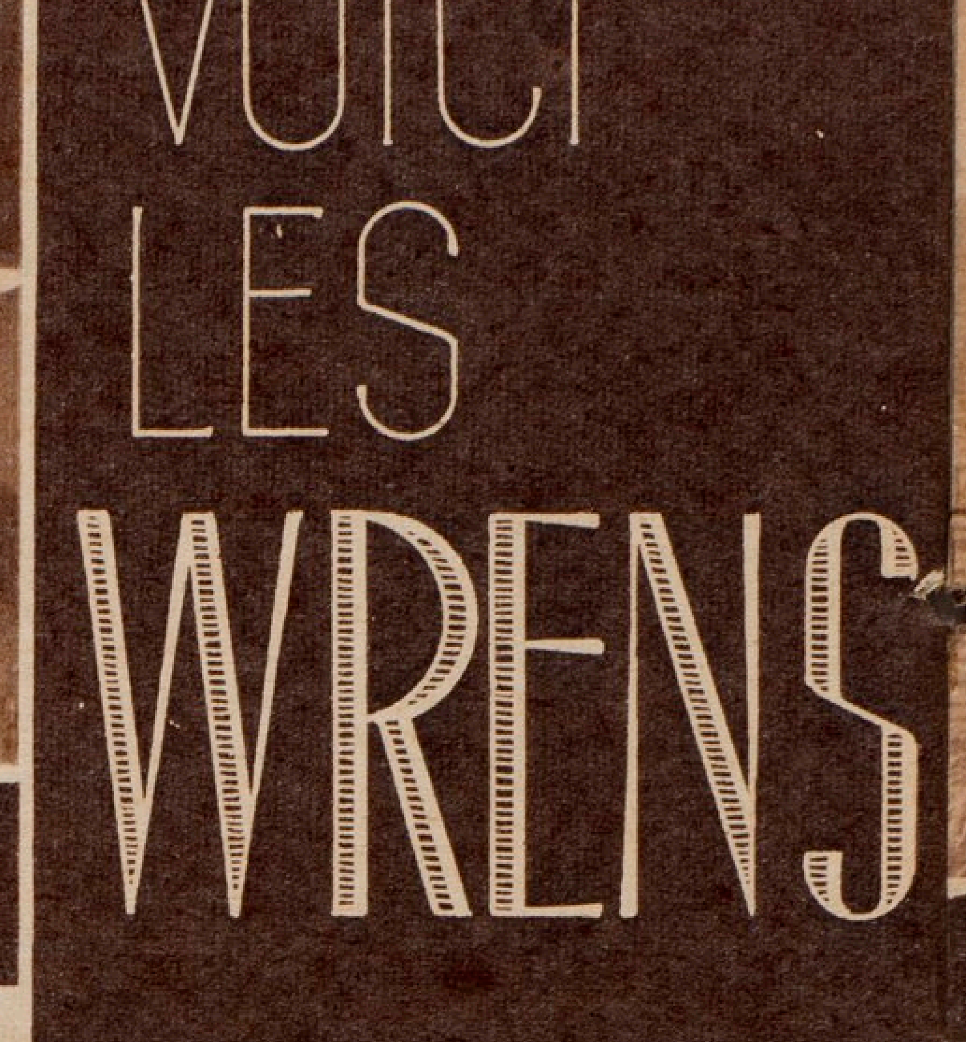
●

Je voudrais aussi vous entretenir du problème juif en France. Toutes les histoires rapportées sur les atrocités allemandes contre les Juifs sont véridiques. Ils n'ont cessé de les torturer moralement et physiquement, de les brimer et de confisquer leurs biens. Ils ont séparé les mères de leurs enfants, les femmes de leurs époux; ils les ont réunis dans d'immenses camps de concentration où ils souffrent du froid et de la faim. Ils les abreuvent d'injures et les ravalent au-dessous de la bête. Sur cent otages fusillés, 50 sont Juifs. Ils ont poussé nombre d'entre eux au suicide, conduit d'autres au seuil de la folie.

Le Français, esprit logicien et humain, n'a pas accepté de considérer le problème juif tel qu'on a voulu le lui présenter. Le Juif trouve en zone occupée, chez le Chrétien, une aide et un appui spirituel et matériel émouvants. Les mariages mixtes sont encore fréquents et semblent même s'être multipliés. En zone libre, ces sentiments paraissent par contre plus mitigés. Il n'en demeure pas moins que le sort réservé aux Juifs de France est odieux, que ces derniers doivent se débattre contre des lois sans pitié, ou qu'en France, non occupée même, existent des camps où les hommes qui y sont internés ont perdu le goût de la vie. Tout ceci cependant porte la griffe hitlérienne. Le Français, lui, ne suit pas le mouvement. Je n'en veux pour preuve que l'accueil réservé à un étudiant juif étranger, soutenant à Marseille sa thèse de médecine. Ce fait remonte à fin octobre 1941. Sur près de 150 dossiers d'étudiants juifs demandant à continuer leurs études à la Faculté de Médecine, 18 seulement avaient été acceptés. Deux de nos compatriotes, MM. Deffez et Y. Aghion, à qui il ne manquait que huit mois pour achever leurs études, furent refusés. Ayant terminé l'exposé de sa thèse, l'étudiant juif se tourna donc vers le Président du Jury et le remercia, ainsi que ses assesseurs, de l'intérêt qu'ils avaient manifesté à son travail. « En vous, dit-il, je remercie tous mes maîtres, qui m'apprirent à aimer et à comprendre la médecine. Ce faisant, je ne fais que rendre hommage à l'esprit, à la culture et au génie français à qui je dois ma formation. » Cette phrase fut relevée par les quatre membres du jury. J'ai toujours présent à l'esprit les mots du professeur Bourde, chirurgien des hôpitaux de Marseille, Croix de Guerre et Légion d'Honneur pour faits de guerre en 1914-18 :

« Votre allusion au génie et à l'esprit français, malgré le moment présent, nous a beaucoup touchés, dit-il, et nous vous en remercions de tout notre cœur. Nous espérons que l'éclipse qu'ils subissent actuellement ne sera que de courte durée. Si vous avez le bonheur de quitter ce pays pour un autre plus hospitalier, dites à ceux qui croient encore à la France et qui n'ont pas cessé de l'aimer, dites-leur d'avoir confiance en elle. »

Je rapporte fidèlement les mots du professeur Bourde. La France souffre cruellement. Elle reste digne de son histoire et de la cause pour laquelle lutte le monde. Du jour où j'ai quitté Lisbonne, j'ai pu me rendre compte, sur terre et sur mer, de la puissance de l'Angleterre et des Alliés. A mes amis que j'ai laissés en France et aux Français de France, je voudrais pouvoir confier toutes mes raisons d'espérer et de croire, mais je sais qu'ils croient.





Mlle FRITH, COMMANDANTE DES WRENS, TRANSMET DES ORDRES A SON ASSISTANTE.

Depuis quelques mois, on voit à Alexandrie des jeunes filles aux blancs uniformes: blouse blanche, chapeau en toile à calotte blanche et à bords bleus, insignes brodés sur les manches courtes. Ce sont les Wrens*, venues de Grande-Bretagne pour assurer une partie des services auxiliaires de la flotte.

Nous avons voulu savoir quelle est exactement la tâche qui incombe aux Wrens, quelle est leur participation dans la grande tragédie de la guerre. Ingénument, nous demandons à Mlle Frith, leur commandante en Egypte, si les jeunes filles prennent part à des opérations en mer. Elle se met à rire :

— Mais non, voyons, il n'est pas question d'affecter des Wrens à la tourelle des canons de seize pouces d'un cuirassé de bataille, ni au tube lance-torpille d'un sous-marin. Les Wrens s'occupent exclusivement des services à terre. Le but de notre institution est de pouvoir libérer de certaines charges le plus grand nombre possible d'hommes. En Grande-Bretagne, des Wrens patrouillent les rivières, mais ici, elles demeurent constamment à terre.



EN ATTENDANT L'AUTOBUS, DES WRENS JETTENT UN COUP D'ŒIL HATIF SUR LE JOURNAL.

Nous procédons à la visite des quartiers des Wrens établis quelque part dans la zone du port. Et nous comprenons soudain toute l'importance de la contribution qu'elles apportent.

L'ENTRAINEMENT

L'entraînement suivi par les Wrens ne diffère presque pas de celui auquel sont soumis les marins de la flotte. Des visites à bord des différentes unités de la flotte sont souvent organisées. Les Wrens apprennent à connaître les noms, les catégories des diverses unités de la flotte. Cette partie de leur instruction, nous explique-t-on, est très im-

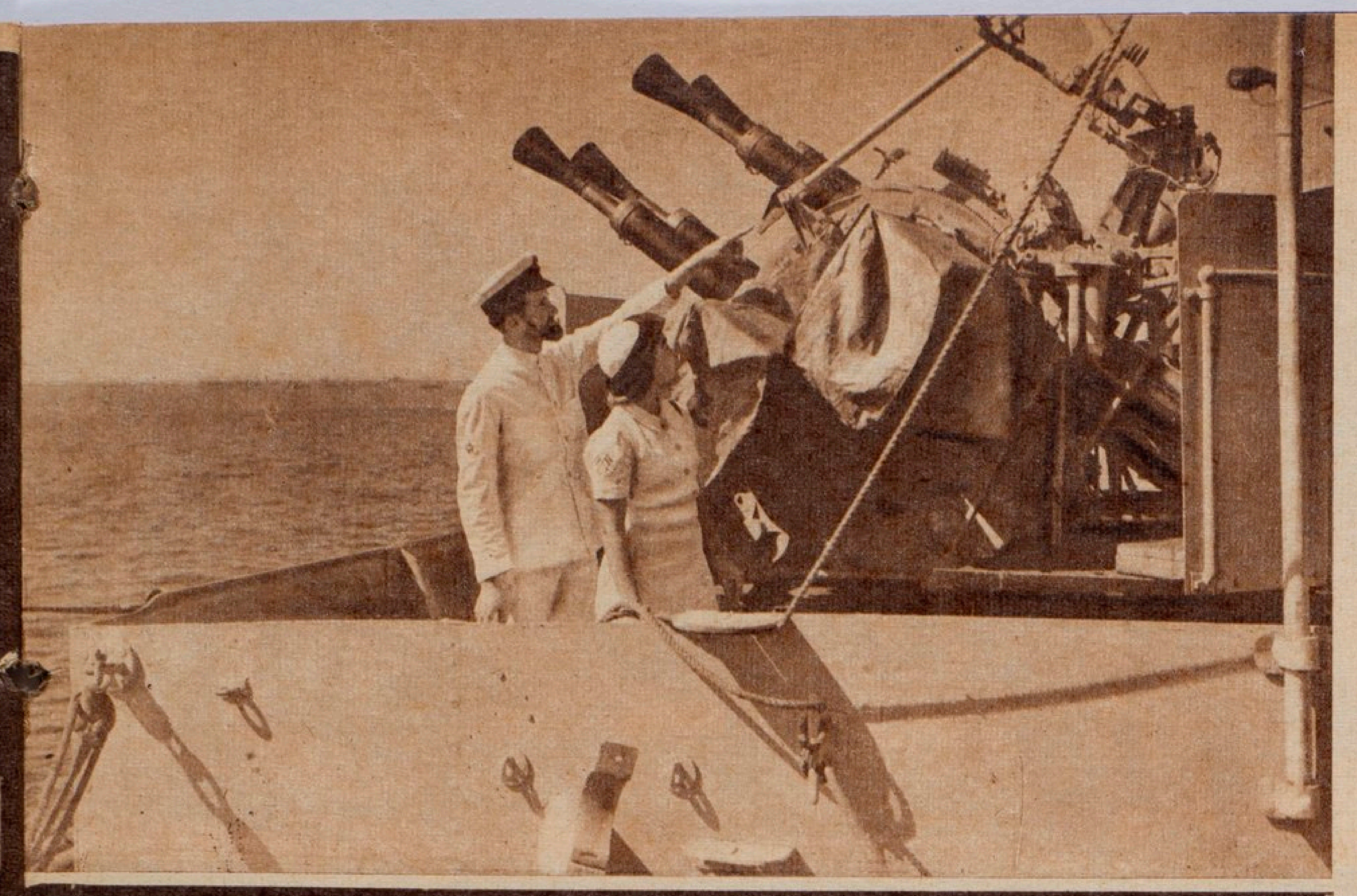


UN BRIN DE TOILETTE AVANT D'ALLER EN VILLE.

* *« Wren » est l'abréviation de « Women of the Royal Navy » (Les Femmes de la Marine Royale).*



SUR UNE TERRASSE ENSOLEILLEE, DEUX WRENS CONVALESCENTES REPRENNENT LEURS FORCES.



VISITE A BORD D'UN CROISEUR. UNE WREN EXAMINE UN POM-POM.



UN GROUPE DE WRENS S'ENGAGE SUR L'ESCALIER DONNANT ACCES AU PONT D'UN TORPILLEUR.

portante, car il n'est pas possible de concevoir une collaboration efficace entre les Wrens et la flotte, sans une compréhension mutuelle parfaite.

L'entraînement à terre comprend deux phases distinctes. En premier lieu, le commandement estime, à juste titre, que tout le personnel sous les armes, celui de l'arrière aussi bien que celui qui affronte le feu ennemi, doit être maintenu dans des conditions physiques parfaites. Les Wrens sont soumises à un régime d'exercice qui leur permet de conserver une excellente santé, une résistance à toute épreuve. Evidemment, elles ne sont pas chargées de transporter des fardeaux, ni de grimper aux mâts des navires, mais cela ne veut pas dire que leur travail soit de tout repos.

Une section fait partie du corps des signaux. Leur insigne se compose de deux banderoles à signalisation croisées, brodées sur la manche. Ces jeunes filles assurent tous les services de communication entre la base et les établissements navals. Certaines passent plusieurs heures devant un tableau à fiches, coiffées du casque de téléphonistes.

En Angleterre, d'autres Wrens se sont spécialisées dans les services téléphoniques. Elles connaissent leur Morse à la perfection et sont capables de lire couramment les clignotements à cadense rapide d'un réflecteur de navire.

La discipline des Wrens est stricte, mais elle est acceptée avec bonne grâce. Les ordres sont émis d'une voix ferme, mais en même temps douce. Dans leur expression exclusivement militaire, l'intonation remplace un « s'il vous plaît » sous-entendu. L'exécution est immédiate et parfaite, mais elle laisse toujours percer la bonne volonté qui règne partout chez les Wrens.

STATION DE REPOS

A la fin d'une dure journée de labeur, des autobus viennent chercher les jeunes filles pour les conduire à leur station de repos.

Une grande école de Ramleh, dont les superbes bâtisses sont enfouies sous les frondaisons luxuriantes d'un parc immense, abrite les jeunes filles de la marine britannique.

Nous traversons toute une série de dortoirs. Ils sont loin de ressembler à ces locaux nets et propres, mais combien monotones, des casernes pour soldats. Le mobilier est uniforme : à côté de chaque lit se dresse contre le mur une espèce d'armoire coiffeuse, dans laquelle sont chargés tous les effets de chaque Wren. Les lits sont identiques et toutes les couvertures sont de la même couleur. Mais la note féminine et personnelle de chaque jeune fille apporte une diversité qui réjouit la vue. Devant un miroir, une Wren ajuste son chapeau ; elle s'apprête à sortir. « A dix heures du soir, toutes les jeunes filles doivent être couchées, nous explique l'officier qui nous accompagne. Celles qui font le service de nuit dorment dans un dortoir séparé. Elles peuvent ainsi prendre pendant le jour leurs heures de sommeil sans être dérangées par leurs camarades qui vont et qui viennent. »

Nous traversons le parc: des Wrens se promènent sous les arbres. Quelques jeunes filles, élèves de l'école, prennent leur récréation. Abstraction faite des uniformes, jeunes filles de la marine et écolières se ressemblent étrangement. Ce n'est qu'en nous approchant d'elles que nous arrivons à saisir une différence. Oui, les Wrens ont, malgré leur jeunesse, un air plus grave ; la conscience des responsabilités qu'elles ont endossées se reflète dans leurs yeux.

Voici la salle où elles passent leur temps de repos. Des fauteuils confortables, de petites tables sur lesquelles traînent des journaux. On se dirait dans le living-room d'un petit club. Les jeunes filles bavardent ou lisent. Une nouvelle arrivée entre triomphalement; elle tient à bout de bras une pièce de tissu qu'elle vient d'acheter. Toutes ses camarades se ruent vers elle, admirent, critiquent, parlent modèles. Pendant quelques secondes, les Wrens ont disparu. L'instinct de la femme a pris le dessus. Mais un officier (un galon sur l'épaulette) arrive et transmet quelques ordres. Immédiatement, trois jeunes filles quittent la pièce: elles sont « on duty ».

SONT-ELLES HEUREUSES ?

Nous engageons la conversation avec l'une et avec l'autre. Sont-elles heureuses ? Certainement. Est-ce là une réponse protocolaire ? Protestation générale. Non seulement elles sont contentes, mais elles sont fières d'être des Wrens.

— Comment avez-vous rejoint ce corps, Mademoiselle ?

— Oh ! c'est bien simple. Dès que j'ai appris que la marine organisait un corps auxiliaire féminin, je pris la décision d'en faire partie, et je me suis inscrite.

— Mais n'y avait-il pas une raison particulière qui vous a poussée à vous enrôler ?

— Vous comprenez, je voulais servir et joindre l'utile à l'agréable. Depuis que je suis là, j'ai découvert beaucoup d'autres raisons pour lesquelles une femme doit être fière d'appartenir à ce corps.

EN CAS D'ALERTE...

— En cas d'alerte, alors que vous êtes de service, que faites-vous ?

Une jeune fille, jolie comme savent seulement l'être les blondes filles d'Albion, sourit gentiment et sans aucune forfanterie.

— Nous sommes en Egypte depuis quatre mois. Nous avons toutes connu les jours et les nuits terribles de la «blitz» sur Londres et le sud de l'Angleterre, en 1940. Nous avons vu les appareils ennemis arriver par centaines, en plein jour, lâcher leurs bombes sur des maisons, mitrailler des civils qui couraient dans les rues. Nous avons vu les chasseurs de la R.A.F. aller à la rencontre de l'ennemi, engager des combats de titans dans un ciel couvert de petits nuages des shrapnels et abattre les avions ennemis par dizaines. Les raids auxquels nous avons assisté ici, à Alexandrie, ne rappellent que de loin ce qui s'est passé chez nous. Aussi, sans prendre des risques inutiles — nos ordres sont très stricts à ce sujet — nous essayons dans la mesure du possible de nous abriter, mais vous comprenez que nous ne pouvons pas abandonner nos postes et que notre activité doit continuer à se dérouler normalement, même si des avions ennemis sont sur la ville.

Une fois de plus, l'officier vient interrompre notre conversation. Toutes les Wrens à l'appel ! Nous demeurons seuls dans cette pièce qui semble étonnamment vide, alors qu'il y a quelques instants seulement, elle palpitait de la vie intense dégagée par un essaim de jeunes filles saines, moralement et physiquement et qui « font la guerre » avec une simplicité charmante.



LE MARIAGE D'UNE WREN. LA CHARMANTE JEUNE FILLE A QUITTE L'UNIFORME POUR REVETIR LE VOILE DE MARIEE.



POSTE DE COMMANDE DANS UN SECTEUR DU FRONT DURANT UN COMBAT NOCTURNE.



LE MORAL DES SOLDATS RUSSES DEMEURE EXCELLENT ET, DANS LEURS MOMENTS DE REPIT, MELODIEUX D'UN ACCORD

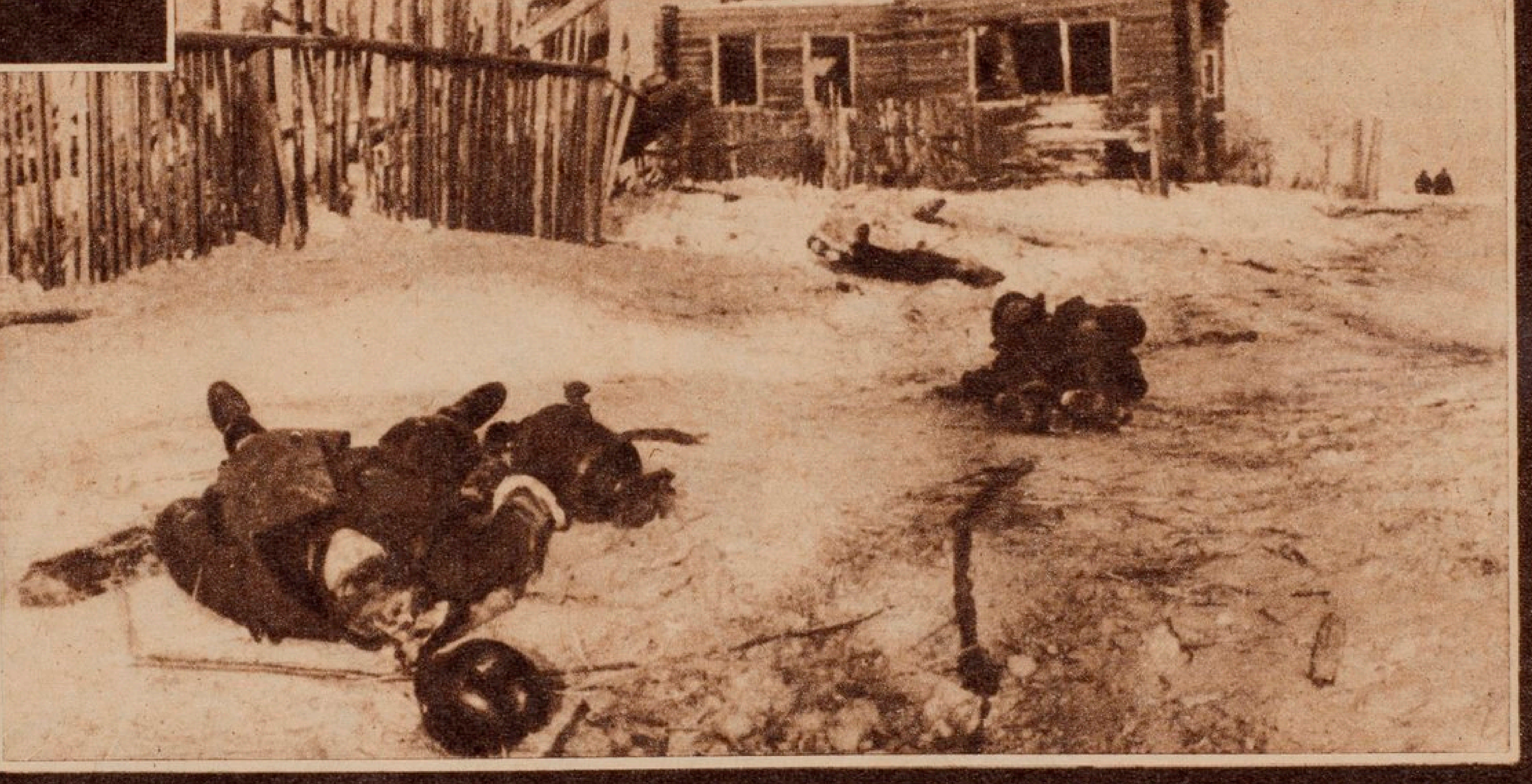


MERE ET FILLE SE SONT ENROLEES DANS LA SECTION MEDICALE DE L'ARMEE ROUGE OU LEUR CONDUITE HEROIQUE LEUR A VALU DES CITATIONS A L'ORDRE DU JOUR.

L'A



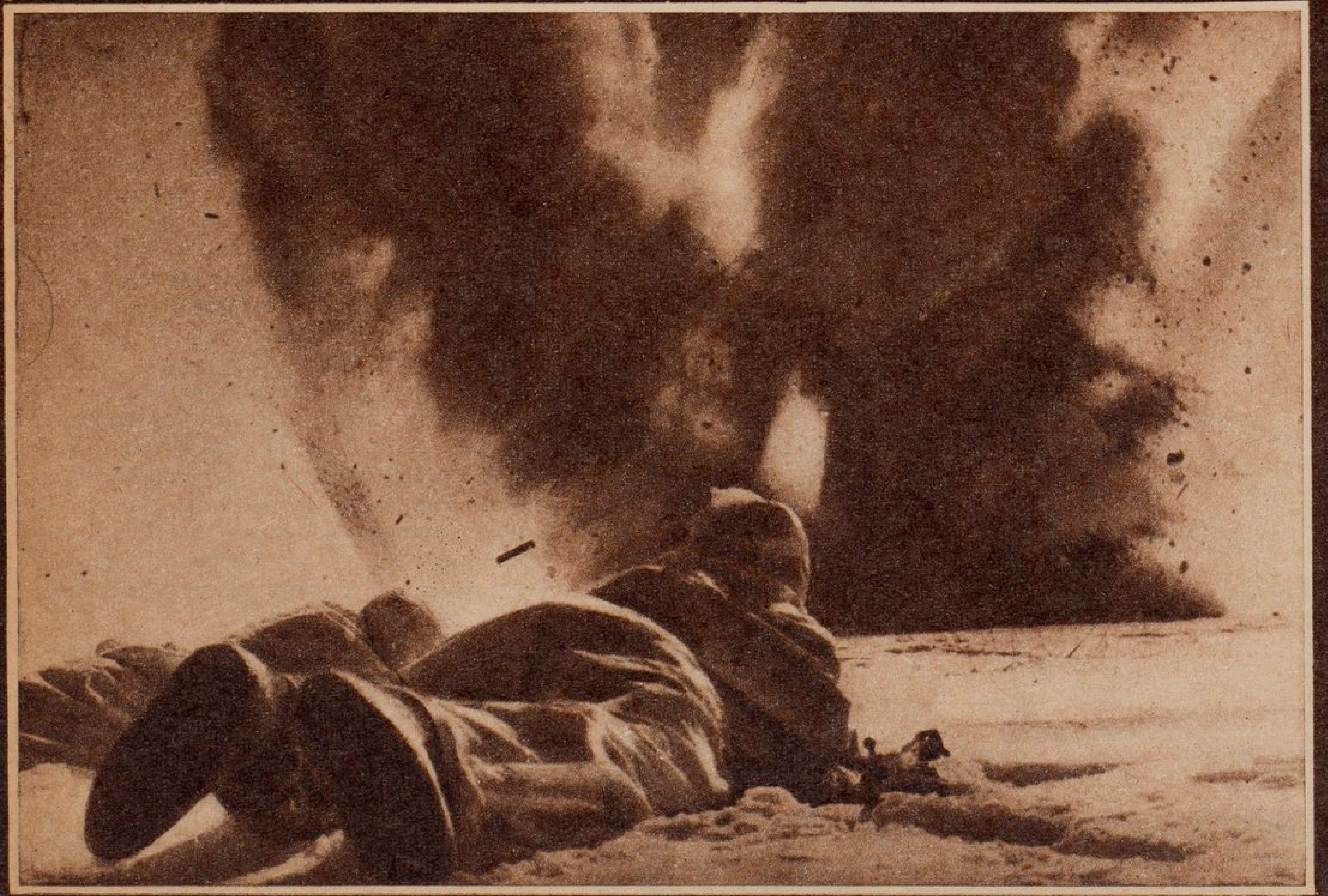
Les Russes



AU MOMENT DE LEUR RETRAITE, LES ALLEMANDS ONT TOUT PILLE ET SACCAGE SUR LEUR CHEMIN. A TERRE GISENT QUELQUES CADAVRES DE SOLDATS NAZIS.



UN ASSAUT



DEUX OBSERVATEURS SOVIETIQUES CONSTATENT LES EFFETS DU TIR DE LEUR ARTILLERIE.

L'OCCUPATION D'UN VILLAGE PAR LES SOVIETS SUR LE FRONT NO

...EPIT, ILS SE LIVRENT AVEC JOIE A DES DANSES POPULAIRES AUX SONS ...ORDEON.



L'ARMEE SOVIETIQUE COMPTE AUSSI DES FEMMES SOLDATS QUI COMBATTENT SUR LE FRONT AUX COTES DES TROUPES. EN VOICI QUELQUES-UNES.



...SSAUT DES ROUGES CONTRE LA STATION DE LOZAVOYA DONT ILS ONT REUSSI A CHASSER LES NAZIS.



...FRCT NORD-OUEST.

J'ai photographié MOSCOU sous les bombes

Aux Etats-Unis, Margaret Bourke-White est aussi célèbre que son mari, l'écrivain Erskine Caldwell. Photographe de talent, la jeune femme a eu la chance de se trouver à Moscou au moment de la déclaration de la guerre germano-russe. Avec un courage digne de la plus haute admiration, elle a bravé les bombardements de la Luftwaffe sur la capitale soviétique, pour prendre des vues saisissantes du Kremlin sous le feu ennemi. Elle a obtenu l'autorisation de photographier Staline et, par la suite, elle a effectué une tournée sur le front.

Voici quelques épisodes du séjour de Mme Margaret Bourke-White en U.R.S.S., d'après son propre récit publié par « Harper's Magazine ».

Dès le premier jour de l'entrée en guerre des Soviets, au moment même où les avions allemands commencèrent à lâcher leurs bombes sur les villes russes, le Kremlin édicta une ordonnance sévère : toute personne surprise avec un appareil photographique devait être fusillée à vue. Je me trouvais alors à Moscou, placée soudainement devant l'opportunité la plus heureuse dont eût pu rêver un photographe professionnel. J'étais à l'intérieur du grand pays qui combattait une guerre de géants, alors que mes confrères, retenus aux frontières, essayaient en vain d'obtenir un visa d'entrée en U.R.S.S.

Les deux premières semaines de la guerre furent sans aucun doute très dures pour les Russes, qui eurent à faire face aux conséquences immédiates d'une attaque sans préavis. Elles furent aussi extrêmement dures pour moi, qui eus à battre des sentiers tortueux pour me soustraire aux effets terribles de la fameuse ordonnance précitée. Après avoir longtemps végété dans les méandres de la procédure, j'obtins enfin du commissariat des Affaires Etrangères une carte portant ma photo dûment estampillée, en vertu de laquelle j'étais autorisée à faire usage en public d'un appareil photographique. J'étais désormais un correspondant photographique « Amerikanski » officiellement reconnu.

Mais il faut croire que le sauf-conduit qui me fut délivré était un objet très rare, car chaque patrouille qui me surprenait en train de fixer mon objectif sur un scénario quelconque, loin de se contenter du document que j'exhibais promptement, me ramenait au poste jusqu'à plus amples informations. Lorsque finalement relâchée j'allais reprendre mon travail, le soleil de Moscou, comme un fait exprès, se nichait derrière les nuages. Le lendemain, c'était une autre patrouille qui m'appréhendait, et ainsi de suite.

Toutefois, le grand balcon de l'hôtel où j'habitais dominait presque tous les quartiers de la ville et me permettait de prendre en toute tranquillité des vues intéressantes. Devant moi se dressait le Kremlin, lourd de son mystérieux passé. La présence de cette bâtisse officielle à proximité de l'hôtel me permit, chaque nuit, de prendre des instantanés saisissants. Quel que fût le nombre d'appareils que les Allemands envoyaient tous les soirs sur Moscou, ils ne manquaient jamais de viser le Kremlin. Naturellement, les projectiles n'atteignaient pas le but, mais je pus assister, un soir, à l'effarant spectacle d'un grand immeuble, atteint par un coup direct, dont les débris furent projetés haut dans le ciel. Je n'ai jamais compris comment mon hôtel a pu résister au déplacement d'air des explosions qui se produisirent tout près. La vieille bâtisse entrait en convulsions chaque fois qu'un camion passait dans la rue. Il faut croire que cette sorte de flexibilité assura son immunité.

La population de Moscou, déjà entraînée en temps de paix à une discipline civique exemplaire, fut immédiatement organisée en vue de la défense passive. Toutes les mesures pour combattre les bombes incendiaires furent arrêtées en quelques heures. Les enfants devaient jouer un rôle important : ils étaient chargés des seaux d'eau et des sacs de sable. Au fur et à mesure que la population masculine était mobilisée et prenait le chemin du front, des femmes vinrent prendre la place de leurs maris, de leurs frères et de leurs fils. Les jeunes attendaient avec impatience l'instant où on leur aurait confié des tâches plus dangereuses. Chaque enfant russe porte en lui un héros qui sommeille.

Après avoir épuisé tous les angles que me permettait mon balcon, je me mis en quête d'une plate-forme plus apte à me procurer de nouveaux points de vue. L'ambassade britannique, qui se dresse juste en face de l'hôtel, de l'autre côté du Kremlin, dominait une bonne partie de la ville. Je jetai mon dévolu sur cette construction, et obtins le consentement du personnel de l'ambassade.

Aussitôt que l'alerte sonnait, je me précipitais dans une auto et, partant à fond de train, arrivais à traverser la grande place avant que les dernières notes des sirènes ne se fussent éteintes. Car, pendant les raids, seules les autos officielles ont le droit de circuler.

GRÊLE DE BOMBES SUR MOSCOU

Je me rappelle particulièrement la nuit au cours de laquelle les Allemands s'efforcèrent de raser Moscou au sol. Une grêle de bombes incendiaires s'abattit sur la ville. Le spectacle était trop intéressant. Ne sachant plus où donner de la tête, j'alignai quatre appareils à la fois et entrepris de travailler en même temps avec les quatre objectifs. Je me trouvais sur le toit de l'ambassade, en compagnie du général Mason Mack Farlane, chef de la Mission Militaire Britannique. A mon arrivée, on me donna un casque. C'était une coiffure règlementaire de l'armée rouge, tellement lourde que mes muscles du cou furent mis à une rude épreuve. Je n'arrivais pas à supporter la marmite d'acier pendant plus d'un quart d'heure.

Vu du haut d'un toit, le spectacle d'une grande ville sous les bombes de l'ennemi a quelque chose d'inhumain. Du premier coup, je fus envahie par un sentiment de solitude angoissante. Le ciel, coupé en tranches par les rayons des projecteurs, était immense. Les « oignons » sanglants de la D.C.A. marquaient çà et là la voûte noire infinie. J'avais du travail à faire. Je me mis à la tâche. Délibérément, j'allai à l'encontre de toutes les règles de la photographie. Je ne savais plus si je devais exposer tel sujet dix secondes ou bien trois minutes. A un certain moment, comme j'hésitais à régler mes lentilles, le général me réprimanda : « En temps de guerre, il faut prendre des décisions sans tergiverser. »

« Je ne suis pas un général, répondis-je, je suis seulement photographe. » J'avais un air tellement piteux en prononçant ces mots, que le général me dit sur un ton beaucoup plus doux : « Etes-vous sûre maintenant que vous avez ajusté comme il faut ? ».

Je repris mon travail, mais deux minutes plus tard j'étais interrompue par le général : « Abritez-vous derrière cette cheminée. Les objets que le ciel nous envoie seront bien chauds lorsqu'ils arriveront. » Je ne compris pas ce que l'officier voulait dire par « les objets », mais j'entendis dans l'air un bruit étrange semblable à celui du satin qui se déchire. Soudain, risquant un coup d'œil par-dessus le pan de maçonnerie derrière lequel j'étais abritée, j'aperçus Moscou parée de feux brillants. La ville scintillait sinistrement de milliers de bombes incendiaires. Des toits voisins au nôtre s'élevaient des voix juvéniles. C'étaient les enfants. Des équipes différentes se disputaient la gloire d'éteindre telle ou telle bombe. Les avions passaient sur nos têtes, rugissants. « Celle-là est pour nous ! » criait un chef d'équipe de treize ou quatorze ans.

A quelques blocs de distance, un commencement d'incendie se déclara dans un garage. Moins d'une minute plus tard, une



Vision poignante d'un abri sous-terrain durant le bombardement de Moscou. Une expression terrorisée se dégage du visage de ces mères auprès desquelles leurs enfants ne se rendent heureusement pas compte de la tragédie qu'ils sont en train de vivre.

auto-pompe arriva en mugissant. Aux lueurs aveuglantes des bombes incendiaires, je pus me rendre compte que les pompiers de Moscou étaient des jeunes filles, enveloppées dans leurs uniformes d'amiante. La « liquidation » de l'incendie fut rapide ; l'équipe d'extinction se dirigea en toute hâte vers la bibliothèque Lénine où sa présence était demandée.

Alors, une deuxième phase du raid commença. Les avions ennemis arrivèrent par nouvelles vagues. Cette fois-ci, ils transportaient des bombes explosives. Nul doute que les équipages espéraient se diriger à l'aide des incendies allumés par la première vague. Mais la promptitude des services de la défense passive avait déjà permis à Moscou de se replonger dans les ténèbres. Le général me dit : « Il ne fait pas bon de continuer à demeurer ici. »

«JE RENCONTRE SIR STAFFORD CRIPPS EN ROBE DE CHAMBRE»

Nous rentrâmes au grenier, où nous rencontrâmes Sir Stafford Cripps en robe de chambre. La présence de l'ambassadeur me démontra que ce raid était particulièrement violent. En effet, il fallait plus d'une simple incursion de quelques appareils ennemis, pour tirer de son lit un gentleman anglais qui avait vécu les heures tragiques des bombardements sur Londres. De temps en temps, je devais me glisser au dehors pour recharger mes appareils. A chaque coup, le général me disait : « Faites vite. Si vous entendez le bruit d'une bombe explosive, couchez-vous à plat ventre. » Je fixais mon casque, j'allais vers mes trépieds, rechargeais et revenais dans le grenier sans reprendre haleine.

Maintenant, les Allemands lâchaient de grandes fusées à parachutes. L'une d'elles brilla pendant plus d'une demi-heure au-dessus de nos têtes, illuminant le quartier comme un petit soleil. Je m'en donnai à cœur joie. L'ennemi me fournissait galamment le magnésium. Quelle aubaine !

Un haut-parleur annonça la fin du raid. Nous nous rendîmes au salon, où l'ambassadeur, toujours en robe de chambre, nous offrit du whisky. Nous en avions besoin, moi surtout.

Lady Cripps m'a raconté qu'une fois, au bas d'une dépêche adressée à son mari, elle avait inscrit : « Salutations à Joe. » Ensuite, de crainte que l'ambassadeur ne se méprît et ne présentât ces salutations à Staline, elle jugea opportun de préciser : « Salutations à Joe Airedale. » J'ai, à plus d'une reprise, photographié Joe Airedale, mais mon ambition suprême était de fixer sur mes plaques le profil de l'autre Joe, celui qui gouverne toutes les Russies.

EN FACE D'«ONCLE JOE», ALIAS STALINE

Sans me laisser décourager par les difficultés, je m'étais depuis longtemps mise à la tâche. Un jour, je reçus la nouvelle que Staline, cédant aux instances de Molotov, avait consenti à se laisser photographier par moi. C'est ainsi qu'un beau jour, chargée de tout mon attirail, je franchis le portail imposant du Kremlin. J'avais le trac. J'avais beau me dire qu'après tout l'homme que j'allais rencontrer n'était qu'« Oncle Joe ». Lorsque je fus en présence de Staline, je sentis que toute mon assurance s'était évanouie. Lui dire de prendre telle ou telle pose aurait été aussi difficile pour moi que de donner des ordres au colosse de Memnon. Pour cacher mon embarras, je commençai à le photographier à tour de bras, tel qu'il était, sans lui demander quoi que ce fût. Bientôt, je fus tellement absorbée par mon travail qu'il me semblait être en présence d'un monsieur Ivan Ivanovitch (le Durand russe) quelconque.

J'ai la déplorable habitude de prendre pour assistant n'importe quelle personne qui se trouve à moins de deux mètres de moi lorsque je travaille. Cette fois-ci, ce fut le jeune Litvinoff qui eut l'honneur d'être mon collaborateur. Il n'a aucune parenté avec l'ambassadeur aux Etats-Unis. Il occupe, au Kremlin, les fonctions d'interprète. Sans sourciller, il se prêta de bonne grâce à toutes mes opérations. Il chargea les ampoules à magnésium, s'occupa de tenir les écrans. Au bout de quelques instants, il acquit une telle maestria qu'on aurait dit qu'il avait été photographe pendant toute sa vie. Staline s'amusa beaucoup de voir son subalterne montrer de telles dispositions pour ce métier. Le sourire d'« Oncle Joe » dissipa tout le malaise que j'avais ressenti au début.

En Russie, les ascenseurs servent exclusivement pour la montée. Mais j'étais en droit de supposer, qu'au Kremlin du moins, les visiteurs pouvaient s'en servir également pour la descente. Je fus vite détrompée. Un garde m'intima poliment, mais fermement, d'avoir à emprunter les escaliers pour descendre.

Je quittai le Kremlin vers neuf heures du soir. Les avions ennemis étaient attendus chaque soir vers dix heures. Je n'avais donc pas le temps de développer les photos que j'avais prises. Travailler à l'hôtel pendant les raids, il ne fallait pas y songer. Les gardiens de l'établissement avaient ordre, dès que les sirènes mugissaient, d'obliger tous les pensionnaires à aller se réfugier dans les caves.

Je décidai donc d'aller m'installer dans les sous-sols de l'ambassade américaine. Mes bassines, mes réactifs furent transportés par mon chauffeur. Là, pendant que les sirènes annonçaient l'immanquable visite de la Luftwaffe, à la lueur d'une lampe de poche voilée d'un chiffon rouge, je donnai naissance au profil stalinien sur mes plaques. Quand, quelques heures plus tard, j'arrêtai de travailler, je me rendis compte que je mourais de faim. J'avais oublié de dîner. Le personnel de l'ambassade se mit en chasse et revint avec un maigre gibier. Le chef cuisinier était allé s'abriter dans un tunnel de métro, et il avait emporté les clefs de tous les frigidaires. Tout ce qu'on put retrouver fut un bol de riz bouilli, d'âge douteux. Bon gré, mal gré, je dus avaler la pâtée blanche. Mais j'avais le cœur joyeux, en pensant au succès de mon travail.

EN ROUTE POUR LE FRONT

L'ambition féminine ne connaît pas de bornes. A peine avais-je terminé les portraits de Staline, que je me sentis ronger par un nouveau désir aussi ardent que le précédent. Je voulais aller au front. Il était difficile d'obtenir les autorisations nécessaires. Occupés à combattre les Allemands, les Russes n'avaient que faire d'un reporter-photographe. Mais mon entêtement eut raison de tous les obstacles.

Mon voyage vers la ligne de feu s'effectua à travers des fleuves de boue, lesquels, avant la guerre, s'appelaient grandes routes. L'auto qui nous transportait soulevait deux gerbes noires, qui allaient grossir les talus qui s'étaient formés aux bords des chemins. De temps en temps, nous étions surpris par des escadrilles ennemies. Nous quittions alors le véhicule et allions nous étendre à plat ventre dans les champs avoisinants. Risquant un coup d'œil au-dessus d'un pré parsemé de gentianes en fleurs, je vis, au cours de la première attaque, trois colonnes de boue qui se dressaient vers le ciel comme si elles étaient supportées par des soutiens invisibles. Lorsque les jets gluants disparurent, trois trous, parfaitement ronds, marquaient l'emplacement où les bombes avaient frappé. Je commençai à cueillir des gentianes, mais les soldats qui m'accompagnaient s'attelèrent à une tâche plus utile: ils couvrirent le toit de la voiture de branches d'arbres qui jonchaient le sol à proximité. L'auto fut transformée en char verdoyant, et c'est ainsi que nous atteignîmes la ligne du front. Partout, les Russes avaient employé ce système pratique de camouflage.

Nous traversâmes de petits bois. A première vue, ils paraissaient absolument déserts. Puis, comme l'œil s'habituait à la verte pénombre qui régnait sous les frondaisons, nous aperçûmes des installations de téléphones de campagne, des nids de mitrailleuses, des pièges à tanks, et des canons dont la gueule pointait vers l'ouest. La semi-obscurité ne me permettait pas de prendre des photos. La nuit, je ne pouvais employer mes ampoules à magnésium qu'avec beaucoup de précautions.

Souvent, nous traversions des secteurs où il fallait marcher sur la pointe des pieds. L'ennemi était à portée de voix. Absorbés par les précautions que nous devions prendre, nous sursautions lorsque les batteries soviétiques tonnaient soudain tout près de nous. Les Allemands répondaient par un tir serré de mitrailleuses.

Nous arrivâmes à la ville de Yelnya, à mi-chemin entre Vyazma et Smolensk. Des combats acharnés s'étaient déroulés là. La ville avait successivement été entre les mains des Allemands, des Russes, puis des Allemands encore, puis des Russes et ainsi de suite. Les maisons portaient les traces de la bataille. Partout, des squelettes tordus d'immeubles, des murs percés de trous énormes, quelques tuyaux de cheminées qui ressemblaient à autant de bras dressés vers les nuages. La population était revenue. Chaque bâtisse qui avait encore un mur debout était habitée.

Dans les rues, des gens faisaient leur cuisine dans d'étranges récipients. Je vis une vieille femme qui transportait de la braise dans une casserole de forme insuitée. Je m'approchai : c'était un casque allemand, orné d'une croix gammée blanche.

Vision significative du front de Russie.



Malgré les bombardements, malgré les assauts les plus violents de l'artillerie nazie, le peuple russe peut lever fièrement la tête. Ces femmes, ces hommes, ces enfants ne se laisseront pas dominer par les envahisseurs.

POUR CEUX-LA, LA GUERRE EST FINIE. ILS SE RATTRAPENT AUJOURD'HUI DE LEURS HEURES DE SOMMEIL PERDUES.

Prisonniers de Guerre...

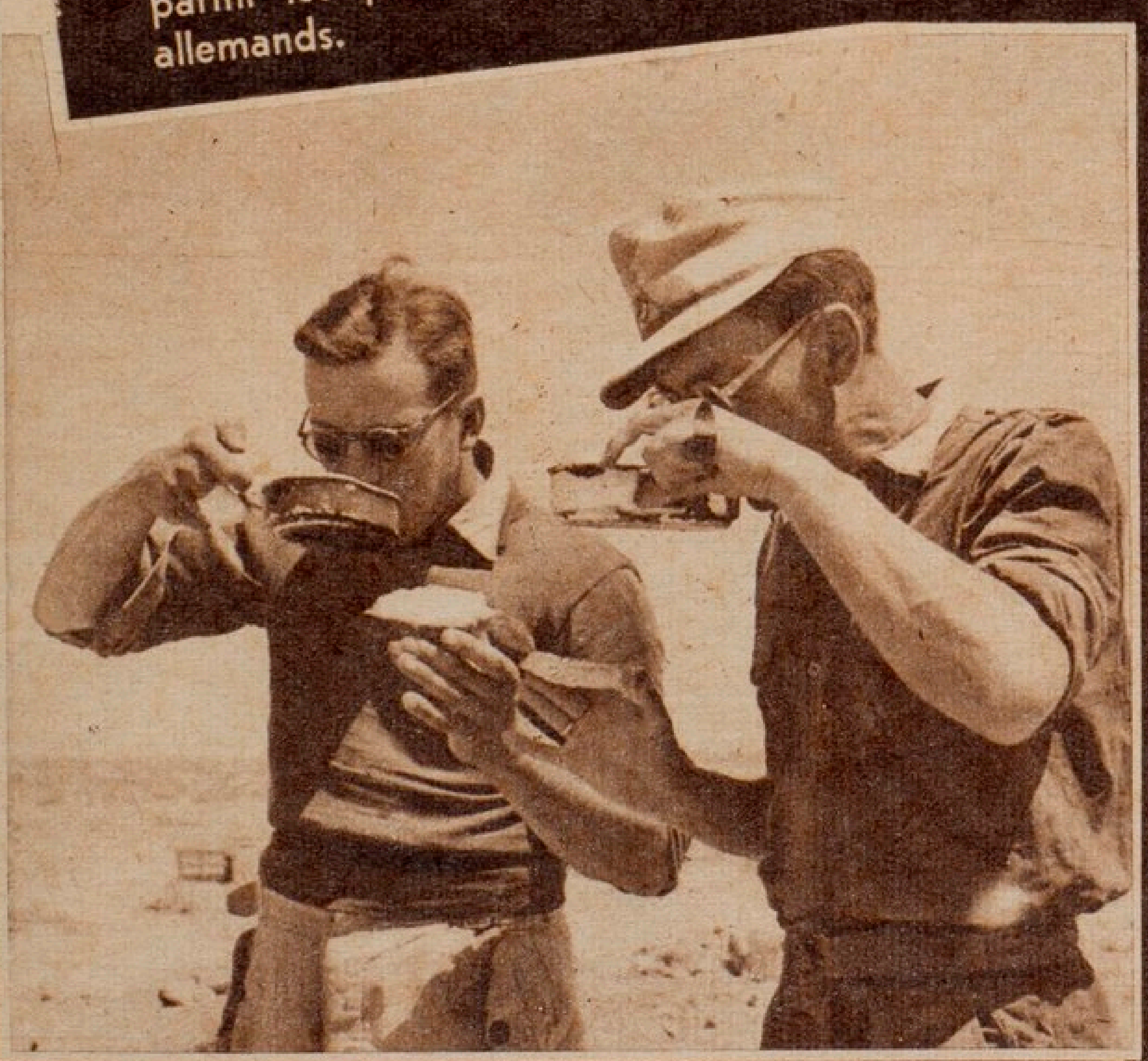
Au cours de cette semaine, un contingent de prisonniers allemands et italiens est arrivé dans la capitale où ceux-ci ont immédiatement été déversés dans les camps de concentration. Voici un reportage photographique pris parmi les prisonniers de guerre allemands.



DANS LE CAMION QUI LES TRANSPORTE VERS LE CAMP, DES PRISONNIERS PARCOURENT UNE REVUE SOUS L'ŒIL ATTENTIF DE LEURS GARDES...



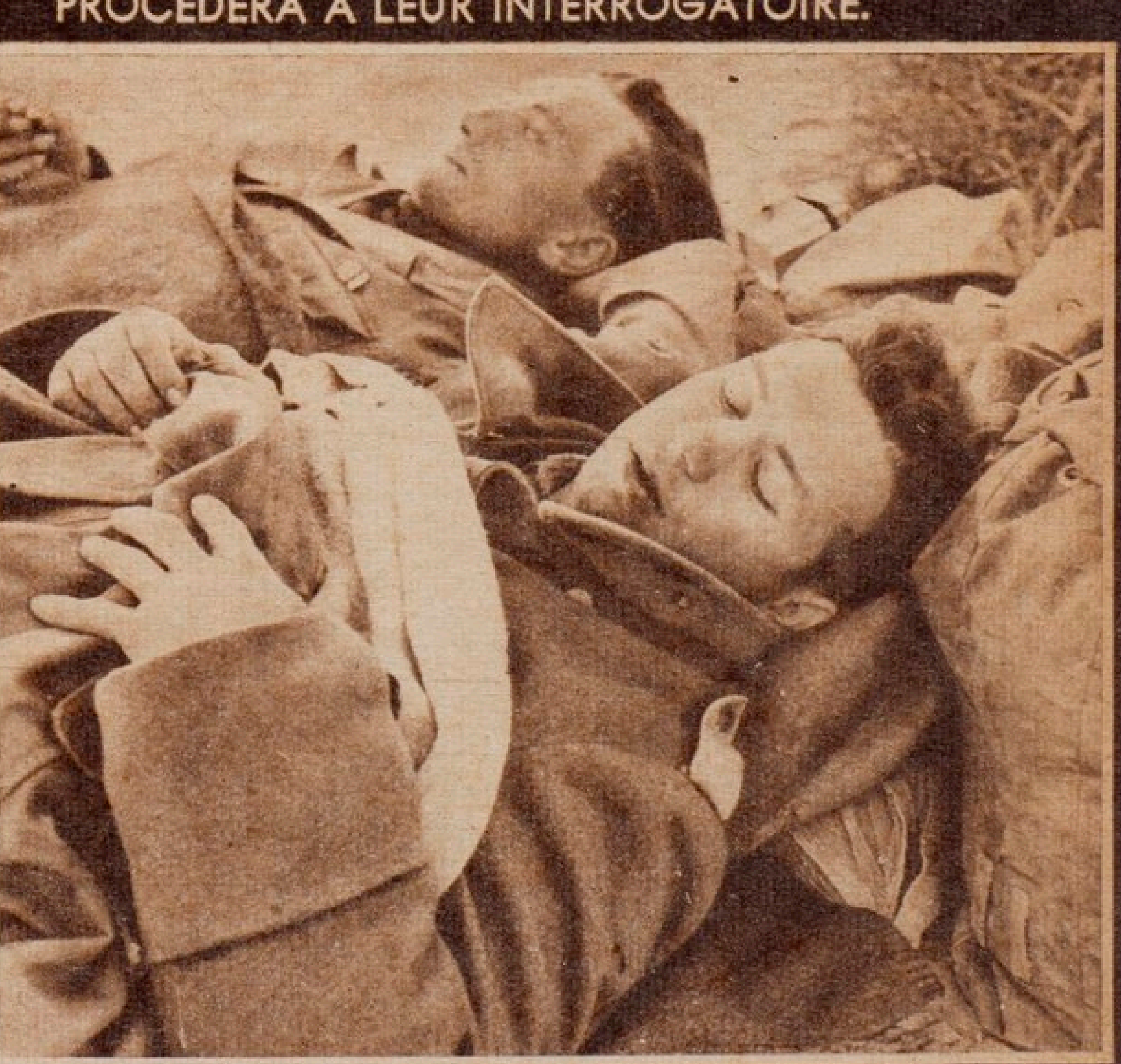
...ET PARVENUS A DESTINATION, ON LEUR SERT UNE COLLATION. TOUT A L'HEURE, L'OFFICIER BRITANNIQUE PROCEDERA A LEUR INTERROGATOIRE.



COMME ON LE VOIT, LES PRISONNIERS FONT GRANDEMENT HONNEUR AUX SANDWICHES ET AU THE QUI LEUR SONT GENEREUSEMENT SERVIS.

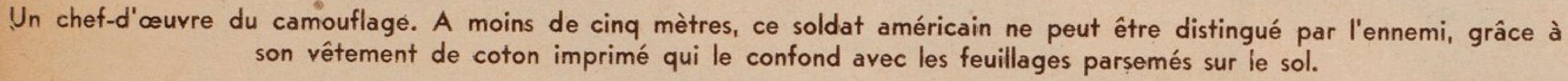


LES VOICI ABSORBES PAR LA LECTURE D'UN MAGAZINE SUD-AFRICAN « PORT OF CALL » QUI A L'AIR DE RETENIR PARTICULIEREMENT LEUR ATTENTION.



ENFIN POUVOIR DORMIR A L'AISE SANS SUBIR LES ORDRES DE COMMANDEMENT ET AFFRONTER LES FEUX DE L'ENNEMI.





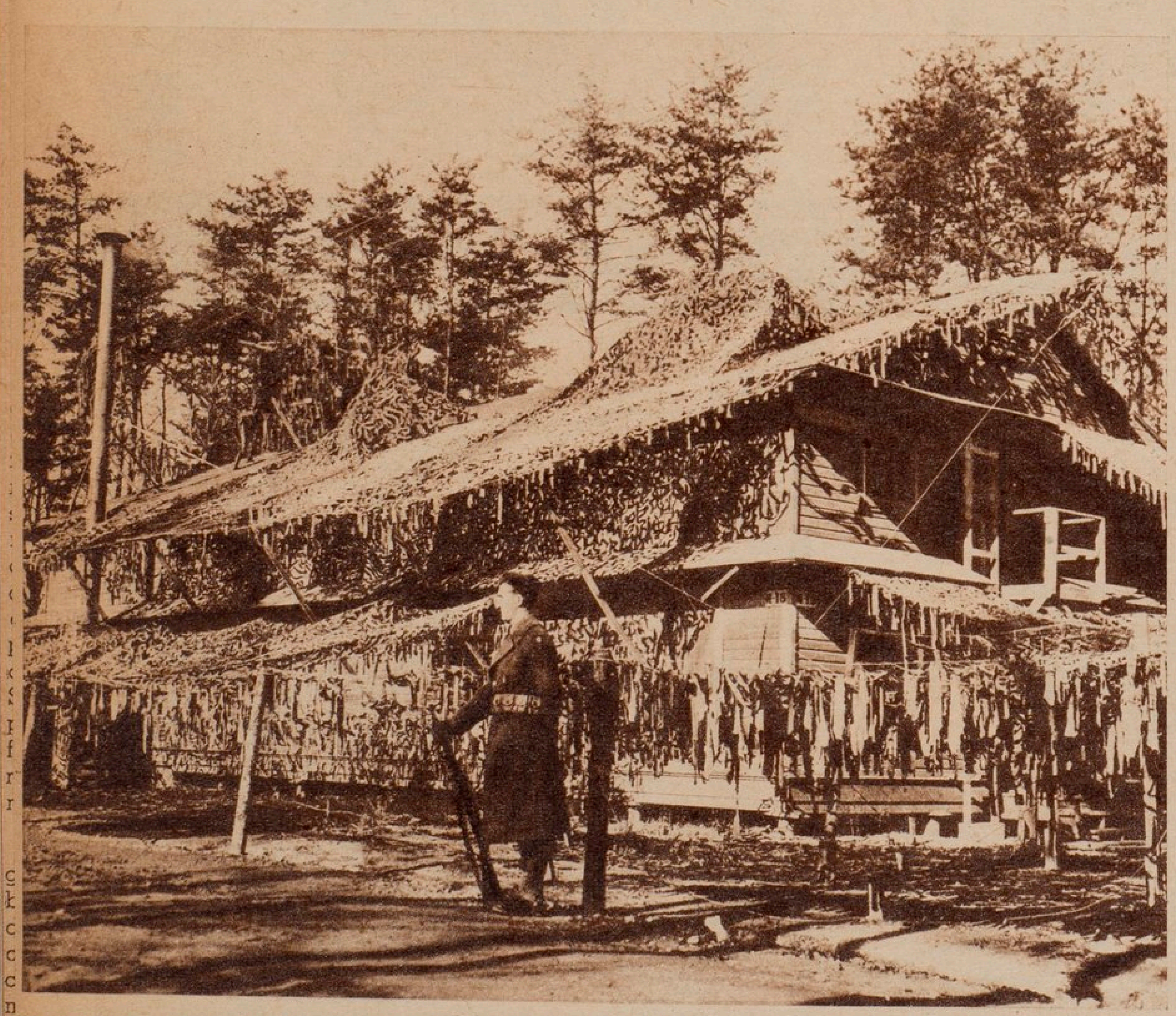
Un chef-d'œuvre du camouflage. A moins de cinq mètres, ce soldat américain ne peut être distingué par l'ennemi, grâce à son vêtement de coton imprimé qui le confond avec les feuillages parsemés sur le sol.



Qui pourrait reconnaître la présence d'

CAMOUFLAGE

Depuis que la guerre existe, c'est-à-dire depuis toujours, les stratèges militaires ont porté un soin particulier à l'art du camouflage. Mais aujourd'hui, plus que jamais, cet art a atteint un développement tel, que des départements spéciaux pour le camouflage ont été créés en Amérique et ailleurs. Il existe deux sortes de camouflages : celui qui a pour but de cacher aux yeux de l'adversaire les objectifs militaires, et celui de faire prendre pour des objectifs militaires ceux qui ne le sont pas. Aux Etats-Unis, une section spéciale composée d'ingénieurs et de dessinateurs, voire de sculpteurs, se livre à la construction d'engins de guerre en bois, de lignes de chemins de fer, d'avions et de trains postiches, que l'ennemi prendra pour des cibles de choix sur lesquelles ses bombes iront s'abattre bien inutilement. Au contraire, de vrais tanks, de vrais aérodromes, de vraies voies ferrées sont camouflés si habilement que l'avion passant au-dessus d'eux ne saura les repérer, même au moyen d'appareils photographiques et stéréoscopiques les plus précis. Voici quelques photos de camouflages exécutés aux Etats-Unis qui montreront l'esprit inventif des Américains pour confondre l'ennemi. L'armée britannique et l'armée russe ont, elles aussi, leurs sections de camouflage.



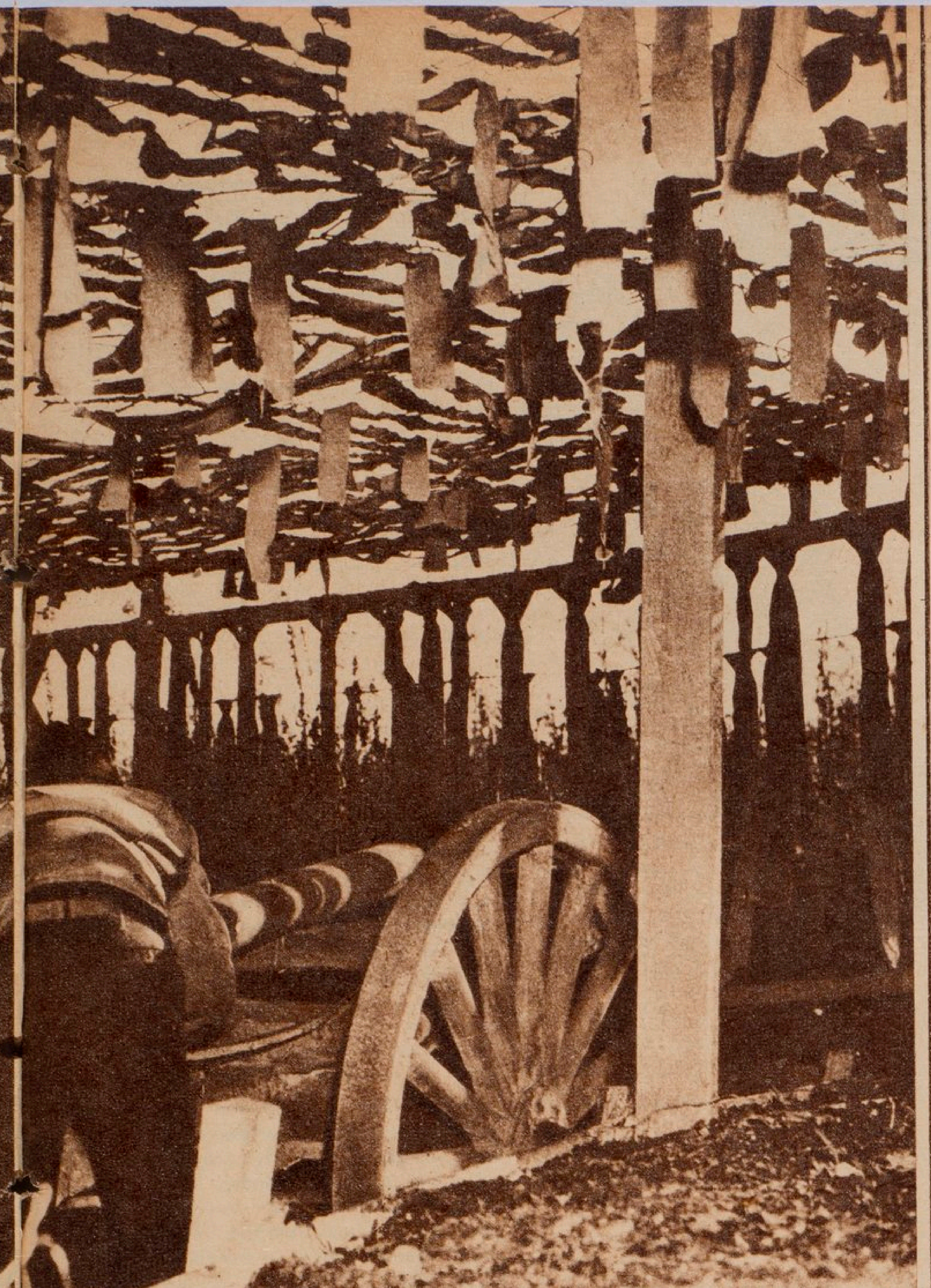
Des baraques militaires camouflées que, du haut d'un avion, on confondra avec le reste de la forêt qui les entoure.



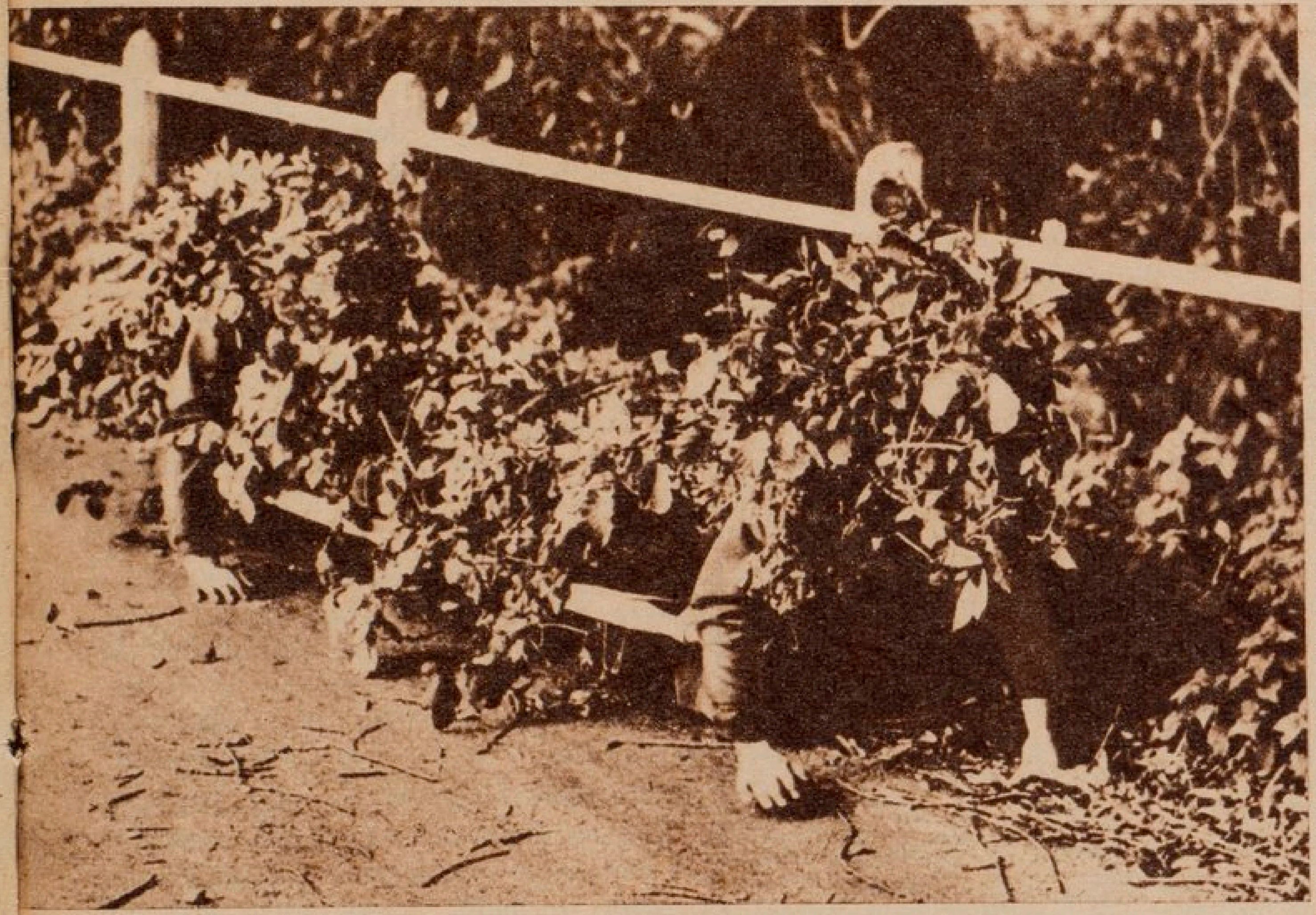
A la section de camouflage de Virginie, ingénieurs et dessinateurs sont occupés à préparer des modèles pour le camouflage d'un aérodrome.



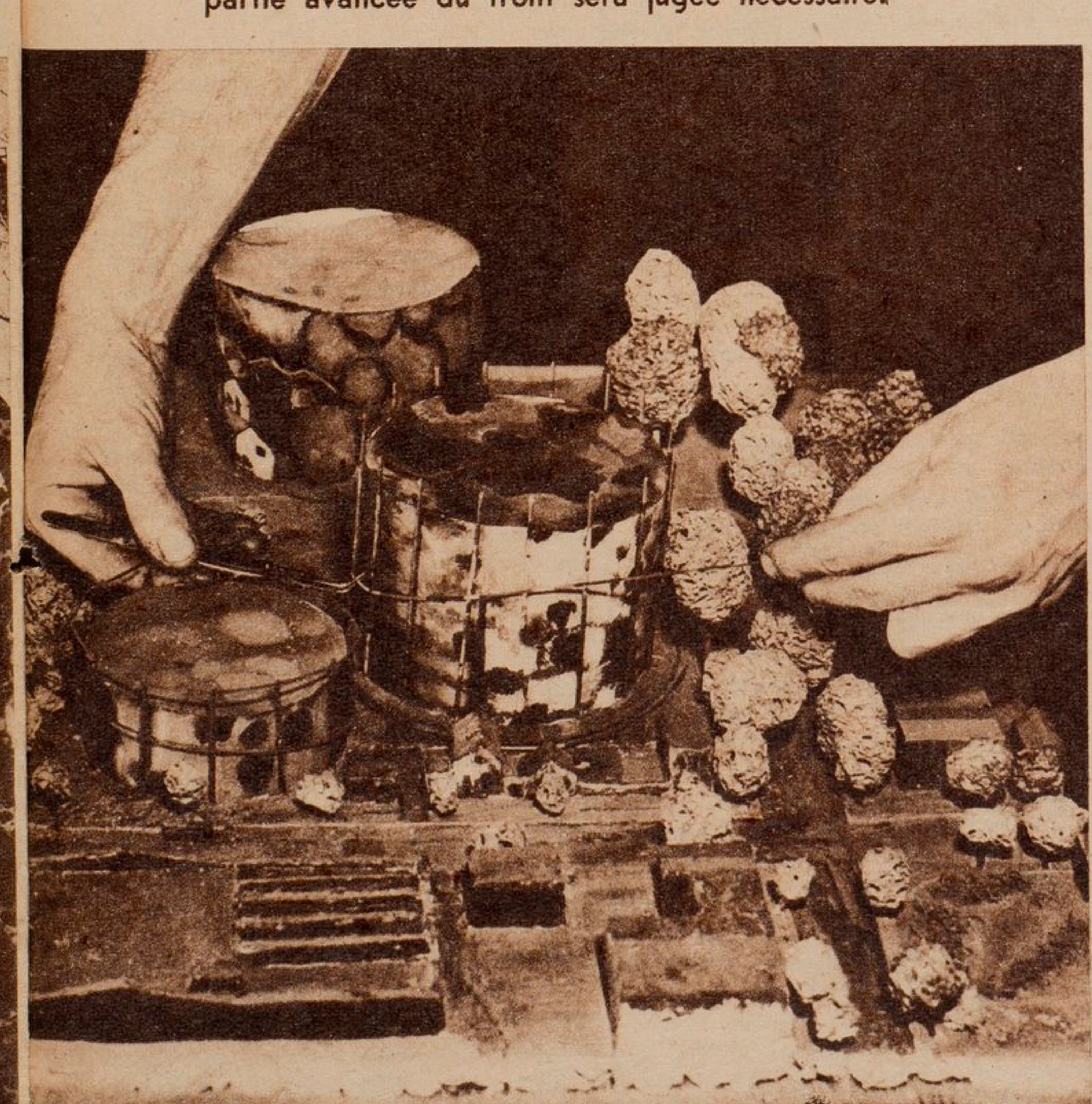
Deux soldats dont les vêtements les confondront facilement avec les feuilles et les végétations du sol.



... d'un canon sous cet habile camouflage ?



Les membres du corps médical de l'armée sont eux-mêmes entraînés à se revêtir de feuillage épais pour le cas où leur présence dans une partie avancée du front sera jugée nécessaire.



Un expert fait dans un laboratoire quelques expériences de camouflage pour rendre invisible dans un secteur la présence de troupes ou de points stratégiques.

UN FILM QUI FERA DATE

«CAPTAINS OF THE CLOUDS»

Malgré les blessures nombreuses qui recouvrent son visage, James Cagney, au volant de son bombardier, saura venir à bout de son adversaire. →



← Brenda Marshall, dont la grâce et le charme séduiront les spectateurs.

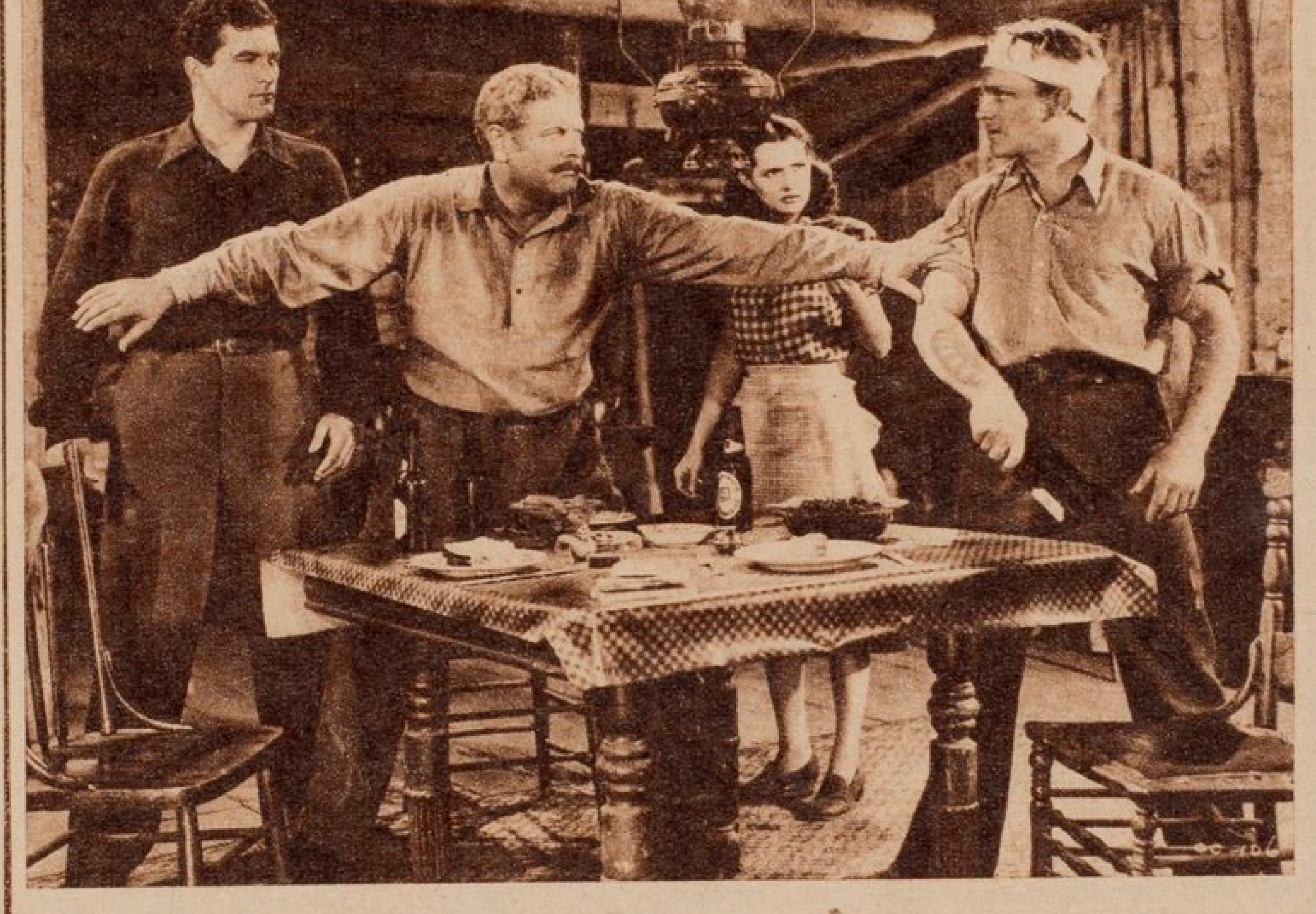
James Cagney, dont la popularité est immense dans les milieux cinéphiles, vient de faire la création la plus brillante de sa carrière dans « Captains of the Clouds », un film en technicolor de la Warner Bros.

« Captains of the Clouds » est l'histoire de l'aviation canadienne, l'histoire glorieuse de milliers de jeunes hommes risquant bravement leurs vies pour la cause de la démocratie. C'est la vie intense d'aviateurs-pilotes qui, tout d'abord, chargés du transport de passagers pour les régions lointaines du nord, éclatent d'enthousiasme le jour où l'Angleterre décide de rentrer en guerre. Immédiatement, ils volent vers l'aéroport le plus proche pour se faire enrôler. Hélas ! Quelques-uns, dont James Cagney, se voient refuser le droit de piloter un avion de guerre ayant dépassé l'âge de l'emploi. Mais à la suite de péripéties nombreuses et émouvantes que nous nous en voudrions de conter à nos lecteurs, le voici installé au volant d'un bombardier et se livrant à des prouesses telles que son héroïsme lui vaut les éloges les plus vibrants et l'admiration générale.

Tel est un léger aperçu sur ce film réalisé avec la collaboration de la Royal Canadian Air Force et qui soulèvera l'enthousiasme des spectateurs à qui sont ménagées les émotions les plus intenses. Aux côtés de James Cagney, figure la jeune et séduisante vedette de l'écran Brenda Marshall dont la grâce et le jeu émouvant ne manqueront de captiver le public. Le reste de la distribution est à l'avenant avec une pléiade d'acteurs de premier choix dont nous ne citerons que Dennis Morgan et Alan Hale.

Ce film, fait avec la collaboration de la R.C.A.F., comprend une scène interprétée par le grand as mondial de l'aviation, l'Air-Marshall W.A. (Billy) Bishop. Avec de pareils héros, l'humanité peut être tranquille pour l'avenir.

Ce film passera sur l'écran du cinéma Diana du Caire à partir du lundi 1er juin 1942.



Une scène particulièrement émouvante de « Captains of the Clouds ».



Une attitude de James Cagney dans une scène pathétique du film.

Féminités



Vision blonde et charmante : Joan Blondell

LE TEINT
miroir de l'âme

Le teint a une importance beaucoup plus grande dans la vie d'une femme qu'on ne le croit généralement, c'est pourquoi je vous conseille toujours de le soigner, de l'embellir autant que vous le pouvez.

Voici trois types très caractéristiques qui vous permettront de vous observer et d'observer vos amies. Bien entendu, il est rare de trouver une femme possédant le type parfait, mais, cependant, en étudiant le teint, on peut faire toutes sortes de remarques intéressantes et amusantes.

LE CAMÉLIA

Elle a les cheveux noirs et ses yeux sont également sombres. Sa peau est blanche et veloutée, comme celle d'un beau camélia blanc.

Etant enfant, elle était très sensible et très renfermée. Sa timidité naturelle lui rendait assez difficiles les jeux avec les autres enfants et, rêveuse, elle préférait rester couchée dans un jardin, un livre sous les yeux.

En grandissant, elle a, peu à peu et avec émerveillement, découvert le monde et l'intérêt qu'elle lui portait. Sa confiance a grandi. Elle a eu des amies plus âgées qu'elle et, ainsi, elle a acquis de l'assurance.

Elle devra se maquiller très légèrement pour accuser le contraste entre sa peau blanche et ses cheveux sombres. Elle portera toute son attention sur ses yeux qu'elle soulignera autant que possible avec du cosmétique et un peu de fard. Mais qu'elle ait toujours la main très légère, sans quoi elle se vieillira vite. Il faut aussi qu'elle choisisse un beau rouge très franc pour ses lèvres qu'elle dessinera complètement afin d'équilibrer son visage.

FLEUR DE PÊCHER

Elle a les cheveux dorés, les yeux clairs et une peau un peu crème avec des couleurs rosées naturelles.

Etant enfant, elle était gaie, joyeuse, toujours contente et prête à rire. Elle ne connaissait pour ainsi dire aucune timidité, mais n'était pas non plus trop audacieuse. Elle avait déjà beaucoup d'imagination et cherchait souvent à jouer le beau rôle dans ses propres récits.

En grandissant, ses qualités n'ont fait que se développer heureusement. Elle dévorait les livres et était au courant des dernières nouvelles.

Elle doit veiller à toujours conserver ses belles couleurs naturelles par une vie sportive modérée et régulière. Elle ne doit pas négliger d'entretenir soigneusement sa peau, qui est fine, et que le vent risque de rider trop vite. C'est pour ce genre de femmes que je conseille très souvent de bien graisser la peau le soir et de dormir toujours avec un corps gras autour des yeux. Pour elle, très peu de cosmétique aux yeux et du brun toujours. Peu de fard, sauf pour les grands soirs où elle s'habille, une poudre à peine ocrée et un rouge à lèvres très clair sans être mandarine.

GINGEMBRE

Elle a les cheveux roux clair, des yeux bleus ou verts et des taches de rousseur sur son teint très blanc.

Etant enfant, seuls les sports violents, les jeux en plein air et la compagnie des garçons lui plaisaient. Elle n'a jamais trop aimé les petites filles qu'elle trouvait bêtes.

En grandissant, elle a conservé ses opinions et c'est pour cela que la plupart de ses amis sont des hommes.

Elle veillera à ne pas augmenter le nombre de ses taches de rousseur et c'est pour cette raison qu'elle aura toujours un lait à base de concombre dans son sac, lorsqu'elle exposera son visage aux rayons solaires.

Elle devra se poudrer discrètement, maquiller à peine ses lèvres et ne rien mettre sur ses joues. Elle soulignera ses sourcils et ses yeux avec un cosmétique d'un ton assez foncé.

ANNE-MARIE

LA VIE CONJUGALE EST PLEINE DE SACRIFICES...

Votre jeune époux, madame, est une perfection, c'est entendu. Mais, à la longue, la vie quotidienne vous amènera à constater chez lui certains petits travers qu'il vous faudra savoir prendre du bon côté : car, dans la vie conjugale, l'homme se conduit le plus souvent comme un enfant. Et, tout en ne voulant pas reconnaître qu'il agit comme un gosse, il désire être traité comme tel, c'est-à-dire avec compréhension et indulgence. Sa duplicité ingénue le pousse à exiger de sa femme des perfections qu'il ne se considère pas tenu, lui, de posséder.

* * *

Prenez, par exemple, la question de tenue dans l'intimité : Monsieur vous fera sournoisement comprendre qu'il adore vous voir toujours bien coiffée, élégamment vêtue, dès le bon matin. Tandis que lui, il a le droit de traîner pendant des heures dans une vieille robe de chambre. Il ne se résout jamais à se séparer de ses vieux chandails et des chapeaux hors d'usage qu'il affectionne, alors qu'il s'attend toujours à vous voir vêtue de frais... ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de poser des questions sans fin quand il s'agit de payer les factures des modistes ou des couturières.

Il y a aussi la question capitale du maquillage et de la décence. Vous avez toujours trop de rouge aux lèvres, pas assez de poudre, votre blouse est trop décolletée, votre robe trop courte. Il vous implore de ne pas vous donner un « mauvais genre », mais, dans la rue, au spectacle ou chez des amis, il lorgne sans vergogne des femmes outrageusement parées.

Au début de votre mariage, il vous apportera peut-être des fleurs et des bonbons. Mais, bientôt, il ne vous fera plus de cadeaux que pour le Nouvel An et pour votre anniversaire, oubliant de fêter celui de vos fiançailles, de votre mariage, ou autres événements importants pour vous.

En public, il se montrera, peut-être, empressé auprès de vous, mais, à la maison, il trouvera tout naturel que vous fassiez toute la cuisine, toute la vaisselle, tout le ménage, et même que vous poussiez la complaisance jusqu'à lui apporter ses pantoufles quand il se déchausse.

Ensuite, il y a ses affaires : avec une mauvaise foi évidente, il vous accusera d'avoir, de propos délibéré, caché sa pipe, sa cravate, sans parler de son fameux bouton de col, et il retournera tous vos tiroirs pour retrouver un objet... qu'il aura négligemment fourré dans la poche de son veston.

S'il est d'un naturel plus heureux, il se montrera simplement incapable de trouver lui-même, dans votre armoire pourtant bien rangée, la moindre paire de chaussettes. Comme un enfant, il dépendra de vous pour tout.

* * *

Et c'est là que vous devez faire preuve de sagacité et... d'amour. Si vous supportez allègrement, avec le sourire, ces enfantillages masculins, c'est que vous savez aimer votre mari, c'est que vous avez compris l'essentiel de votre rôle féminin : traiter votre mari avec la même compréhension et la même indulgence que vous auriez pour votre enfant.

Voilà ce que, dans le secret de son cœur, chaque homme attend de sa femme :

1° Dites-vous bien que vous n'y perdez rien en dignité. Il ne s'agit pas de la soumission d'une esclave envers son maître. C'est, au contraire, une preuve de votre supériorité féminine, de votre clairvoyance, de votre grandeur d'âme.

2° C'est grâce à ces qualités que vous saurez sauvegarder votre amour. Un mari remarque d'abord la beauté et le charme de sa femme, mais, à la longue, c'est à ses qualités morales qu'il s'attache. Il sait, dans le fond, qu'il n'est qu'un grand gosse et il est reconnaissant à sa femme de le traiter à la fois avec l'amour qu'on doit à l'homme et la douceur que l'on doit à l'enfant.

Les femmes les plus aimées, celles auxquelles on reste toujours et malgré tout fidèle, ce sont celles qui ont assez de bon sens et d'indulgence pour ne pas souffrir des petits travers de leurs maris.

Et puis, ces petits travers ne constituent-ils pas au fond une bonne partie du charme masculin ?

LA MODE FEMININE
évolue pendant les guerres

Alors qu'au commencement du siècle dernier aucune femme n'aurait osé s'affubler d'une partie quelconque du vêtement masculin, de nos jours, les représentantes du sexe faible peuvent apparaître en public habillées exactement comme des hommes, sans soulever le moindre commentaire.

Les différents « larcins » aux dépens de l'attirail masculin ont été effectués graduellement au cours des années, et furent à peine relevés par l'homme. Ce n'est que tout récemment que des maris, des pères, des frères, des fiancés, ont constaté avec stupeur le résultat inattendu de leur complaisance. Ils découvrirent que les femmes autour d'eux portaient des chemises sport, des pantalons de flanelle ou des shorts exactement semblables aux leurs. Il est évidemment trop tard pour que les hommes songent aujourd'hui à remédier à cet état de choses. L'agression, quelle qu'elle soit, doit être combattue dès le début de l'attaque. Mais il est intéressant de noter que les différents stades d'adoption, par les femmes, de pièces vestimentaires masculines ont toujours été contemporains ou bien ont suivi de très près une guerre importante.

Le premier pas dans ce sens marque une date mémorable dans l'histoire de la mode ; il eut lieu du temps des guerres de Napoléon, lorsque les « hauts-de-chausses » masculins furent adoptés par les élégantes de l'Empire. Grâce à cette acquisition, elles purent porter, sans aucune entrave à la décence, leurs robes transparentes à la taille haute, donnant ainsi naissance à un nouveau style.

Au début, les braves dames de l'époque considérèrent le port de ce sous-vêtement comme une audace malséante ; et même quelques décades plus tard, le mot «haut-de-chausses » ou « pantalon » était considéré comme une grossièreté.

A partir de 1825, et jusqu'en 1860, modestie et féminité furent les deux qualités principales qu'il convenait à toute femme de manifester. De longues boucles dissimulaient les oreilles, quelques touches de poudre blanche faisaient disparaître la couleur naturelle des joues. Les robes étaient faites de façon à donner aux épaules un aspect plus frêle, et de longues jupes tombant jusqu'à terre augmentaient continuellement de volume, jusqu'au moment où, avec l'invention et l'adoption de la crinoline, la femme enfouit toute la partie inférieure de son corps dans une cage métallique recouverte d'une série de jupons.

Cette époque fut marquée par une évolution contraire des sexes. Alors que la femme s'effaçait presque complètement et se réfugiait dans l'humilité, l'orgueil masculin se déchaînait sans frein et s'étalait partout.

Mais un jour éclata la guerre de Crimée. La femme, lasse de sa « féminité modeste », fourbit ses armes. Une nouvelle offensive fut déclenchée contre le vêtement masculin, et elle fut couronnée de succès. En guise de trophée, les élégantes se parèrent des gilets masculins qu'elles baptisèrent triomphalement « boléro », ainsi que des vestons fantaisie dont elles s'affublèrent après y avoir ajouté une touche féminine.

Après 1860, les incursions féminines dans le domaine vestimentaire de l'homme devinrent plus fréquentes et plus osées. Au cours de la décade suivante, le premier « tailleur pour dames » fit son apparition dans les rues de Paris. C'était naturellement quelques jours à peine après la conclusion de la guerre franco-allemande de 1870.

De l'examen des estampes de l'époque, il appert que pour la chasse ou pour l'alpinisme (on est étonnée d'apprendre que les faibles femmes de 1870 pratiquaient des sports tellement rudes), il était permis aux dames de porter des tenues laissant apparaître le pied et même la naissance de la cheville. Mais, par contre, la tenue de ville était on ne peut plus austère. Par exemple, les élégantes qui portaient le fameux « corsage jaquette » avec sur le dos un ruban soigneusement noué qu'on appelait le « pouf de Watteau » étaient totalement couvertes du cou jusqu'au bas de la cheville.

Quoique à partir de 1880 aucune guerre importante ne vint justifier une nouvelle action féminine contre l'attirail masculin, la femme jugea que dans le domaine des coiffures elle était restée en arrière. Il était temps de remédier à cette carence. Elle s'empara du chapeau masculin, le garnit, l'embellit et s'en coiffa gracieusement. Le premier modèle adopté s'appelait le « Homburg ». Il avait été lancé par le prince de Galles, alors qu'il se trouvait aux eaux. La fureur avec laquelle la femme se jeta sur ce chapeau fit dire aux hommes que les dames sont toujours jalouses de toute innovation apportée dans le vêtement masculin.

Au cours de la guerre de l'Afrique du Sud, le pillage féminin prit un aspect encore plus effronté. Alors qu'auparavant la femme se donnait la peine de transformer, au point de les rendre méconnaissables, les vêtements qu'elle « soutirait » à l'homme, lorsqu'elle adopta la cravate masculine, elle ne fit aucun effort pour changer la physionomie du fruit de son larcin. Ce fut le signal d'un pillage presque général : chemises avec faux cols, canotiers en paille, jusqu'aux casquettes de marine qui n'échappèrent pas à la convoitise féminine et furent portées telles quelles par les élégantes de 1900.

Naturellement, cette politique agressive souleva beaucoup de protestations.

Le commencement de notre siècle marqua une nouvelle évolution de la mode féminine. Les tentatives de ressembler à l'homme furent abandonnées momentanément. Les joueuses de tennis, qu'on peut encore voir sur des photos jaunies, ne portent pas de vêtements rappelant ceux de l'homme. Néanmoins les paillettes et les ceintures en cuir subsistèrent pour montrer que le renoncement de la femme n'était que momentané et qu'en outre, elle entendait conserver les accessoires qui s'étaient avérés confortables.

Les extravagances vestimentaires auxquelles se laissèrent aller les femmes au cours et après la Grande Guerre auraient à elles seules gagné des milliers d'individus à la cause sacro-sainte de la paix. Non contente de cheveux à la garçonne et de robes s'arrêtant aux genoux, la femme adopta la dernière pièce vestimentaire sur laquelle l'homme pouvait encore se prévaloir d'une certaine exclusivité : le pantalon.

La présente guerre aura pour conséquence de nombreuses surprises que nous réserve la mode, mais il est douteux que la femme puisse encore soutirer quelque chose à l'homme, car elle s'est déjà appropriée presque sa garde-robe entière.

Espérons, malgré tout, que l'après-guerre verra la femme revenir à des accoutrements plus féminins.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Ninette » (Istamboul)

Les traces en question disparaîtront seulement si vous les faites traiter par un spécialiste. Allez dans un bon institut de beauté. Il y en a plusieurs à Istamboul. On vous donnera les soins nécessaires et vous n'aurez plus besoin de porter deux paires de bas pour « camoufler » ce défaut.

Nièce « Confiance en vous »

Il n'y a que la gymnastique qui puisse vous faire maigrir. Faites chaque matin, régulièrement, des ablutions à l'eau très froide. Votre poitrine retrouvera un peu de sa fermeté. Il n'y a plus de risque que vous vous développiez encore.

Nièce « Victorine T. »

Vous devez, au contraire, remercier Dieu de vous avoir dotée d'une pareille intelligence. Mais peut-être la mettez-vous trop en relief, et c'est là la raison pour laquelle les femmes ne vous aiment pas. D'après la description que vous me faites de votre personne, je crois plutôt que vous devez être fort agréable à regarder. Ne faites-vous pas un petit complexe d'infériorité ? Bravo pour le professeur de danse.

Nièce « Fleurette »

Non, il est interdit dans votre religion de vous marier avec votre oncle.

Nièce « J'ai confiance en vous »

Une autre fois, lorsque vous m'écrivez, ayez la bonté de changer de pseudonyme, car j'ai déjà une nièce qui signe « Confiance en vous ». Vous êtes d'une nature trop impressionnable et c'est pour cela que cette conversation vous a tellement remuée. Votre jugement est juste. Donc, changez immédiatement d'opinion.

Nièce « Deanna K.C.P. »

Vous n'aimiez pas ce jeune homme, puisque vous l'avez si facilement oublié. Pourquoi n'épouseriez-vous pas ce parti que vos parents approuvent ? La question d'âge ne joue pas un rôle important dans la vie conjugale, croyez-moi. Bonne chance et j'espère recevoir prochainement la nouvelle de vos fiançailles.

Nièce « Maggy »

Non, ne voyez pas ce jeune homme en cachette. Pourquoi n'osez-vous pas parler à votre frère ? Je suis sûre qu'il vous comprendrait, si vous lui expliquiez tout, très franchement. La dissimulation n'apporte jamais le bonheur et, si vous voyiez cet homme en cachette, votre famille le saurait tôt ou tard.

Neveu « Victor » (Haïfa)

Je ne connais malheureusement pas des instituts de beauté qui pourraient vous faire suivre un traitement par correspondance. Oui, les traces en question disparaîtront avec le temps, seulement il faudra avoir beaucoup de patience.

Nièce « Marie » (Téhéran)

Essayez le moyen suivant : savonnez abondamment les endroits couverts de duvet, puis frottez légèrement avec une bonne pierre ponce. Commencez par faire cela pendant quelques secondes, puis allez en augmentant, parce que, avec le temps, votre peau s'habituera à ce traitement. Vous verrez quels bons résultats il vous permettra d'obtenir.

Nièce « Fleur inconnue »

Vous avez très mal fait d'essayer ainsi divers moyens d'enlever la tache en question. Vous n'avez fait qu'abîmer encore plus votre robe. Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit dès que vous avez constaté cette tache ? Essayez ce dernier moyen : frottez la partie atteinte avec de l'acétone (sans huile). Si vous ne réussissez pas, adressez-vous à un bon teinturier.

Nièce « Ninotchka »

Vous n'aurez jamais les reflets en question sans un rinçage spécial. Votre mari a le poids exact pour sa taille. Il n'y a aucun moyen pour empêcher les sourcils de pousser. Vous devez les épiler chaque deux jours. Comme je ne suis pas graphologue, je ne puis répondre à votre question concernant votre écriture.

Nièce « Poilue »

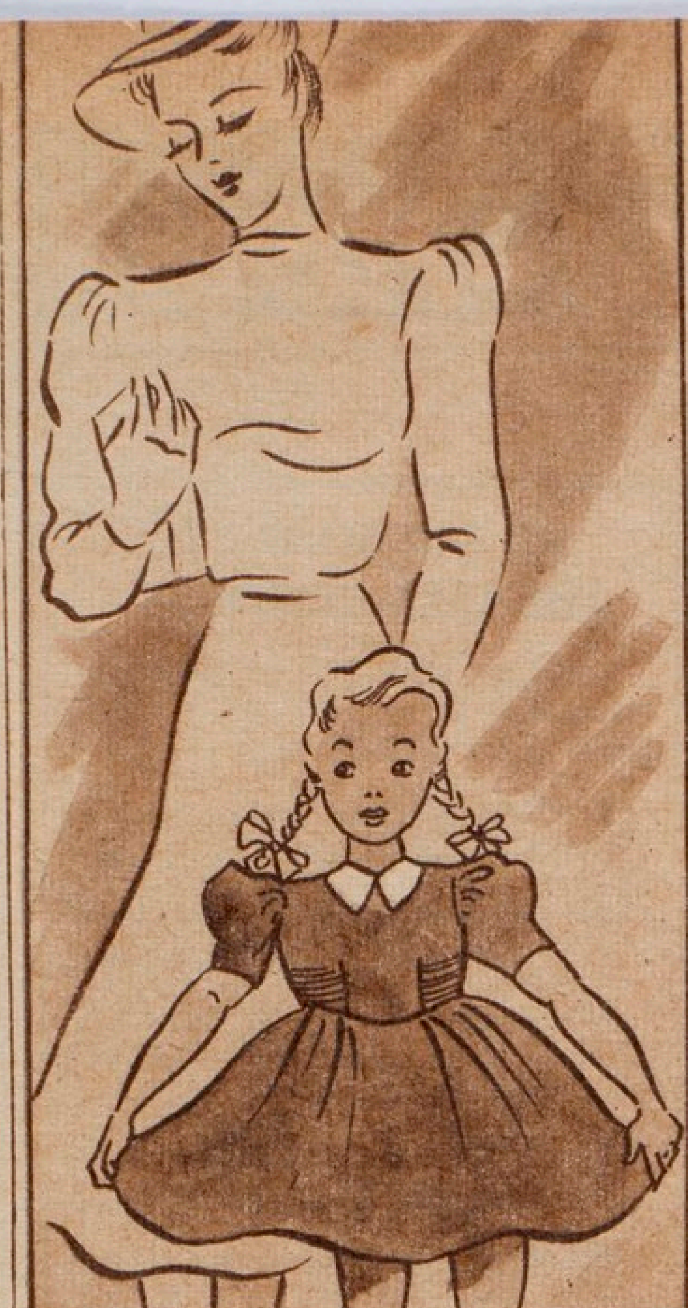
Le remède en question fait seulement blondir les poils, mais ne les fait pas tomber. Pourquoi n'essayez-vous pas l'épilation « au sucre » ? Toutes les femmes du pays savent comment préparer le mélange nécessaire de sucre et de citron.

TANTE ANNE-MARIE

FIANÇAILLES

Nous apprenons avec le plus vif plaisir les fiançailles célébrées dans la plus stricte intimité, dimanche 17 mai 1942, de la toute gracieuse Mademoiselle Joséphine Behna avec Monsieur Elie Samman, directeur de la Maison Sednaoui d'Alexandrie.

Tous nos vœux aux nouveaux fiancés.



Vous avez toutes, dans votre garde-robe, une robe de l'année dernière, ou bien datant de bien plus longtemps, qui ne vous sert à rien et dont vous ne savez que faire. Quel que soit le modèle de cette toilette, vous pourrez toujours en faire une ravissante robe pour votre fillette, si celle-ci est âgée de six à huit ans.

Pour les mamans

FAITES CETTE PETITE ROBE
à votre fillette

Inspirez-vous du schéma que je vous donne ici pour disposer les différents morceaux et réussir cette charmante robette que votre petite jeune fille portera avec orgueil.

Dans le devant de votre corsage, vous taillerez celui de la petite. Faites de même pour le dos. Dans vos manches, vous aurez facilement de quoi faire des petites manches bouffantes, même si les vôtres sont droites.

Dans le devant de la jupe, vous taillerez la demi-jupe de l'enfant, ainsi qu'un pan de la ceinture et un col.

Vous aurez le dos de la jupe, l'autre partie de la ceinture et la seconde partie du col dans le dos de votre propre jupe.

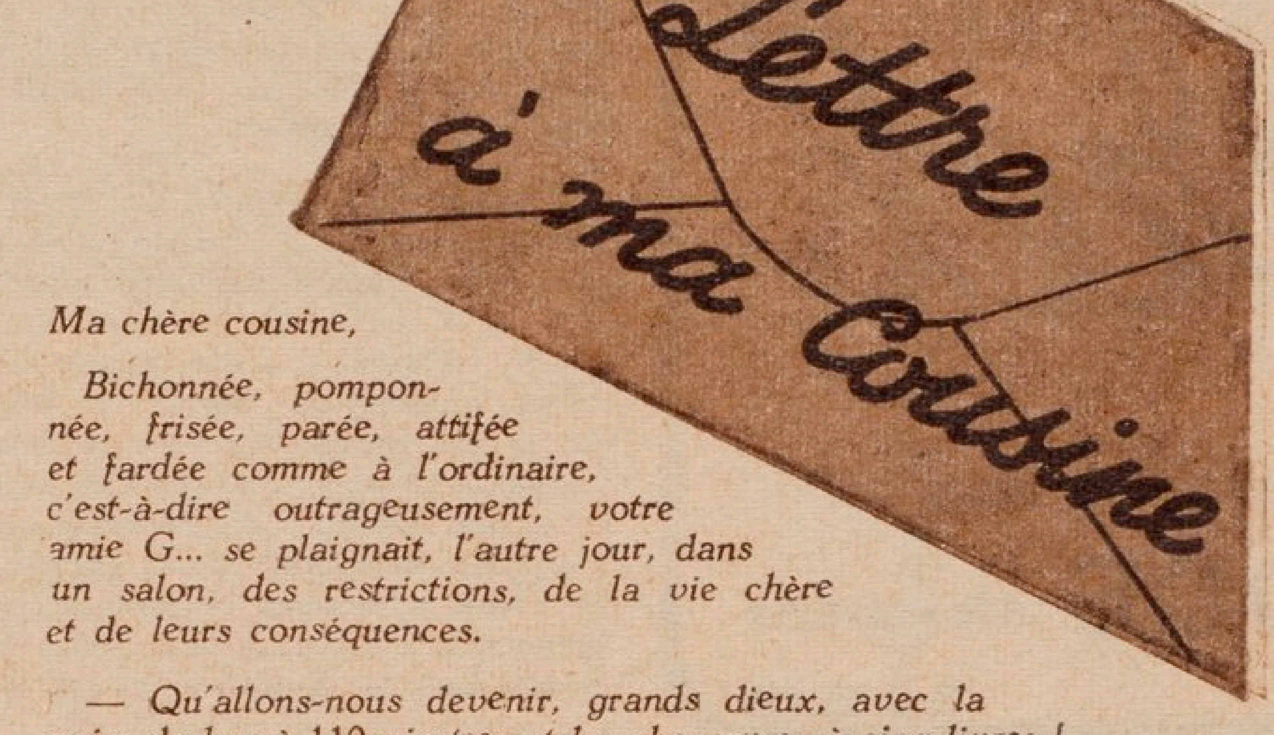
S'il vous reste des morceaux de tissus, taillez-en des nœuds que la petite portera dans ses cheveux.

Gardez les bouts superflus, car, avec les enfants, on est toujours certaine d'avoir un accroc quelque part au bout d'un certain temps.

* * *

N.B. — Il vous sera facile, en suivant les données ci-dessous, de tailler un patron dans du papier-journal, ayant les mêmes mesures que la taille de votre fillette.





Ma chère cousine,

Bichonnée, pomponnée, frisée, parée, attifée et fardée comme à l'ordinaire, c'est-à-dire outrageusement, votre amie G... se plaignait, l'autre jour, dans un salon, des restrictions, de la vie chère et de leurs conséquences.

— Qu'allons-nous devenir, grands dieux, avec la paire de bas à 110 piastres et les chaussures à cinq livres ! Encore si on en trouvait à sa convenance. Figurez-vous, déclarait-elle à une dame présente, que, pour parer à la crise du sucre, j'en avais acheté 500 kilos et que ma réserve est près de s'épuiser, car j'ai fait aussi provision de confitures et de sirops. A la maison nous ne pouvons nous en passer. Non seulement nous sommes privés de voyage, mais encore risquons-nous d'être sevrés de produits essentiels à notre existence quotidienne. Il y a vraiment de quoi perdre la tête.

Hélas ! madame, avais-je envie de lui dire. Ce sont vos propos qui font perdre la tête et vous mériteriez, pour les tenir si hauts, d'être publiquement fustigée. Oubliez-vous que nous sommes en temps de guerre, que des milliers de vies humaines disparaissent chaque jour, que des pays entiers souffrent d'une disette atroce et que certains enfants n'ont pas de lait ? Allons, madame, un peu de tenue, s'il vous plaît, et de décence aussi. Bénissez chaque matin la destinée de vous trouver dans un pays sur lequel une généreuse providence a jeté à profusion sa manne céleste.

Mais un homme du monde sait se tenir, n'est-ce pas ? Aussi je ravalai ma salive et rentrai ma colère avant que celle-ci n'éclatât.

Ah ! si l'on pouvait dire à chacun son fait, ma cousine, et l'opinion qu'on a les uns des autres ! Mais je crois que le monde n'existerait plus, car les humains s'entre-tueraient tous.

Cela me rappelle un roman d'André Maurois dans lequel un savant avait découvert « une machine à lire les pensées ». Imaginez un peu un usage pratique de celle-ci et les désastres qu'elle provoquerait. Bas les masques, bas les mensonges, la fourberie, la ruse, les adulations trompeuses et les faux éloges ! Tandis que, minaudant, vous diriez à ce mari : « Quelle délicieuse femme vous avez et comme elle a l'air de vous aimer ! » Il lirait dans votre pensée, grâce à la machine infernale : « Pauvre malheureux ! Avoir une épouse aussi volage et se croire le plus favorisé des êtres. » En serrant la main de cet homme d'affaires véreux avec le plus avenant des sourires, celui-ci entendrait votre voix intérieure lui dire : « Sale crapule ! Les gens que vous avez ruinés crient vengeance et une justice immanente ne tardera pas à s'abattre sur vous. »

Voici un jeune couple, en puissance de mariage, assis dans un coin et faisant des projets d'avenir. Tandis que la fiancée, laide comme les sept péchés capitaux, se laisse bercer par les rêves les plus dorés en serrant la main de son futur conjoint, celui-ci pense tout bas : « Quelle horreur ! Ainsi je devrai, toute ma vie durant, subir cette affreuse créature ? Mais son père m'a promis trente mille livres de dot et ceci compense un peu cela. » Cette pensée le fait sourire. La demoiselle prend le sourire pour elle et devient plus pressante.

A combien de sombres tragédies n'assisterait-on pas, ma cousine, à combien de drames ! L'existence deviendrait impossible et la société n'existerait plus.

Non, non, mieux vaut cent fois encore les mensonges de convenance, la duplicité, la tromperie malicieuse et la réticence prudente. Prenons les gens tels qu'ils sont et les choses comme elles viennent.

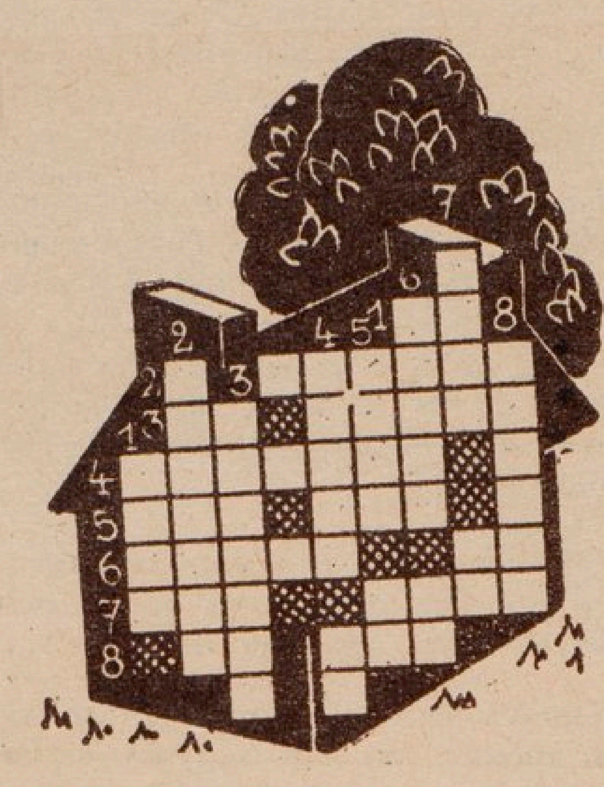
Entre deux maux, ma foi, choisissons le moindre.

Votre tout dévoué cousin
SERGE FORZANNES

Délassons-nous

MOTS CROISÉS

LA MAISON DE CAMPAGNE



Horizontalement. — 1. Dans un château. — 2. Terrain sur lequel on cultive des arbres, des fleurs, des légumes. — 3. Note de musique. Petite grenouille verte. — 4. Entrée principale d'une maison importante, d'une église, etc. — 5. Meuble de chambre. On dit qu'il ne faut pas le « manger en herbe ». — 6. Lieu de refuge. Ile de l'Atlantique. — 7. Pronom personnel. Elles font partie d'un trousseau bien utile pour rentrer chez soi. — 8. Dans une maisonnette. Fatigué.

Verticalement. — 1. Ce qu'établit l'architecte avant de construire la maison. — 2. Séparation entre deux pièces. — 3. Celui qui pratique un art. — 4. Originaire d'une péninsule de l'Asie méridionale bornée à l'Ouest par la mer Rouge. Adverbe de lieu. — 5. Bande d'acier sur laquelle roulent les trains. Pronom démonstratif. — 6. Magistrat municipal d'une grande ville. Deux consonnes de liseron. — 7. Immersion du corps dans l'eau. Note de musique. — 8. Qui n'ont pas servi.

DE QUI SONT CES PHRASES CÉLÈBRES ?

1. *Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne vous parle point franchement.*

2. *Travaillez à loisir, quelque [l'ordre qui vous presse,*
Et ne vous piquez point d'une [folle vitesse.

3. *La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.*

4. *Mon cœur lassé de tout, [même de l'espérance,*
N'ira plus de ses vœux importuner le sort.

5. *La lecture apprend aussi, ce me semble, à écrire.*

UN MOT QUI RESTERA

On nous l'a recueilli dans le salon le plus aristocratique, sans comparaison, et le plus recherché, à coup sûr, de Paris.

On y jouait un de ces soirs aux énigmes. Celle-ci fut mise sur le tapis :

— Comment reconnaître le mensonge de la vérité ?

Le plus grand personnage de l'assemblée, un personnage diplomatique, a répondu :

— En les faisant passer par la même porte. Le mensonge se présentera le premier.

Henri Duvernois, à qui l'on posait la même question, a trouvé une réponse presque aussi jolie, quoique moins profonde :

— Je les reconnaîtrais aux costumes. C'est le mensonge qui serait le mieux habillé.

SAVIEZ-VOUS QUE...

* *Au Brésil, chaque profession a sa pierre : les pharmaciens portent une topaze, les médecins une émeraude, les avocats un rubis, les professeurs une turquoise.*

* *A deux cents kilomètres à l'heure, on mettrait quatre-vingts jours pour aller dans la lune.*

* *Jadis, au Japon, les sourcils épais étaient considérés comme un des charmes de la femme, les maris jaloux faisaient raser ceux de leurs épouses.*

* *Il y a assez de phosphore dans le corps d'un homme moyen (65 kilos) pour faire 2.200 allumettes.*

* *Au XVIe siècle, les femmes russes se teignaient en noir le blanc des yeux.*

* *Le scaphandre est un mollusque gastéropode.*

* *Le plus célèbre écho du monde se situe au « nid d'aigle » du lac montagneux de Killarney (Irlande) où le bruit peut se répercuter cent fois.*

* *La laine protège à la fois du chaud et du froid : les Bédouins s'en servent contre le soleil.*

CASSE-TÊTE

Voulez-vous torturer vos amis ? Posez-leur ces questions :

1° Pouvez-vous donner, en trois minutes, trois nombres dont la somme est égale au produit ?

2° Il y a cinq pommes dans le panier et cinq personnes dans la chambre. Comment faire pour donner une pomme à chaque personne tout en gardant une pomme dans le panier ?

3° Pour aller de sa maison A à son bureau B, Raymond doit prendre l'une des routes C ou D qui sont d'égale longueur. Par la route C, le trajet lui prend une heure 20' ; par la route D, 80 minutes. Pourquoi ? (Il est entendu que Raymond marche dans les deux cas à la même vitesse.)

4° Dans une chambre se trouvaient un sénateur, un courtier, un avocat et un docteur. Leurs noms respectifs sont Alfred, Alexandre, Albert et Edgard. Alfred et le courtier sont en mauvais termes avec Albert, mais Alexandre s'entend à merveille avec le docteur. Albert est le cousin de l'avocat, et le sénateur est en bons termes avec Edgard et le docteur. Pouvez-vous grouper ensemble le nom et la profession de chacun des quatre personnages ?

5° Jusqu'à quelle distance un chien peut-il s'enfoncer dans une forêt ?

PÈRES ET FILS

Alexandre Dumas fils, à l'époque où il fit jouer *La Dame aux Camélias*, était brouillé avec son père. Cependant, la pièce obtint un tel succès que le père se crut obligé d'écrire à son fils pour le complimenter. Il le fit donc, mais en faisant simplement remarquer qu'il était heureux de voir cet ouvrage signé d'un nom si pareil au sien, sans donner aucune marque d'affection paternelle.

Si bien qu'en recevant cette lettre, Dumas fils prit sa plume et répondit :

« Monsieur, je suis enchanté de mériter l'approbation d'un homme dont j'ai toujours entendu mon père dire le plus grand bien. »

Le même Alexandre Dumas fils disait de son père, qui menait une vie de bohème pleine d'insouciance :

« C'est un grand enfant que j'ai eu quand j'étais petit. »

La Fontaine eut un fils qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. Il le mit, à l'âge de quatorze ans, entre les mains de M. de Harlay qu'il chargea de son éducation. Longtemps plus tard, il rencontra chez des amis un jeune homme qu'il trouva charmant, on lui dit que ce jeune homme était son fils... Il répondit simplement : « Ah ! J'en suis bien aise. »

Le prince de Ligne, le plus hautain des hommes, haïssait cordialement son fils... Quand celui-ci, à l'âge de seize ans, fut nommé colonel du régiment de Ligne, il écrivit à son père la lettre suivante :

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que je viens d'être nommé colonel de son régiment. Je suis, avec un profond respect, etc... »

Il reçut la réponse suivante :

« Monsieur, après le malheur de vous avoir pour fils, rien ne pouvait m'être plus sensible que le malheur de vous avoir pour colonel... Recevez, monsieur, etc. »

SOLUTIONS

LA MAISON DE CAMPAGNE

Horizontalement. — 1. EA. — 2. JARDIN. — 3. LA. RAINE. — 4. PORTAIL. — 5. LIT. BLE. — 6. ASILE. RE. — 7. NOS. CLES. — 8. NT. LAS.

Verticalement. — 1. PLAN. — 2. CLOISON. — 3. ARTISTE. — 4. ARABE. LA. — 5. RAIL. ÇA. — 6. EDILE. LS. — 7. BAIN. RE. — 8. NEUVES.

DE QUI SONT CES PHRASES CELEBRES ?

1. Molière (*Le Mariage forcé*, scène II).
2. Boileau (*Art Poétique*).
3. La Bruyère (*Caractères*, chapitre XI).
4. Lamartine (*Méditations*, chapitre I, scène VI).
5. Mme de Sévigné.

CASSE-TETE

1. Un, deux et trois.
2. L'une des personnes prend le panier... avec une pomme dedans.
3. Combien de minutes y a-t-il dans une heure 20 minutes ?...
4. Alexandre est sénateur, Alfred avocat, Edgard courtier et Alfred docteur.
5. Jusqu'à la moitié de la forêt. Après, il ne s'y enfonce plus : il en sort.



C'est de Hollywood que partent aujourd'hui les directives régissant la mode. Robes, manteaux, coiffures, tout nous vient de là-bas. D'ailleurs, pouvons-nous aspirer à modèle plus séduisant que Barbara Stanwyck, pour guider nos femmes dans le choix de leurs vêtements ?

HOLLYWOOD

dictateur du goût et éducateur du public

Lorsque, dans un de ses films à succès, Charles Boyer, de sa voix prenante, commanda du « champagne rose » qu'il offrit à sa délicieuse partenaire, Irene Dunne, il déclencha, involontairement, une petite révolution dans l'industrie américaine du vin. Immédiatement, dans tous les restaurants d'Amérique du Nord, hommes et femmes demandèrent cette boisson exotique, au grand étonnement des propriétaires d'établissements et de leur personnel.

C'est de Hollywood, ville des stars, que partent les directives régissant la mode, les goûts, les manières, la façon de parler et de se tenir, de tous les Américains, d'un bout à l'autre de l'immense territoire.

Lorsque les metteurs en scène, dans leurs films d'aventures, commencèrent à montrer les « vilains », les gangsters et les politiciens corrompus fumant de gros cigares, les fabricants de tabac furent désolés : la vente des cigares fit un plongeon soudain vers les chiffres les plus bas. Les experts en publicité attribuent à Popeye le fait que la consommation locale d'épinards a augmenté de 40 pour cent. Il suffit que Sonja Henie porte dans un film des souliers de patinage blancs, pour qu'une semaine après la représentation du film, les bottiers voient leurs stocks de chaussures similaires épuisés comme par enchantement.

Mais les exemples que nous venons de donner ne donnent qu'une idée approximative du prestige exercé par Hollywood. Le cinéma, notamment, dirige et transforme l'opinion nationale sur la politique et les questions morales ou sociales d'importance. Chaque semaine, 85 millions d'Américains vont au cinéma. Dans l'obscurité de la salle, leurs nerfs se relâchent et leur attention se fixe exclusivement sur la bande projetée. Ils se trouvent ainsi dans une condition psychologique parfaite pour recevoir et adopter des suggestions.

Un expert américain s'est livré à un test sur les spectateurs qui ont assisté à la projection du film en couleurs intitulé « Maryland ». Cette bande a été passée simultanément dans trois cinémas de New-York, fréquentés par toutes les classes de la population de la grande ville. Soixante pour cent des gens questionnés se sont rappelés la couleur d'une voiture qui apparaît pendant quelques instants sur l'écran, quarante pour cent ont pu déclarer que c'était une Packard. Au cours d'une autre enquête, 80 pour cent des spectateurs furent à même de se souvenir de la marque de cigarettes que fumait Bing Crosby dans un film. Quelques grandes entreprises commerciales payent annuellement des sommes fantastiques à des sociétés de Hollywood qui jouissent du monopole virtuel de faire employer tel produit plutôt qu'un autre dans n'importe quel film.

Il y a quelques années, une institution célèbre, le Payne Fund, entreprit une étude scientifique de longue haleine pour déterminer l'influence du cinéma sur l'esprit des jeunes gens. Douze psychologues, professeurs d'université travaillèrent pendant deux ans à cette étude. Au cours d'un test, 4.000 étudiants d'universités furent interrogés sur leurs idées au sujet des Allemands, des nègres, des Chinois, de la guerre, du crime et de la peine capitale. Ensuite on les fit assister à la projection de films qui traitaient de sujets sur lesquels ils avaient été examinés. Un second questionnaire démontra que presque tous les jeunes gens avaient modifié leur opinion suivant la tendance des films qu'ils avaient vus.

La fameuse institution Gallup alla plus loin dans ses expériences, complétant celles du Payne Fund. Elle entreprit une analyse de la mentalité de l'habitué du cinéma. Les experts ont tiré la conclusion que la moyenne des spectateurs s'imagine que les scènes représentées sur l'écran sont véridiques ou pour le moins typiques. Quatre-vingt-dix pour cent d'amateurs de cinéma pensèrent que le film « Mr. Smith goes to Washington », une fiction mélodramatique, donnait une reproduction exacte du Sénat des Etats-Unis. L'effet produit par cette bande fut si profond — le film montre la lutte victorieuse d'un chef scout nommé sénateur par le plus grand des hasards, contre des politiciens véreux — que dans un district du Texas, les boys-scouts réussirent à faire élire leur chef, Gene Worley âgé de 31 ans, à la Chambre des Représentants.

Les officiers de l'armée et de la marine sont abasourdis lorsqu'ils constatent que beaucoup de personnes imaginent les généraux, les amiraux et les sergents-chefs tels que les montrent les comédies de Abbott-Costello. « Vous êtes très différent du sergent que j'ai vu au cinéma » est une remarque très commune de la part des mamans qui vont rendre visite à leurs enfants-soldats et qui voient des jeunes gens polis et affables, portant trois galons sur la manche.

Hollywood a causé beaucoup de tort à d'autres institutions américaines. Pendant des années, les films ont représenté les directeurs de journaux comme des politiciens sans scrupules, les rédacteurs en chef comme des maniaques hypocondriaques, et les reporters comme de joyeux garçons ne pensant qu'à faire la noce et à s'enivrer. Sur l'écran, la rédaction d'un journal est toujours une espèce de Babylone où règnent la confusion et le désordre. Les agents publicitaires attribuent à Hollywood le manque de confiance que le public témoigne aux journaux.

Une autre victime directe du cinéma est l'aviation commerciale et privée. Si les lignes aériennes régulières se développent lentement, si l'aviation privée est encore en enfance, ce n'est pas parce que les gens ne peuvent pas dépenser, mais parce qu'ils ont tout simplement peur. Les films de Hollywood ont, une année après l'autre, rendu aviation et désastre synonymes. « Test Pilot », « Flight Command », « Forced Landing » en sont des exemples récents. Evidemment il y a des exceptions, comme le film « China Clipper » qui a rendu populaire la « Pan-American Airways », mais il n'en demeure pas moins qu'un avion qui s'écrase au sol est le clou des films à sensation de Hollywood. L'homme moyen, ainsi que l'ont démontré les enquêtes, en sortant du cinéma, se dit : « Il vaut mieux voyager en chemin de fer. »

Les nazis ont depuis longtemps réalisé l'influence du cinéma sur l'esprit du public. Dans tout le Reich, les salles de spectacle sont subventionnées par le gouvernement, et le ministère de la Propagande se sert du cinéma comme du plus puissant agent. Quelque temps avant la guerre, la Gestapo découvrit que l'Allemand moyen ne se rendait pas compte de l'extension de l'espionnage étranger à travers tout le pays. Des secrets, souvent importants, étaient innocemment communiqués à des touristes. Dans toutes les salles de spectacle du Reich, les autorités firent projeter un film tourné à dessein, pour mettre fin à la loquacité des habitants de l'Allemagne. L'effet fut magique.

En 1917, Hollywood accomplit des miracles de propagande, dans sa campagne en vue d'insuffler l'esprit de guerre aux Américains. Le « Cri de guerre de la Paix », qui montrait une invasion des Etats-Unis par les soldats du Kaiser, attira un grand nombre de spectateurs. Georges Mock, par son film « Les mots qui ont gagné la guerre », a gagné une large proportion d'Américains à la cause des Alliés. Sous l'égide du Comité de l'Information, agence officielle de propagande et de censure pendant la dernière guerre, Hollywood produisit une série de bandes qui électrisèrent la nation tout entière. « Les Croisés de Pershing », « La Clique Prussienne », « Le Kaiser », « La bête de Berlin » mirent les Américains dans un état d'esprit combattif tel qu'aucune conférence, aucun livre sur les atrocités allemandes n'avaient pu faire.

Après la guerre, Hollywood fit marche derrière, et amena la majorité des citoyens des Etats-Unis à détester la guerre et toute manifestation de militarisme. Les habitués des salles obscures assistèrent à une infinité de spectacles qui montraient les tranchées, des hommes et des animaux massacrés des régiments qui s'apprêtaient à monter à l'assaut. « La Grande Parade » était l'histoire de quelques jeunes gens qui, revenant de la guerre, ne trouvèrent que misère et désolation.

Hollywood mit du temps pour modifier sa tendance et pour attaquer les dictateurs. Les cinéastes américains ne pouvaient se résoudre à perdre les marchés européens pour satisfaire les exigences de l'idéologie démocratique. Le premier essai fut entrepris avec « Les confessions d'un espion nazi », une histoire relatant l'espionnage allemand aux Etats-Unis. Mais le film ne fut pas un succès. Le même sort attendait « Mortal Storm » et « Escape », représentations réalistes de la brutalité nazie. Ce fut seulement après le succès obtenu par Charlie avec son « Dictateur » que les studios se décidèrent à changer radicalement d'attitude.

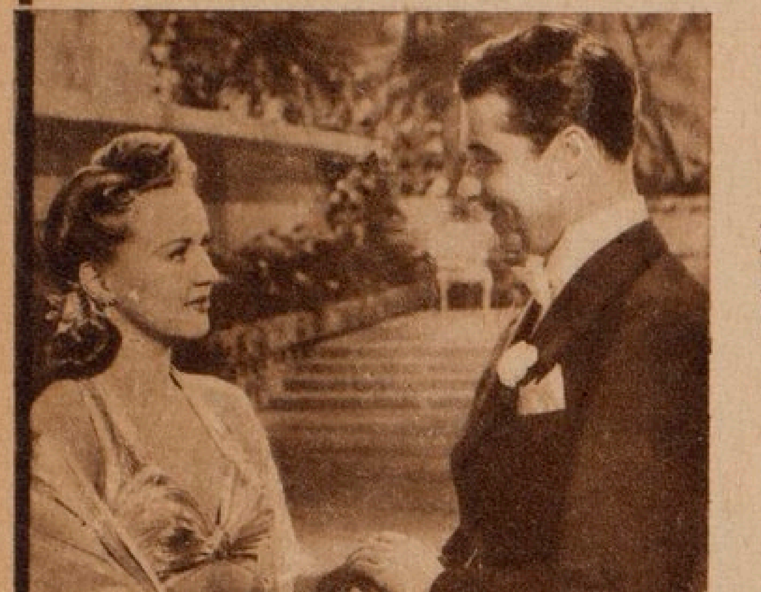
Cinéma ROYAL

Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 4 AU DIMANCHE 10 MAI
20th CENTURY-FOX présente
Un nouveau chef-d'œuvre musical aussi spectaculaire que « THAT NIGHT IN RIO » et « DOWN ARGENTINE WAY ».

Betty GRABLE  **Don AMECHE**
ROBERT CUMMINGS
dans





"MOON OVER MIAMI"

en TECHNICOLOR

LA PLUS BELLE DES COMEDIES MUSICALES !
Dans un prodigieux éblouissement de couleurs, une profusion de rires, de beauté, de danses et de chansons !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Vu l'importance de cette superproduction
4 SEANCES CHAQUE JOUR 4
10 h. 30 a.m., 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.



Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 4 AU DIMANCHE 10 MAI
UNIVERSAL PICTURES présente

IRENE DUNNE
Robert MONTGOMERY * **Preston FOSTER**
dans

"UNFINISHED BUSINESS"

UN FILM TRES ORIGINAL... une histoire d'amour racontée avec une franchise et un humour qui vous enchanteront !

Au Programme
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 5 AU LUNDI 11 MAI
UNITED ARTISTS présente

MARTHA SCOTT
WILLIAM GARGAN
dans

"CHEERS FOR MISS BISHOP"



UNE PASSIONNANTE INTRIGUE DU COEUR FEMININ !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

